

**Au coeur
de
Bellechasse**

SAINT-LAZARE

150 ans de vie paroissiale

Eugène Côté

Page 36

**A ceux et celles qui nous ont transmis
la fierté de nos racines
Aux gens de St-Lazare qui manifestent
un grand intérêt pour leur histoire**

Du rêve à la réalité 1831-1849	11
Enfin, une vraie vie paroissiale 1849-1875	23
Un territoire que l'on s'arrache pendant 75 ans	35
Une église à bâtir 1875-1897	43
Quand le diable s'en mêle.	63
Le tournant du siècle 1897-1934	71
Continuité et renouveau 1934-1982	87
Services paroissiaux	105
Vocations de chez-nous	117
Notre patrimoine	159
Activités religieuses au rythme des saisons	177
Pauvres ou quêteux?	195
Vie agricole malgré tout	201
Activités scolaires et loisirs	215
Évolution et événements marquants au fil des ans	225
Parlons d'argent	249
Saint-Lazare en bref	259

PRÉFACE

Cent cinquante ans de vie paroissiale. Cela veut dire que trente-cinq ans avant la confédération canadienne, alors que le Québec était le Bas-Canada, notre paroisse naissait laborieusement, dans un pays de roches et de pauvreté.

Et pourtant, une richesse sans égale allait de pair avec la pauvreté: richesse de coeurs généreux, richesse d'une jeunesse ardente et travailleuse que stimulaient les défis, richesse d'une foi en Dieu solide comme le granit de nos champs.

L'auteur avait beau jeu; le choix était vaste et combien tentant de faire valoir tel aspect plutôt que tel autre, de faire ressortir telle figure marquante de curé ou de colon. Il a choisi de prendre la paroisse en ses débuts et d'accompagner nos pères, au jour le jour, dans leurs luttes pour vivre et pour vivre autour de leur église, avec leur curé.

Le Père Eugène Côté fait ainsi une oeuvre d'historien. C'est tout Saint-Lazare que l'on voit vivre et cela, dans un style courant et sans digressions où chaque détail de vie, de date et de nom a été soigneusement contrôlé. A le lire, on est pris dans un merveilleux mouvement de style et de mots; le passé devient le présent; on revit avec des gens rudes et bons, têtus et généreux, rusés et prudents; profondément croyants, aimant le rire, la danse et la gaieté. L'émotion nous gagne. . . il arrive qu'on essuie une larme . . . mais on rit plus souvent qu'on ne pleure, à retrouver l'humour et l'esprit volontiers gouailleur des gens du territoire. Petit à petit, on se sent fier d'être les fils et les filles de ces hommes et de ces femmes héroïques qui n'ont jamais cru faire autre chose que leur devoir.

Alban Rossignol
curé de Saint-Lazare.

PRÉSENTATION

De loin, toutes les paroisses se ressemblent. Quand on les examine de plus près, les différences et les traits particuliers apparaissent. C'est le cas de St-Lazare, si nous prenons le temps de découvrir le visage que les éléments, les personnes et les événements ont façonné.

Retracer l'histoire d'une paroisse, c'est rassembler les morceaux dispersés d'un immense casse-tête entrepris il y a plus d'un siècle, c'est accepter aussi de travailler malgré les pièces manquantes. Peu à peu apparaît le visage de St-Lazare, comme en réponse à cet appel de Jésus (Jean 11,43) qui serait aussi une belle devise: Lazare, lève-toi!

Dire ce qui s'est passé, en laissant parler les documents* qui sont comme notre mémoire collective, c'est une première étape; raconter comment ces événements ont été vécus, c'est plus difficile, mais plus enrichissant. C'est ce qui a été visé à travers cette recherche.

Tant mieux si le passé a été ainsi rendu plus vivant et plus près de notre présent.

Eugène Côté ptre, S.M.
fils de St-Lazare.

Merci à toutes les personnes qui ont collaboré à ce travail, en particulier à l'abbé Alban Rossignol pour son encouragement et ses conseils, à mon confrère Jean-Marie Larochelle, S.M. qui a dactylographié les textes et à Soeur Lucienne Bouchard, S.C.I.M. pour son patient travail de correction.

* *Les principales sources utilisées pour ce travail sont:*

Les Archives de la Fabrique de St-Lazare

Les Archives de l'Archidiocèse de Québec (AAQ, 61CD).

Les Archives Nationales du Québec

Les photos, en plus de celles des Archives paroissiales, sont une courtoisie de diverses personnes, en particulier de M. Raoul Laflamme.

La photographie au dos de la couverture, St-Lazare en 1963, est une gracieuseté de la famille Robert Morin.

Du rêve à la réalité

1831•1849

Requête.	12
Lazare Buteau, bienfaiteur	12
Enquête.	13
Érection canonique	13
Population.	14
Reconnaissance civile	14
Années de tâtonnements	14
Déblocage	16
Don de la terre de la Fabrique	16
Lenteurs	17
Première église.	17
Sacristie.	18
Délibérations au quatrième rang	20
Un presbytère et un curé.	21
Appel aux gens de la quatrième.	22

REQUÊTE 1831

En ce vingt-quatre avril 1831, trente-six paroissiens des hauteurs de Saint-Gervais se sont assemblés au village, chez le notaire Roy, et se sont mis d'accord sur la formulation d'une requête à envoyer à Monseigneur Bernard-Claude Panet, évêque de Québec.

Cette *"humble requête"* des tenanciers et concessionnaires de la quatrième à la huitième concession fait valoir que la distance de l'église les met dans *"la presque'impossibilité d'envoyer leurs enfants aux instructions chrétiennes et les prive eux-mêmes souvent d'assister aux offices"*.

"Ce considéré, Monseigneur, ils vous supplient de vouloir bien ériger canoniquement en paroisse, sous l'invocation de Saint-Lazare, le territoire ci-dessous désigné. . ."

Huit habitants sont fiers de signer leur nom au bas du texte: Jean-Baptiste Baquet (Lamontagne), Thomas Roy, Louis Fortier, Jean Baquet, Jean Goulet; et trois signatures illisibles. Les autres font une croix et le secrétaire inscrit leur nom de part et d'autre de cette croix: Ambroise Nault (Labrie), Jean-Baptiste Roy, Joseph Goulet, Jean Royer, Jean Roy, Jean Garant, Joseph Boutin, Pierre Chabot, François Gaumont, Pierre Royer, Félix Gautron (Larochelle), Gabriel Nault, Elie Audet, Joseph Gosselin, Pierre Dion, Jean Dion, Edouard Côté, Joachim Bernier, Joseph-Vital Royer, Jean Lepage, Jacques Garant, Jean-Baptiste Blais, Louis Côté, François Gosselin, Pierre Goulet, Jean Fournier, François Aubin et François Labrecque.

Un grand projet était lancé, comme un beau rêve. . . mais qui devait se confronter à la dure réalité. Pour le moment, tous sont remplis d'espérance et se permettent même de donner un nom à leur future paroisse, ce qui est exceptionnel. Pourquoi?

LAZARE BUTEAU, bienfaiteur

Un an auparavant, en 1830, mourait à l'âge de 82 ans un homme très connu dans la région: Lazare Buteau. Ce commerçant de bois et propriétaire de lots, écuyer et major de milice à Saint-Gervais, avait promis 1,600 dollars pour la construction d'une bâtisse pour le culte public. *"Sa veuve, Marguerite Marcoux, est toujours prête à tenir cette promesse, mais elle a 75 ans et il n'est pas certain que les héritiers soient d'accord, c'est pourquoi il faut essayer de faire vite"*.

Trouvez ailleurs un couple qui ait contribué à la fondation d'au moins trois paroisses, en plus de payer une partie de la décoration de l'église de Saint-Gervais en 1810! En 1829, les époux Buteau ont donné le terrain pour la terre de la Fabrique de St-Anselme. La veuve Buteau y fut marraine de la première cloche et c'est aussi elle qui légua le terrain destiné à la construction de l'église de Ste-Marguerite, d'où le nom de cette paroisse. On s'explique donc le choix de Saint Lazare comme patron de notre paroisse, même si M. Buteau porta le nom d'Eléazar jusqu'à son mariage, mais il fut connu par la suite sous le nom de Lazare. C'est donc sa promesse de don qui a donné l'élan à cette démarche en haut lieu.

ENQUÊTE

Quand la requête arriva à l'évêché de Québec, on écrivit au dos *'requête sans objet pour le moment'*, mais Monseigneur délégua le curé de St-Charles pour vérifier les faits énoncés. Le 20 octobre, tel que prévu, plus de 100 personnes sont réunies chez Gabriel Audet, habitant au sixième rang ouest. Parmi elles, *"se sont présentés 30 habitants de la quatrième concession, lesquels nous ont déclaré sans donner de raisons qu'ils ne pouvaient faire partie de la nouvelle paroisse"*. Le curé enquêteur apprendra plus tard que le curé de St-Gervais voulait fortement garder ce rang dans sa paroisse et que certains espéraient avoir un jour l'église dans leur rang, ce qui se réalisera plus tard par la création de St-Nérée; mais n'anticipons pas.

ÉRECTION CANONIQUE 1832

La décision est mûrie au cours de l'hiver et le 14 mai 1832, l'évêque de grand renom, Mgr Bernard-Claude Panet, reconnaît officiellement la nouvelle paroisse.

"Nous avons érigé et érigeons par les présentes, en titre de cure et de paroisse, sous l'invocation de Saint-Lazare, les concessions de la partie sud-ouest de la Seigneurie de Livaudière et le Township de Buckland, la quatrième exceptée".

Une étape décisive vient d'être franchie. Plusieurs années auparavant, l'opinion générale, à St-Gervais, était qu'il n'y avait plus de concessions bonnes à ouvrir au-dessus de la troisième, *"que c'est une terre inhabitable par les montagnes et les lacs, que même la troisième concession ne sera jamais établie d'un côté à l'autre"*.

POPULATION

Pourtant, environ 72 familles sont établies dans ce secteur en 1832, au coeur de ce comté qui porte le beau nom de Bellechasse depuis deux ans, après s'être appelé Hertford pendant 38 ans. Cette agglomération comprend près de 400 âmes: la cinquième a 34 familles et 189 personnes, la sixième 24 familles et 120 personnes, la septième, 3 familles et 10 personnes. A la huitième, aucun colon ne s'est encore établi mais le Township de Buckland, c'est-à-dire le rang situé entre Ste-Claire et la nouvelle paroisse, compte 11 familles totalisant 63 personnes. Si le quatrième rang avait fait partie de la paroisse, la population se serait accrue de 80 familles avec plus de 500 habitants. . . une majorité sur tout le reste.*

Les nouveaux Lazariens ont entrepris sans tarder les démarches "*auprès du gouverneur de Sa Majesté en cette Province*" afin d'obtenir la reconnaissance civile de leur paroisse. Le premier octobre 1833, ils adressent une requête à l'évêché "*pour la démarcation au plus tôt d'une place de culte public*". Ils ajoutent: "*Madame veuve Buteau étant âgée pourrait mourir bien vite et par là vos pétitionnaires seraient privés de son don libéral (800 dollars en commençant la bâtisse et 800 dollars à la fin) ce qui serait dommage pour eux, vu leur peu de moyens*".

L'unanimité tarde à se faire au sujet des limites de la nouvelle paroisse et de la future église. Des habitants du rang Buckland veulent continuer à se rendre à Ste-Claire pour le moment, mais accepteront d'aller à St-Lazare quand il y aura un curé résident et si l'église est construite au sixième rang, près de la route qui monte de St-Gervais.

RECONNAISSANCE CIVILE 1835

Une bonne nouvelle arrive le 11 juillet 1835: l'autorité civile, "*par proclamation de Son Excellence Matthew lord Aylmer,*" reconnaît officiellement la nouvelle paroisse de St-Lazare dans la Seigneurie de la Livaudière. Cela ne concerne pas l'existence municipale qui ne commencera qu'en 1868.

ANNÉES DE TATONNEMENTS

En 1836, une première requête pour une église est jugée "*informe*". Dans une deuxième demande, présentée le 28 avril on lit: "*Vos supplicants ont l'honneur de se présenter aux pieds de Sa Grandeur dans la*

* La liste de ces occupants est publiée à la fin de cet ouvrage.

confiance que vous voudrez bien leur marquer une place pour y élever en bois ou en pierre cet édifice à la gloire de Dieu et pour la consolation de vos fidèles brebis qui se trouvent pour la plupart trop éloignées de leur église primitive et qui devient de jour en jour plus petite”.

Les années passent et rien ne se décide, surtout parce qu’il n’y a pas *territoire de St-Lazare dans les profondeurs de St-Gervais*”. Il termine son rapport en notant: *“Il conviendra de placer sous peu une chapelle sur le bord de la septième concession et non de la sixième comme les habitants les plus moyennés le demandent actuellement”* Ceux qui connaissent le territoire savent que c’est peu réaliste et on ne reparlera plus de cet endroit.

Les années passent et rien ne se décide surtout parce qu’il n’y a pas accord sur l’existence de la paroisse et le lieu de l’église. De plus, les gens sont peu fortunés. Un rapport atteste qu’ils ne s’attendent pas à avoir un prêtre de sitôt, parce qu’ils ne se sentent pas capables de faire vivre un prêtre résident et qu’ils se contenteraient d’une messe sur semaine toutes les 3 semaines.

En mars 1839, le bon M. Michel Dufresne, nouveau curé de St-Gervais, rapporte: *“J’ai visité 67 cultivateurs, tous désirent une église, tous, à l’exception de un ou deux voulant la commencer tout de suite, aussitôt que la place sera fixée. Les habitants du rang Buckland ne veulent rien fournir parce que sans titre de terre, mais les autres se proposent de bâtir sans eux. Tout le monde s’est accordé pour une place d’église à la sixième”.*

Le curé Dufresne voudrait *“faire établir promptement (il souligne ses mots) pour ne pas décourager les gens et les garder en place. Depuis que nous parlons de bâtir, il se présente tous les jours des gens pour demander des terres en concession, en étant contents de trouver un moyen d’établir leurs enfants”.*

Une autre année passe et les gens du rang Buckland semblent se réveiller. . . mais à contre-courant. Ils envoient une requête signée par 25 personnes, au nom *“de la majorité des habitants qui ont appris avec alarme et inquiétude qu’on avait contemplation de joindre leur Township à la paroisse de St-Lazare”.* Ils trouvent que c’est trop loin.

A l’automne 1842, réaction des autres habitants de St-Lazare *“dont les moyens sont déjà très rétrécis et par le manque de récolte et parce que l’établissement des terres est très peu avancé en fait de défrichement et qui voient dans le lointain la possibilité de construire une église et ses dépendances”* pour *“demander à conserver Buckland qui y a été annexé”.*

L'évêque observe et attend. Il note dans son rapport: *"J'ai pris toutes les connaissances profitables sur cette paroisse dans les profondeurs de la Livaudière, mais qui deviendra intéressante"*. Il avait été plus frappé par la longueur de la route que par la hauteur des lieux!

DÉBLOCAGE 1843

L'année 1843 amène un certain déblocage, même si elle débute par une autre requête des gens du Grand-Buckland désirant rester à Ste-Claire qui est plus proche *"jusqu'à ce qu'ils puissent avoir une église dans ledit Township (le rang un et le rang deux qui s'appellera le Petit-Buckland qui commence à peine à être concédé) lequel pourra alors former une paroisse de plus grande étendue que ne l'est St-Lazare"*. On ne peut pas dire que la modestie les étouffe!

Une autre raison que ces personnes auraient pu donner, c'est que la population a eu à payer, il y a à peine 15 ans, pour la construction de l'église de Ste-Claire.

Le 2 juillet, le curé de St-Michel fait rapport à l'évêque: il s'est rendu à St-Lazare trois fois depuis janvier. Le 30 juin, il a fixé l'emplacement d'une bâtisse d'environ 80 par 40 pieds sur la terre de Joseph Bilodeau désigné sous le nom de José.

TERRE DE LA FABRIQUE DONNÉE 1844

Même si ce n'est que le 8 septembre 1844 que l'acte légal de donation sera passé, trois terrains adjacents, d'un arpent chacun par 30 de profondeur, ont été cédés pour former la terre de la Fabrique. Celui de Marguerite Tanguay, veuve de Joseph Roy, à l'est; au centre celui du couple Joseph Bilodeau et Françoise Ruel; à l'ouest, celui du couple André Dallaire et Joseph Cotin-Dugal. C'est Mgr Flavien Turgeon, administrateur du diocèse, qui en reçoit le don. En 1856, il cèdera ces terrains à la Fabrique.

Le Seigneur Georges Gamelin-Launière, en plus d'enlever la rente foncière sur ces terrains, a aussi donné une terre à bois au huitième rang et M. Thomas Roy, voisin à l'ouest d'André Dallaire, a cédé un droit à une source d'eau sur sa terre.

Devant tous ces projets concrets, Mgr Signay accorde l'autorisation pour la construction d'une église en bois, le 8 août 1843.

LENTEURS

Mais un triste événement s'est produit entre temps. Le dévoué curé de St-Gervais, M. Michel Dufresne a été emporté par la crue des eaux, en allant porter le viatique à un mourant, du côté de St-Raphaël. Son successeur, l'abbé Antoine Montminy, ne voit pas l'organisation de St-Lazare d'un oeil aussi favorable et aussi longtemps qu'il sera curé, les choses vont traîner en longueur.

Le 10 décembre, il écrit à l'évêque: *"Il y a 289 habitants dont 99 propriétaires, sans la partie de Buckland non visitée. Un grand nombre possèdent des terres qui commencent à s'ouvrir. Tous désirent commencer à bâtir l'église bien vite. Sont-ils capables de le faire? J'en doute beaucoup. Il y a division sur le terrain de l'église. On dit que les habitants du rang Buckland ne sont pas satisfaits de cette division et qu'ils sont disposés à traîner les choses en longueur autant que possible. Je ne puis garantir la vérité de ceci.*

J'ai fait la quête au profit de St-Lazare et je dirai que l'on a presque rien ramassé. Quand les effets auront été vendus, j'informerai Votre Grandeur du montant de la vente".

Le curé pense que les gens veulent bâtir surtout à cause de l'argent promis par la veuve Buteau décédée depuis sept ans et dont le testament est d'ailleurs contesté. Puis il termine en disant: *"Cette mesure de bâtir était prématurée".*

Le curé de St-Michel partage cet avis. Il écrit à un ami à l'évêché: *"C'est trop tôt pour bâtir: Lazare too poor".* Il disait tout haut en anglais, en se rappelant le mendiant de l'Évangile, ce que d'autres pensaient tout bas: St-Lazare était trop pauvre, non seulement pour bâtir mais pour garder un curé.

Au début de 1845, certains paroissiens pensent qu'il est impossible de bâtir une église telle que spécifiée par l'évêque. Ils préféreraient construire en pierre une chapelle avec un presbytère à l'étage supérieur. Plusieurs ont déjà commencé à transporter des pierres sur les lieux. Monseigneur répond que cette solution a amené ailleurs plus d'inconvénients que d'avantages et qu'il vaut mieux bâtir en bois tel que prévu.

PREMIÈRE ÉGLISE 1846

C'est ce qui se réalise en 1846. Il s'agit d'une église-chapelle de 86 pieds par 42, sans clocher et sans aucune finition à l'intérieur, pouvant

contenir mille personnes. . . debout. Estimation très généreuse.

Au printemps de l'année suivante, une requête est transmise à l'archevêché: *“D'après les plans donnés par Votre Grandeur, ils ont bâti une église en bois, maintenant ils supplient Votre Grandeur de leur permettre de loger le prêtre que vous voudrez bien leur donner pour les desservir”*.

La réponse se fait attendre et, le 20 janvier 1848, l'emplacement de la sacristie est fixé: en arrière de la chapelle. *“Elle n'aura pas moins de 25 pieds par 25 et sera pièce sur pièce avec solage en pierre”*. On procède de la même façon pour le presbytère qui *“sera à environ 80 pieds de la dite chapelle et à égale distance du chemin du roy”*.

Quant à l'église, elle était située sur la terre de Joseph Bilodeau, celle du milieu, donc à l'est du presbytère. Un autre indice nous permet de connaître son orientation: en 1875, le curé projetait de *“construire une chapelle du Sacré-Coeur sur le long - pan nord de l'église”*.

Donc elle était orientée est-ouest comme l'église actuelle et sensiblement au même endroit. Cela concorde aussi avec la tradition chrétienne d'orienter le sanctuaire vers l'est pour honorer le Christ *“soleil levant”*. Nous verrons plus loin comment se passèrent les choses au moment de la nouvelle construction, en 1882.

Une intéressante lettre du jeune vicaire de 28 ans, l'abbé Léon Provancher, nous situe au plein coeur de l'action. Notons que ce prêtre n'a pas fini de faire parler de lui. Il aidera plus tard à fonder *“Les Annales de Sainte-Anne”* et deux revues: *“Le Naturaliste Canadien”* et *La Semaine Religieuse de Québec*. Considéré comme le premier grand naturaliste québécois, il est mort à Cap-Rouge en 1892. Voici des extraits de sa lettre au secrétaire de l'évêque, en date du 23 août 1848.

SACRISTIE 1848

“Il est arrivé, il y a eu dimanche quinze jours, que les habitants de St-Lazare sont venus me demander de vouloir bien présider une assemblée afin de prendre des mesures pour procéder à l'érection des bâtisses désignées dans le décret de Mgr l'Archevêque.

Comme de raison, je les ai renvoyés de suite à leur curé, mais comme ce dernier refusa de consentir à s'occuper de cette affaire, je me décidai, sur leurs instances réitérées, à me rendre à leur chapelle après les vêpres.

Hommes, femmes et enfants, la paroisse entière s'y trouvait réunie. Après leur avoir dit quelques mots pour exciter leur ardeur et ranimer leur zèle, on décida que l'on commencerait par la sacristie, et de suite j'organisai des corvées pour tous les jours de la semaine. Et le samedi midi, cette sacristie de 35 pieds sur 25 qui, le dimanche précédent, poussait encore dans la forêt avait comme l'on dit le plumet sur le faite. . .

Je m'étais presque engagé à y retourner dimanche prochain pour organiser des corvées pour lever le presbytère de la même manière que la sacristie mais mon curé, qui n'est pas plus aimé à St-Lazare qu'à St-Gervais, a commencé à concevoir de l'ombrage de ma manière d'agir avec ces gens et m'a fait connaître que je ferais mieux de me tenir



Première sacristie; août 1848: "Et le samedi midi, cette sacristie qui, le dimanche précédent, poussait encore dans la forêt avait, comme l'on dit, le plumet sur le faite. . ." (Abbé Provancher) Déplacée à l'endroit actuel en 1884. Elle sert de résidence aux religieuses en 1944, puis devient le premier "collège" en 1948.

tranquille. J'ai donc de suite abandonné la chose, moi qui ne m'en étais chargé qu'avec une extrême répugnance, mais je crains fort que les affaires en restent là pour cet automne; dans tous les cas. ie ne m'en occuperai toujours plus".

DÉLIBÉRATIONS AU QUATRIÈME RANG

Quel éclairage nous donne cette lettre sur ce qui s'est passé au cours de ces années! Le texte continue avec la mention d'un autre problème à régler: Où se branchera le quatrième rang? L'année précédente, deux paroissiens de St-Lazare vont faire rapport au curé de St-Charles d'une enquête auprès des gens de ce rang. La majorité veut l'annexion à St-Lazare ou du moins, n'y est pas opposée; 17 sont contre. Le curé de St-Gervais, pour sa part, ne veut pas que les gens pensent qu'il veut s'en débarrasser. . . L'abbé Provancher écrit:

"J'ai parlé au Grand Vicaire Mailloux et il m'a dit que si l'on faisait signer une requête, qu'il demanderait lui-même à être nommé commissaire et qu'il se flatte d'amener la majorité; ou bien que votre curé m'invite et j'irai de suite faire signer cette requête: pas plus de dix résisteront. Mais mon curé à qui j'ai communiqué la chose n'entre pas du tout dans ces plans et préfère, je pense, que le tout reste dans le statu quo. Cependant il est bien reconnu par tous ceux qui voient un peu clair dans les affaires de St-Gervais que l'état actuel des choses est dommageable au bien spirituel de la masse entière de la paroisse".

M. MAILLOUX DÉLÉGUÉ

L'archevêque donna raison à l'abbé Provancher puisque, dès le 31 août, M. Mailloux reçoit cet ordre: *"Rendez-vous dans la quatrième concession pour constater si les habitants veulent véritablement faire partie de la paroisse St-Lazare.*

Leur accession à St-Lazare mettrait de suite cette paroisse en état d'avoir un curé résident".

Monseigneur ne se trompait pas en faisant appel aux talents de l'abbé Alexis Mailloux, belle figure de travailleur acharné, à l'esprit patriotique et à l'ardeur missionnaire, dans le genre du curé Labelle. Doué d'un talent oratoire, et devenu Grand Vicaire, il parcourt les paroisses pour inciter la population à la tempérance et pour encourager la colonisation. Il alla lui-même travailler avec un groupe de défricheurs pour ouvrir le *"Canton Mailloux"* devenu aujourd'hui le territoire de St-

Philémon. Retiré à St-Henri, celui qui fut le premier curé de St-Roch à Québec retourna mourir dans sa place natale, l'Île-aux-Coudres, en 1877, âgé de 76 ans.

C'est donc un homme dans la force de l'âge qui alla rencontrer les gens du quatrième rang. Ils furent 48 à signer une pétition pour demander à faire partie de St-Lazare: "*Les requérants entendent qu'ils seront exempts de contribuer aux ouvrages déjà faits et qu'on ne pourra les obliger à contribuer que pour les ouvrages à venir*". Cette idée avait d'ailleurs été suggérée par l'archevêque lui-même, à M. Maillox, pour faciliter les négociations.

Si l'opposition ne s'était pas manifestée ouvertement à l'assemblée, elle apparut, une dizaine de jours plus tard, sous la forme d'une contre-requête rédigée sur un document de 13 pouces de largeur par 28 pouces de longueur, écrit en grosses lettres bien formées. Cette fois, 53 signataires expriment "*leur surprise et leur désaccord. . .*" Le Grand Vicaire avait frappé un noeud dans le bois franc de la quatrième!

Rien ne va plus. Déjà deux mois se sont écoulés, en 1849, quand un événement inattendu se produit:

UN PRESBYTÈRE ET UN CURÉ 1849

Le curé Montminy meurt subitement. A partir de ce moment la situation évolue rapidement. Au début du printemps, les gens commencent à construire le presbytère. Mgr Signay tente le tout pour le tout en envoyant aux Lazariens une lettre "*pour engager les habitants à former une paroisse*", en date du 28 mai, et pour être lue à l'église de St-Gervais: "*Nous avons appris avec un bien sensible plaisir l'ardeur et le courage avec lesquels vous travaillez à l'achèvement de votre chapelle et de votre sacristie et à la construction d'un presbytère afin de vous mettre en état d'avoir au milieu de vous un prêtre qui puisse pourvoir plus efficacement à vos besoins spirituels. Nous verrons arriver avec joie le moment où il nous sera possible de vous accorder un pasteur pour résider au milieu de vous.*

Vous aurez à vous occuper de lui procurer un revenu qui suffise à sa condition et à sa dignité. Votre état de pauvreté ne vous donnerait que peu d'espoir sous ce rapport si nous n'avions l'espérance que vos frères de la quatrième concession vous tendront une main bienveillante et vous viendront en aide.

Nous avons député M. Mailloux pour exprimer notre désir à cet égard.

Notre voix n'a pas été entendue, nous en avons été peiné et nous avons attendu de meilleurs jours”.

Il devait y avoir toutes sortes d'émotions dans la foule, surtout lorsque la lecture se poursuivait :

APPEL AUX GENS DE LA QUATRIÈME

“Habitants de la quatrième concession de St-Gervais, nous avons prié Dieu pour vous et vos familles et nous lui avons demandé de vous inspirer cet amour pour vos frères de St-Lazare qui vous inspire le courage de faire un petit sacrifice pour leur bonheur et pour l'honneur de la religion. En vous annexant à la paroisse de St-Lazare, vous abrégez la distance que vous avez à parcourir pour vous rendre à l'église.

C'est donc notre désir que vous écoutiez aujourd'hui notre voix et que vous preniez au plus tôt les mesures convenables pour vous annexer à la paroisse de St-Lazare”.

Au cours des mois qui suivirent, il y eut sûrement beaucoup de discussions animées, partagées entre le bon sens et l'entêtement, entre le désir d'aller de l'avant ou de rester sur ses positions. Le rêve d'autrefois était devenu cauchemar pour plusieurs. Quand se transformerait-il en agréable réalité?



Enfin, une vraie vie paroissiale 1849 · 1875

Léon Roy, premier curé	24
Première messe	25
Cabale au rang quatre	25
Travaux à l'église	27
Annexion du quatrième rang	27
Édouard Dufour, deuxième curé	29
Une cloche pour le clocher	29
Nouveaux soucis	30
Procès Kemner contre la Fabrique	30
Messire Dufour	31
Améliorations	32
Finances	33
Église trop petite	33
Départ de M. Dufour	34

ENFIN UNE VRAIE VIE PAROISSIALE

Plusieurs attendaient cette nouvelle depuis dix-huit ans. De quoi désespérer! Ils durent retenir leur souffle en entendant la lecture de la lettre de l'archevêque, en ce 4 octobre 1849.

“Enfin, très chers frères, voici le moment où nous avons le plaisir de vous donner un pasteur pour travailler à votre sanctification et au bonheur de vos familles”.

Le texte continue avec des éloges pour les travaux réalisés et se poursuit ainsi: *“Nous vous exhortons d’unir encore vos efforts pour un travail qui est d’une nécessité que vous reconnaîtrez facilement. Il faut une bâtisse pour le cheval et les animaux de votre pasteur. Mettez-vous à l’oeuvre d’un commun accord et sous sa direction et en peu de temps vous aurez la consolation d’avoir complété vos oeuvres et satisfait à tout ce que la religion attendait de votre courage et de votre foi”.*

Pas un mot sur les gens de la quatrième. Mgr a jugé plus sage de laisser les choses en suspens, même si son grand désir est de régler cette question.



LÉON ROY PREMIER CURÉ 1849

C'est sûrement dans ce but qu'il a choisi pour premier curé de St-Lazare un prêtre originaire de St-Gervais, même si sa famille est passée sur le territoire de St-Anselme par la création de cette paroisse. Agé de 31 ans, l'abbé Léon Roy était vicaire à St-Roch de Québec, mais il était allé oeuvrer à la Grosse-Ile en 1847, pendant l'épidémie de typhus qui affligeait les immigrants Irlandais.

Sur la suggestion de Mgr, la Fabrique de St-Gervais s'engage à fournir dans le courant de mai de chaque année, pendant 4 ans, au curé de St-Lazare, la somme de 80 dollars pour l'aider à subsister. On lui donnera aussi le linge d'autel et les ornements dont on pourra disposer. Un prêt de 200 dollars lui est promis aussitôt qu'on pourra le faire. Cette Fabrique s'engage enfin à donner la cloche de son église dès qu'elle s'en sera procuré une autre. . . Ce dernier engagement ne sera pas respecté puisque la première cloche de St-Lazare sera achetée, seulement trois ans plus tard, par la nouvelle paroisse.

ÉTAT DES LIEUX

Voici comment le nouveau curé raconte sa prise de contact à St-Lazare: *“Il n’y avait qu’une chapelle en bois levé qui, quoique couverte, faisait eau comme si elle ne l’eût pas été. D’autel il n’y en avait pas, non plus que de bancs. D’ornements pour célébrer les saints mystères, rien, pas seulement une épingle”*. Pour quelqu’un qui partait d’une paroisse organisée, en ville par surcroît, ce fut tout un choc!

PREMIÈRE MESSE

L’automne était avancé lorsque se fit la première rencontre du curé avec ses fidèles. *“La susdite chapelle fut bénite le 21 octobre 1849. Comme c’était un dimanche et que les curés ne pouvaient assister à cette première bénédiction, ce fut le premier curé lui-même qui fit cette bénédiction avant la grand’messe, qui fut la première célébrée dans la chapelle de St-Lazare”*.

Grande joie pour les paroissiens, mais cérémonie très dépouillée, sans invités. Qu’importe, ils avaient leur curé à eux. Mais pour lui, c’était moins glorieux! Il note: *“Comme le presbytère n’était pas logeable, le curé fut obligé après la grand’messe de descendre dîner à St-Gervais chez M. le curé Pouliot”*. Il dut faire trotter son cheval dans les côtes pour arriver plus vite, lui qui n’avait pas mangé depuis la veille, à cause du jeûne eucharistique de l’époque. . . Sans doute rencontra-t-il les dernières voitures des gens de la quatrième qui remontaient de la messe de St-Gervais. Drôle de situation!

CABALE AU RANG 4

Un mois plus tard, nous retrouvons le nouveau curé en compagnie d’un habitant de ce rang qui est venu le chercher pour un malade. Il note à propos de cette rencontre: *“On me dit que ceux qui étaient les plus grands cabaleurs contre St-Lazare sont maintenant décidés à venir ici”*. Peu à peu le courant s’est créé. Certains sont venus à la fête de la Toussaint et au jour des morts, mais le curé a été contraint de renvoyer à St-Gervais ceux qui voulaient se marier ou qui se présentaient pour un enterrement, puisqu’ils n’étaient pas rattachés officiellement à St-Lazare.

Le 16 novembre, le Grand Vicaire Mailloux *“qui connaît très bien l’esprit de quelques perturbateurs de ce rang”* est consulté sur cette question. Il conseille d’accorder une dispense à ceux qui se présen-

teront. Ils se sentiront de plus en plus chez-eux et, au printemps, il sera facile de faire signer une requête.

Devant ce qui se passe, les plus tenaces redoublent d'ardeur et le curé s'en rend vite compte. Il se vide le coeur en écrivant à son cousin, l'abbé Cazeau, secrétaire à l'archevêché, la lettre savoureuse qui suit:

“St-Lazare, 5 décembre 1849

Monsieur,

Le diable de la rébellion avec tous ses petits est dans le quatrième rang de St-Gervais depuis dix jours. Il s'est tenu des clubs (réunions) tous les soirs dans cette concession depuis la lecture de la lettre de Mgr au prône de St-Gervais et enfin hier trois rebelles ont fait le tour de la susdite concession débitant toute sorte de mensonges pour détourner les gens de venir ici. Ils battent des mains ce matin et disent qu'ils ont la majorité.

Ces rebelles ont dit aux gens que Mgr voulait les mettre à St-Lazare que pour payer les dettes contractées pour les bâtisses; que Mgr avait mis un petit curé avenant à St-Lazare que pour tâcher de les gagner, et qu'aussi-tôt qu'ils seraient annexés il l'ôterait, etc.

Votre très humble cousin,

L. Roy, ptre”.

Entre Noël et les Rois, le curé fait sa visite paroissiale selon la coutume de l'époque. Il veut aussi voir les gens du quatrième rang. Le “*chef des rebelles*” est allé en avertir le curé de St-Gervais qui lui fait dire de ne visiter que ceux qui le désiraient. M. Roy ne peut se résoudre à cela: Il verra tout le monde ou il n'ira pas du tout!

Une autre partie de la paroisse lui donne du souci. Le 4 mars 1850, il écrit à l'archevêché que le curé de Ste-Claire continue à faire du ministère auprès de quelques familles du rang Buckland. M. Roy n'aime pas cette situation mais ne veut pas se le mettre à dos et créer un scandale. De plus certains refusent d'aider à la construction de la route vers St-Lazare, car il a été décidé de créer un lien direct entre ce rang et l'église, par la sixième.

Une note plus douce pour finir: *“Les affaires du quatrième rang vont toujours de moins rouge en moins rouge (donc, c'est encore chaud; il a souligné les 2 mots). Nous avons vendu 29 bancs dans le jubé il y a 8 jours et plusieurs de cette concession en ont acheté”*.

TRAVAUX A L'ÉGLISE

Ce fait nous rappelle que des travaux d'aménagement s'imposaient à l'église. Dès la Toussaint ils *“ont pris en considération et reconnu la nécessité de faire placer au plus tôt des bancs dans la nef de l'église”*. Le contrat est donné à Gervais Dutil de St-Gervais qui fera ce travail moyennant un dollar cinquante le banc.

A la fin de janvier, pour donner plus de places, on prend la décision de faire achever le jubé et d'y installer des bancs. Ainsi on arrive au total suivant: 132 bancs de quatre places et 18 de une place pour asseoir 546 personnes.

En mars, les marguilliers du banc et les anciens *“ayant pris en considération l'état peu convenable de l'église pour y célébrer les saints mystères, ont reconnu la nécessité de faire finir la voûte en plâtre et crépir les murs”*. On effectue aussi des travaux de décoration et de peinture à la chaire et dans le chœur. Il fallut emprunter 200 dollars pour ces travaux, exécutés par le même entrepreneur.

ANNEXION DU QUATRIÈME RANG 1850

En même temps que se réalisent ces rénovations, l'unanimité se fait chez les gens du quatrième rang. Le 30 juillet, ils sont 80 à signer une requête pour faire partie de St-Lazare qu'ils trouvent plus rapprochée de leurs habitations que St-Gervais.

Le nouvel archevêque, Mgr Pierre-Flavien Turgeon à qui les terrains de la Fabrique avaient été donnés en 1844, envoie son représentant, l'abbé Charles-Félix Cazeau, cousin du curé, pour enquêter, jeudi le

29 août à dix heures du matin, chez Lambert Morin du quatrième rang.

Ce jour-là, 75 personnes sont présentes; sept seulement se sont déclarés contre l'annexion, sans faire connaître leurs motifs d'opposition.

Sans plus tarder, Mgr Turgeon rend sa décision: "*Sans avoir égard à l'opposition de 7 francs-tenanciers, laquelle ne nous a pas paru fondée, nous avons démembré et démembrons la quatrième concession de St-Gervais, formant un territoire d'environ sept milles de front, et l'annexons à la paroisse de St-Lazare*". On n'a pas demandé aux nouveaux venus de contribuer aux travaux déjà exécutés.

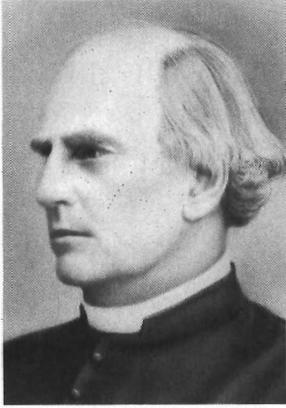
Mgr fait remarquer que ce décret n'a pas d'effet civil et il recommande de poursuivre des démarches en vue de la reconnaissance civile, démarches qui n'aboutiront qu'en 1861.

Ainsi se termine après 18 ans, un conflit qui a préoccupé bien des esprits et fait perdre un temps considérable en démarches et complications. Il a surtout retardé l'essor de la paroisse pendant toutes ces années.

Qui blâmer? Il est difficile, après avoir loué la fidélité et l'attachement, de jeter la pierre à ceux qui n'optent pas facilement pour le changement.

Celui qui fut au centre de cette controverse, un peu comme un otage, fut effectivement libéré, puisqu'il fut nommé curé des Trois-Pistoles où il resta 16 ans. Après un an passé à St-André de Kamouraska, il fut durant 11 ans, curé de Lotbinière. Il mourut à 60 ans, le 2 octobre 1878, au moment où il venait de se retirer à Québec.

S'il eut l'honneur d'être le curé fondateur de St-Lazare, on peut résumer son passage d'un an dans la paroisse par deux mots: dénuement et souffrance. . . heureusement animés d'une grande espérance.



ÉDOUARD DUFOUR DEUXIÈME CURÉ 1850

Une semaine après l'annexion du quatrième rang, Mgr Turgeon écrit à l'abbé Edouard Dufour "*missionnaire*" à Somerset – aujourd'hui Laurierville – "*Je vous nomme curé de St-Lazare. Vous rendre au poste pour le premier dimanche d'octobre prochain*". Il y sera une semaine plus tôt.

Cet homme de 35 ans était né à la Baie-Saint-Paul, il fit ses études classiques au nouveau collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière, de l'autre côté du fleuve, et fut ordonné prêtre en 1842, à 28 ans.

Il n'arrive pas seul, trois personnes l'accompagnent: sa soeur Judith, dix ans plus âgée que lui, son frère Jules qui a 25 ans et Charles Boivin, écolier de 12 ans, aussi de Baie-St-Paul.

Comme geste d'installation, il accueille le Grand Vicaire Mailloux qui vient bénir un chemin de croix et établir la confrérie du scapulaire.

Sont aussi de la fête les curés de St-Gervais et de St-Raymond. C'est un départ plus éclatant que celui du premier curé. Puis la vie paroissiale continue, plus discrète pendant deux ans.

UNE CLOCHE POUR LE CLOCHER

Un clocher a été construit au coût de 88 dollars. En plein hiver, après un long délai, arrive enfin une cloche de 300 livres qui est bénite le 19 février 1852 par le curé de St-Michel en présence de son parrain, l'honorable Jean Chabot député de Bellechasse et de sa marraine Julie Catherine Mc Kenzie. Pas étonnant que les noms donnés à cette cloche soient Jean, Cyrille, Marie, Catherine. Elle coûtait presque 200 dollars, et les dons reçus lors de cette fête atteignirent 216 dollars. Un bon signe pour l'esprit de la paroisse.

L'achat d'une cloche pourrait sembler un luxe pour des paroissiens endettés, mais elle représente leur seul moyen direct de communication et elle permet de se retrouver à la même heure aux offices, à une époque où horloges et montres sont encore rares.

NOUVEAUX SOUCIS

Si l'installation de la cloche lance une note agréable dans le ciel de la paroisse, une note discordante s'élève du côté ouest. En 1853, des gens du canton Buckland font une nouvelle requête pour appartenir à Ste-Claire. Le curé Dufour écrit à l'évêque que les raisons évoquées sont fausses: *“Avant six mois, ils auront une nouvelle voie de communication qui les rapprochera de plus d'une demi-lieue et dans un des plus beaux chemins du monde. (!) Ils disent qu'ils ont sept côtes considérables pour venir ici, ils appellent côtes considérables de petites élévations de quelques pieds et de quelques perches. Cette partie est une des meilleures de ma paroisse pour la dîme”*.

L'un des signataires de la requête était Pierre Kemner dit Laflamme. Les circonstances lui donneront l'occasion de faire payer par la Fabrique son appartenance forcée à St-Lazare.

Lors de la construction de la chapelle-église en 1846, il avait été choisi comme syndic avec Joseph Bilodeau, Charles Breton, Guillaume Couture et Joseph Ruel. Leur tâche était de recueillir les contributions des paroissiens pour ces travaux et de voir à leur exécution. Comme il n'y avait pas de prêtre résident pour surveiller l'ensemble du projet, il se glissa de la négligence et un manque de contrôle, surtout au plan financier.

De plus, Pierre Kemner, résidant dans un rang où plusieurs ne désiraient pas faire partie de St-Lazare, les contributions n'atteignirent pas le montant fixé. En escomptant que l'argent serait versé plus tard, lui comme les autres syndics avancèrent les sommes manquantes pour compléter les travaux, au point, dit-il, *“qu'il risquait d'être ruiné et que sa terre soit saisie”*.

PROCÈS KEMNER CONTRE LA FABRIQUE 1853

C'est pourquoi, le 14 mars 1853, il intente une action contre la Fabrique de St-Lazare, réclamant la somme qu'il avait avancée. Se croyant hors de danger, les marguilliers et le curé ne se préoccupent pas de cette action et laissent filer le temps.

L'affaire aboutit en Cour Supérieure en 1857 et ce n'est qu'à ce moment que la Fabrique consulte un avocat. Il est trop tard et, pour les rouages de la justice devant le manque de préparation sérieuse de la défense c'est un jeu d'enfant de donner raison à Pierre Kemner, le 7 mars 1857.

Le bon M. Dufour est consterné. Monseigneur lui écrit: *“Je suis affligé de la perte du procès de votre Fabrique. Votre avocat dit que ce procès a été perdu parce que les comptes de la Fabrique ou des syndics n’ont pas été bien tenus. C’est plus qu’un malheur, c’est une grande faute. . . et qui en est coupable?”*

La question reste posée. Il y a plusieurs responsables à commencer par les gens qui ont négligé de verser leur contribution, puis le curé de Ste-Claire qui n’a pas été assez précis et jusqu’au curé Montminy de St-Gervais qui aurait dû, à l’époque, prendre plus à coeur les intérêts de la paroisse naissante. Les syndics, malgré leur très grand dévouement, n’avaient pas toujours la compétence administrative voulue pour se démêler dans ces affaires et ils se fiaient à l’honnêteté des autres. . . si seulement elle avait toujours existé! M. Dufour a pris la paroisse dans un état financier déplorable; son prédécesseur ne tenait pas de livres. . . la pauvreté était maîtresse.

C’est sûrement le coeur serré que M. Dufour vit arriver la note des frais du procès: 580 dollars. C’était impressionnant pour l’époque. La Fabrique dut *“emprunter 216 dollars, pour le parfait paiement du montant et des frais dus”*.

Dix ans plus tard, on en parle encore, puisque la Fabrique tient à faire un règlement définitif avec les autres syndics: *“Des argents sont légitimement dus aux sieurs Joseph Bilodeau, 25 dollars, Charles Breton 23 dollars et Guillaume Couture 23 dollars, anciens syndics, en sus des argents qu’ils ont déjà reçus”*.

MESSIRE DUFOUR

Après cet amer procès de 1857, M. Dufour put s’occuper de son monde de plus près, car il se voulait tout entier à ses fidèles. Tous les matins, à quatre heures pendant l’été, à cinq heures pendant l’hiver, on le trouvait dans la sacristie prêt à rencontrer ceux qui désiraient le voir. C’est là qu’il dirigeait sa paroisse. Peu doué pour l’éloquence et trop réservé pour attaquer en chaire les désordres de sa paroisse, c’est au confessionnal et dans la rencontre de personne à personne qu’il travaillait en profondeur. Il était tellement aimable que les gens parlaient de lui en disant toujours *“le bon M. Dufour”*.

Selon la tradition orale, *“messire Dufour”*, comme il aimait signer son nom, encourageait les gens à bien s’habiller, et ce, pour leur donner une certaine fierté et dignité. Il était le seul à recevoir un journal dans la paroisse et il distribuait les pages de mode à des paroissiennes pour

qu'elles en copient les modèles. Il est fort probable que le reste du journal finissait ses jours comme tapisserie sur les murs "*pièces sur pièces*" de la maison, car c'était la meilleure finition que l'on pouvait s'offrir à l'époque. Le recyclage ne date pas d'aujourd'hui!

Nous savons aussi que pour apporter un revenu supplémentaire aux personnes du presbytère, il s'y fabriquait des cierges à partir de suif ou de cire et d'un fil à chandelle. Chaque année M. Dufour en vendait pour plusieurs dollars, à la Fabrique, et sans doute à des paroissiens.

AMÉLIORATIONS 1858

Bon an mal an, des travaux s'imposent ici et là. En 1858, il faut procéder à une amélioration du chauffage à l'église et à la salle publique, car les paroissiens ont construit, selon la coutume du temps, une salle divisée en deux parties, côté hommes et côté femmes, comme lieu de rencontre d'attente avant et après les offices. A l'église, le premier poêle a coûté un dollar quinze. Jusque là, on s'était contenté d'un simple tuyau de tôle comme cheminée; cette fois, la Fabrique achète des briques rouges pour faire des cheminées à l'église et à la salle des habitants.

Extrait du registre de la Fabrique: "*Le 2 juillet 1859, la foudre tombe sur l'église et cause des dommages tant à l'extérieur qu'à l'intérieur pour 20 dollars cinquante; une souscription volontaire faite de suite par nos fidèles donne 23 dollars quatre-vingt*". C'est un indice du bon esprit de la paroisse. Le curé avait écrit: "*les fidèles*"; il a changé l'article pour "*nos fidèles*". Quelques années plus tard, en 1873, la Fabrique achètera 4 paratonnerres pour la somme de quatre-vingt dollars.

En 1861, "*vu le mode trop dispendieux de l'éclairage à l'huile de l'église, le Révérend Messire Edouard Dufour, prêtre et curé, est autorisé à faire l'achat d'une nouvelle lampe à l'huile plus économique*". On ajoute aussi: "*La confection et le placement de châssis doubles pour l'église sont de nécessité urgente*". Les capots ne devaient pas être de trop pendant les messes d'hiver!

Deux ans plus tard, "*vu l'augmentation de la population et l'exiguité de l'église, une allonge faite au jubé est urgente*". En fait, on se met plutôt d'accord pour construire deux galeries de part et d'autre de la nef, pour y installer 32 bancs de trois places, portant la capacité totale de l'église à 642 places, le tout au coût de 920 dollars.

La paroisse a alors un peu plus de revenus. Le curé fait poser, en 1864, des *“rideaux ou transparents pour les châssis du choeur et de toute l’église”*. Il acquiert aussi pour trois dollars *“un Enfant Jésus et sa niche”*. La seule autre *“décoration de l’église est un tableau de Ste-Anne, de prix”* selon M. Dufour. L’année suivante, il se fait construire un confessionnal pour la sacristie. Puis il *“est autorisé à acheter une calèche au coût de vingt dollars, pour le service des malades”*.

Trois autres travaux sont réalisés en 1868: *“Réparation du passage attenant à la sacristie; placer des jalousies au clocher; installer des privés au presbytère”*. Tout va si bien que l’archevêque écrit dans son rapport, lors de sa visite l’année suivante: *“Trouvant tout en ordre à l’église et à la sacristie, nous n’avons rien à régler”*.

FINANCES

C’était le point de vue de Mgr Baillargeon mais son successeur, Mgr Elzéar-Alexandre Taschereau, y trouva à redire quatre ans après. Depuis le début de la paroisse, les gens ont pris l’habitude de louer leur banc sans payer. Il y a aussi un grand nombre de sépultures faites à crédit, surtout des sépultures d’enfants à 25 cents, si bien qu’une dette impressionnante de 1890 dollars s’est accumulée avec les années. Le curé note: *“Parmi les débiteurs, un grand nombre sont pauvres”*, et il n’est pas l’homme à les importuner pour régler leurs dettes.

L’archevêque demande de faire payer les bancs au moment de la *“vente”* comme c’est l’usage ailleurs et souhaite que l’on prenne les moyens pour récupérer les arrérages. Il ajoute aussi: *“Nous recommandons de prendre au plus tôt des mesures pour agrandir la chapelle afin qu’elle suffise à contenir toute la population”*.

ÉGLISE TROP PETITE 1872

Réunis à l’automne 1872 pour étudier la proposition, les marguilliers anciens et nouveaux *“décident à l’unanimité que la nouvelle construction serait différée à une époque indéterminée”*. Nous savons que cette époque indéterminée s’étirera sur dix ans. Ceux qui ont bâti la première église qu’ils ont améliorée avec les ans n’ont pas le coeur à transformer le fruit de tant de peines.

Les années ont passé. Depuis 25 ans déjà, le bon M. Dufour se dévoue pour ses paroissiens. Monseigneur le nomme curé à St-Roch-des-Aulnaies. Même si c'est comme une promotion, pour lui, c'est un arrachement. Le 22 septembre 1875, il écrit à son archevêque: *“Me voilà rendu à mon dernier dimanche. Mon coeur est brisé, quel déchirement!”*

Il a été présent aux siens dans leurs peines, leur pauvreté, leurs maladies et leurs deuils. Quelques mois auparavant, une épidémie de picotte a fait des ravages dans 75 familles et causé 35 décès en autant de jours. M. Dufour est débordé au point qu'il a demandé d'être dispensé de faire toutes les prières du rituel auprès des malades et des mourants.

Il a aidé les paroissiens à évoluer dans leur mentalité et leur agir. *“J'ai pu gagner par beaucoup d'efforts plusieurs familles à laisser leurs méchantes terres pour s'établir sur des terres nouvelles où elles trouveront un soutien pour leurs enfants”*.

Messire Dufour exerça son ministère encore 13 ans à St-Roch. Il se retira après 46 années de travail pastoral et mourut l'année suivante, le jour de la fête de saint Joseph 1889. La paroisse de St-Lazare reconnaissante offrit, pour lui, l'honoraire de 9 dollars et quinze pour un service solennel alors que l'honoraire ordinaire était de un dollar et quinze.

Il fut le curé providentiel pour cette étape du développement de la paroisse. Il n'était ni comptable ni administrateur. C'était mieux ainsi, car il aurait été malheureux. En ce temps-là, il n'y avait pas grand-chose à compter à St-Lazare. L'important, c'était que les pionniers démunis pouvaient compter sur lui!

Même s'il ne fut pas le premier curé de St-Lazare, on peut le considérer comme le vrai fondateur de la paroisse et il est certain que quelque chose de son esprit s'est transmis de génération en génération jusqu'à nos jours.

Un territoire que l'on s'arrache pendant 75 ans

St-Lazare dans le temps et dans l'espace	36
Limites en 1832	37
Détachement de Buckland	37
Détachement d'Armagh	37
Détachement de St-Damien	37
Carte du territoire de St-Lazare	38-39
Détachement de St-Nérée	40
Détachement du Grand-Buckland	40
Détachement de N.D. de Honfleur	40
Détachement de la station de St-Damien	41

Grand père me 75

UN TERRITOIRE QUE L'ON S'ARRACHE PENDANT 75 ANS

Avant d'accueillir le nouveau curé, il est important de faire le point sur l'évolution du territoire de St-Lazare, au fil des ans, pour en mieux connaître les limites et surtout essayer de comprendre ce qu'ont ressenti les personnes qui l'ont occupé.

Au commencement était le "grand St-Gervais". Son territoire à peine développé va de St-Charles au nord jusqu'aux frontières du Maine au sud, et du comté de Montmagny à l'est, jusqu'à la Beauce à l'ouest.

ST-LAZARE DANS LE TEMPS ET DANS L'ESPACE

La paroisse de St-Lazare fut délimitée dans la partie sud-est du versant des Appalaches tourné vers le fleuve St-Laurent qui coule à environ vingt milles plus bas. Son altitude, par rapport au niveau de ce fleuve, varie de 750 pieds au nord-ouest, à 1150 vers le sud, près de la Côte des Neiges, l'église a été construite sur une élévation de 1000 pieds. A 20 milles à vol d'oiseau vers le sud-est, la crête des monts Notre-Dame barre l'horizon, dominée par le mont St-Magloire à plus de 3000 pieds.

Mauraine

Saint-Lazare est donc situé sur le flanc de vieilles montagnes très usées, recouvertes il y a environ 25000 ans au cours d'une longue période de refroidissement, d'une autre montagne, mais faite de glace celle-là, et pouvant atteindre 6000 pieds d'épaisseur. Puis, entre 13500 et 12000 ans, semble-t-il, un réchauffement progressif a fait fondre cette glace et créé, pendant des milliers et des milliers d'années, un ensemble de débâcles déchaînées. Des quantités incroyables de pierres de toutes tailles qui se sont déplacées avec les glaciers, ont été libérées et se sont déposées généreusement à St-Lazare en particulier. L'eau de la fonte a formé, dans la vallée du St-Laurent, une véritable mer, s'étendant jusqu'aux premières hauteurs de St-Gervais. Peu à peu, le sol affaissé sous le poids des glaces, s'est dégagé, comme le montrent les lacs qui n'ont pas encore fini de se "refermer" et la forêt a recouvert toute la région d'un vaste manteau de verdure. Tel était l'état du territoire à l'arrivée des premiers défricheurs, au début des années 1800.

LIMITES EN 1832

St-Lazare fut constitué, d'une part, d'après le décret canonique du 14 mai 1832, de la partie sud du fief Livaudière, concédé sous le régime français en 1744, et comprenant les rangs 5, 6, 7 et 8 et d'autre part, du Township ou Canton Buckland, érigé en 1806 par le gouvernement du Bas-Canada. Ce canton a une forme inusitée puisqu'il est formé dans sa partie inférieure d'une bande de terre comprise entre les seigneuries Livaudière et Jolliet, puis il s'élargit vers l'est. On peut vérifier ce changement d'orientation sur la route de St-Damien en haut de la Côte des Erables. A ce moment-là, le quatrième rang n'est pas compris dans la nouvelle paroisse, puisque plusieurs habitants se sont opposés au projet. En septembre 1850, après pétitions et contre-pétitions, la presque totalité des personnes du rang est d'accord pour appartenir à St-Lazare et l'évêque tranche dans ce sens.

D'autre part, dans le canton Buckland, un seul rang, appelé populairement Grand-Buckland, commence à se développer. Un peu plus tard s'ouvriront les concessions 2 et 3 du rang double connu sous le nom de Petit-Buckland. Deux autres zones connaîtront peu à peu un développement autonome pour former les futures paroisses de St-Damien et de Notre-Dame-de-Buckland.

BUCKLAND 1857

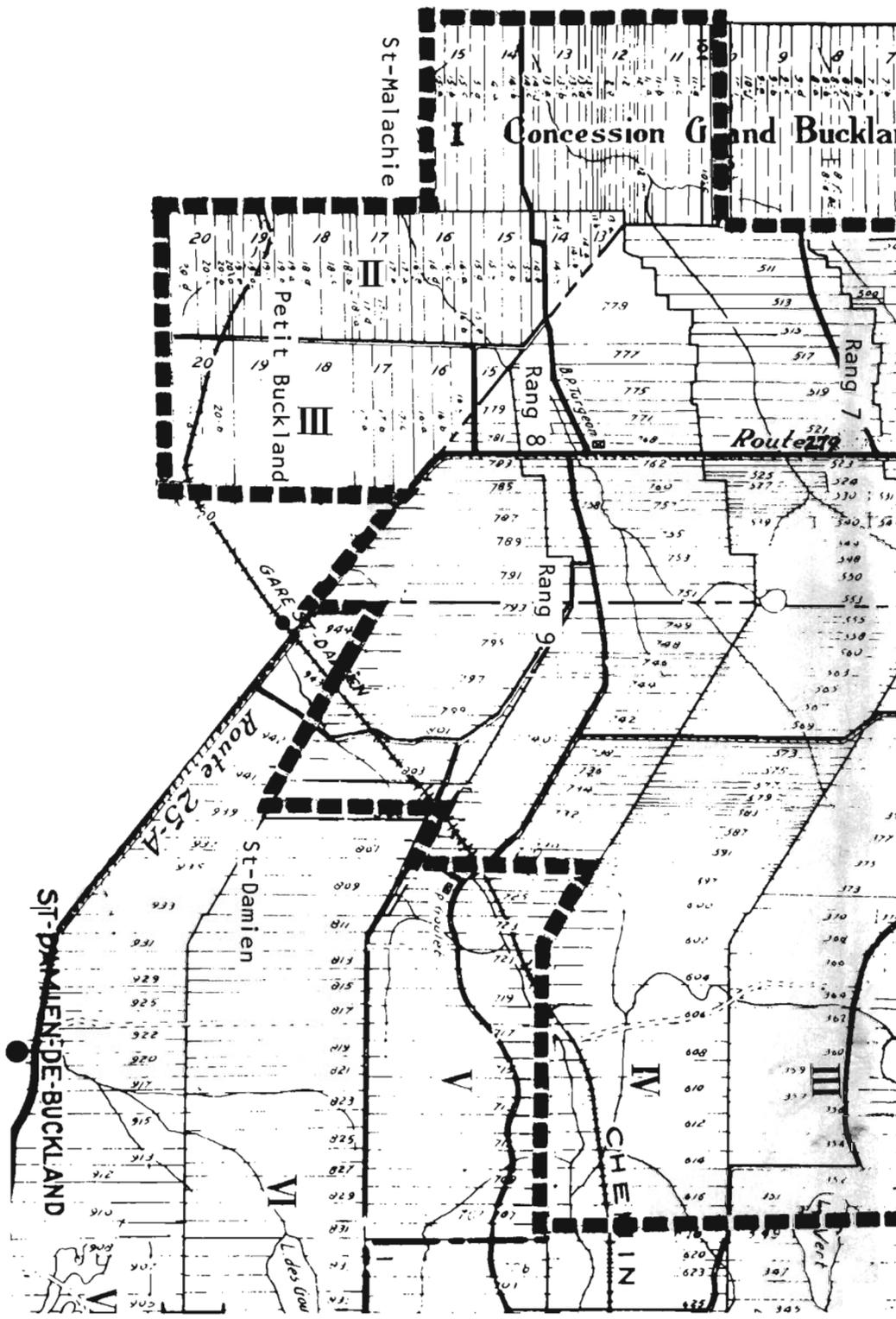
Cette dernière est la première à se détacher en devenant "mission" à partir de 1857, jusqu'à son fonctionnement régulier en 1863.

ARMAGH 1863

Du côté sud-est, la formation de la paroisse d'Armagh enlève les extrémités des rangs 7 et 8 entre 1857 et 1870. Les gens du septième et huitième rang ouest ont demandé de continuer à faire partie de St-Lazare, ce qui sera le cas jusque vers 1887, alors qu'ils seront annexés à St-Nérée.

ST-DAMIEN 1882

A partir de 1875, le territoire de St-Damien est considéré comme "mission" et se détachera peu à peu jusqu'en 1882, année de l'arrivée du curé Brousseau, ce pasteur qui transformera toute la région.



I Concession Grand Buckland

St-Malachie

Petit Buckland III

Route 279

St-Damien

ST-DAMIEN-DE-BUCKLAND

IV CHEMIN

Route 25-A

VI

V

IV

III

II

I

0

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51

52

53

54

55

56

57

58

59

60

61

62

63

64

65

66

67

68

69

70

71

72

73

74

75

76

77

78

79

80

81

82

83

84

85

86

87

88

89

90

91

92

93

94

95

96

97

98

99

100

101

102

103

104

105

106

107

108

109

110

111

112

113

114

115

116

117

118

119

120

121

122

123

124

125

126

127

128

129

130

131

132

133

134

135

136

137

138

139

140

141

142

143

144

145

146

147

148

149

150

151

152

153

154

155

156

157

158

159

160

161

162

163

164

165

166

167

168

169

170

171

172

173

174

175

176

177

178

179

180

181

182

183

184

185

186

187

188

189

190

191

192

193

194

195

196

197

198

199

200

201

202

203

204

205

206

207

208

209

210

211

212

213

214

215

216

217

218

219

220

221

222

223

224

225

226

227

228

229

230

231

232

233

234

235

236

237

238

239

240

241

242

243

244

245

246

247

248

249

250

251

252

253

254

255

256

257

258

259

260

261

262

263

264

265

266

267

268

269

270

271

272

273

274

275

276

277

278

279

280

281

282

283

284

285

286

287

288

289

290

291

292

293

294

295

296

297

298

299

300

301

302

303

304

305

306

307

308

309

310

311

312

313

314

315

316

317

318

319

320

321

322

323

324

325

326

327

328

329

330

331

332

333

334

335

336

337

338

339

340

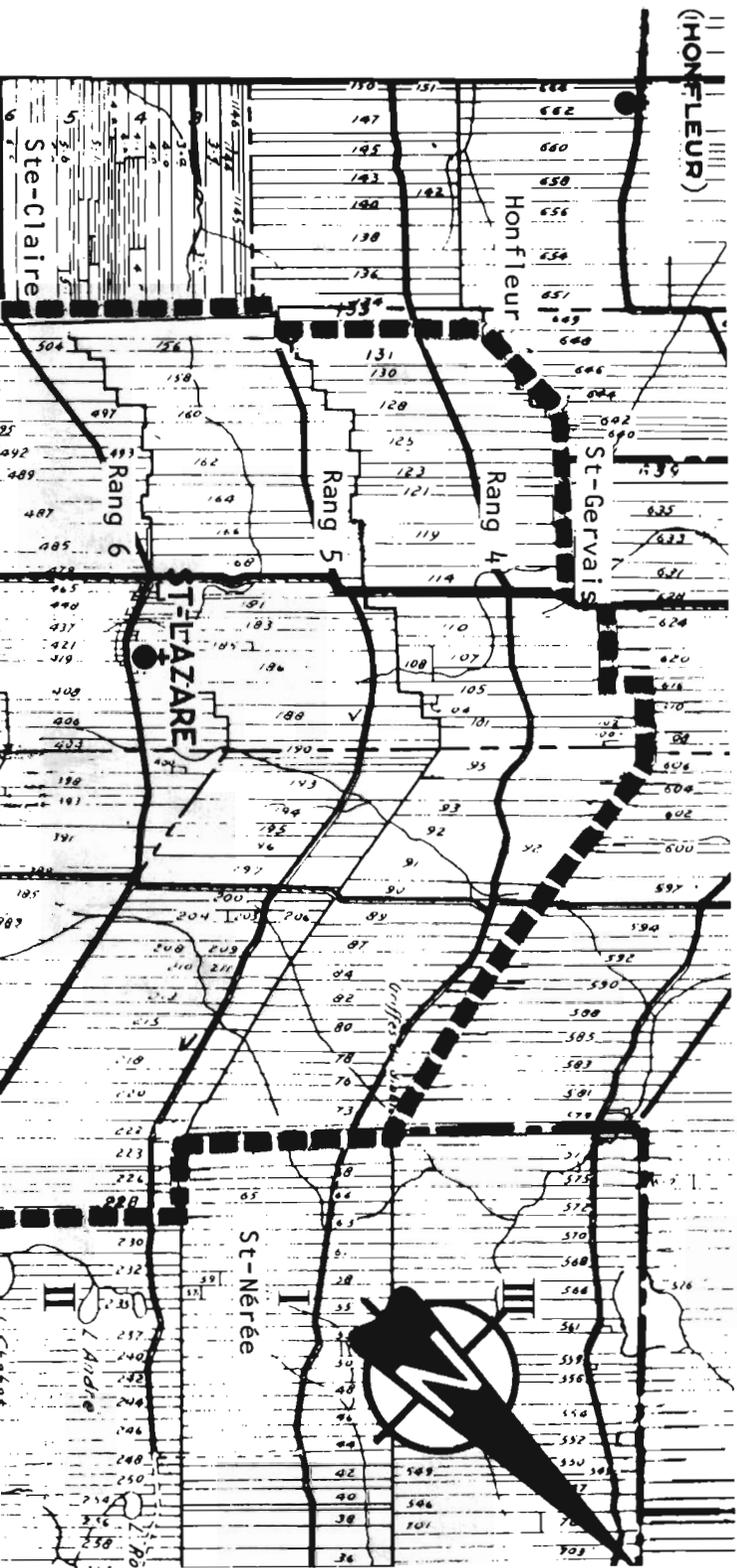
341

342

343

344

345



Territoire de St-Lazare de puis 1910 avec les rangs et les numéros de cadastre. Noter, dans le coin nord-est, l'indication "Griffes du diable".

ST-NÉRÉE 1883

La formation de St-Nérée est plus complexe. Pendant onze ans, des paroissiens du quatrième rang est sont desservis par St-Lazare. En 1861, le curé Beaubien de St-Raphaël obtient de l'évêque que cette partie soit rattachée à sa paroisse. Quatre ans plus tard, ces mêmes fidèles demandent à revenir à St-Lazare, alléguant qu'ils ont été entraînés par un mauvais tour de M. Beaubien, sous prétexte d'une chapelle. De plus ils trouvent les côtes trop raides pour se rendre à St-Raphaël. Leur requête est acceptée et ils reviennent à St-Lazare, le premier octobre 1865.

A partir de 1881 s'établit une desserte au quatrième rang et, en 1885, s'agrandit la paroisse de St-Nérée qui enlève aussi la partie est du rang 5, puis des rangs 7 et 8, qu'on relie par une route. Ces deux derniers ont aussi appartenu, un moment, à Armagh. Nous y reviendrons en parlant du travail accompli par un fils de la paroisse, l'abbé Joseph Elie dit Breton.

GRAND BUCKLAND

A l'ouest, le Grand Buckland s'est séparé par lambeaux. "*A raison de difficultés de chemin*", et pour rendre officiel ce qui se faisait depuis plusieurs années, l'archevêque décrète, en 1875, qu'une dizaine de familles de la partie sud de ce rang sera désormais desservie par Ste-Claire, du consentement des deux curés. D'autres habitants, à coup de pétition annuelle, obtiennent l'annexion d'une autre partie à Ste-Claire en 1879.

HONFLEUR 1904

Les années passent et le siècle s'achève quand on commence à parler de la formation de la future paroisse de Honfleur. On prévoit le démembrement du Grand-Buckland nord et du quatrième rang ouest. L'archevêque communique avec le curé Boulet de St-Lazare dans ce sens. Il est loin d'être d'accord. Dans une lettre de son cru il entrevoit qu'il "*faudra aussi laisser la partie sud du Grand-Buckland, que la paroisse sera saignée à blanc et n'aura plus qu'à se laisser mourir. Le curé restera avec le village et la partie nord ouest; et avec le temps, il ne restera qu'à appeler le curé Brousseau et lui donner l'église pour ses religieux et religieuses*".

Malgré tout, Honfleur prend corps par la construction de l'église, en 1904. Trois ans plus tard, un décret officiel de Rome donne le coup de grâce et les séparations prévues deviennent effectives en même temps que le reste du Grand-Buckland bascule du côté de Ste-Claire. Par contre, le Petit-Buckland reste toujours fidèle à St-Lazare malgré la distance.

STATION DE ST-DAMIEN 1910

En 1910, derniers soubresauts de séparation. Le chemin de fer vient de passer au pied de la côte des érables, sur le chemin de St-Damien, ce qui amène un petit développement autour de la "station". Une requête est signée par Adélarde Audet et François Bécharde qui demandent à être rattachés à St-Damien situé à trois milles, alors que St-Lazare est à plus de cinq milles. La demande est acceptée et cela met le point final aux arrachements successifs qui ont amené la formation du territoire actuel de St-Lazare.

Comment ces changements ont-ils été vécus? Très diversement selon les personnes et les circonstances, comme les questions de distances, les délais et la manière de procéder. Si certains étaient restés indifférents, d'autres étaient plus réticents tandis qu'un troisième groupe poussait de l'avant. Dans l'ensemble des cas, ces changements répondaient à un besoin réel et étaient pour le bien général; dans d'autres cas, ils ont été réalisés ou vécus avec plus de tiraillements. Ainsi on peut imaginer le cas hypothétique d'un homme baptisé à St-Gervais, confirmé à St-Lazare, qui marche au catéchisme à St-Raphaël, se marie à St-Lazare avec une fille du lieu et élève sa famille à St-Nérée sans avoir changé de domicile. . . Pour une époque moins adaptée que la nôtre à la mobilité, c'est une bonne performance!

Ainsi on peut constater que la paroisse a eu des limites mobiles sur tout son contour pendant plus de 75 ans. On a l'impression d'un territoire que l'on s'arrache non sans déchirements, chez les pasteurs comme chez les fidèles. Mais comme toute croissance suppose de tels déchirements, il ne faut ni s'en étonner ni s'en scandaliser. Ce qui importe est que l'on ait cherché à répondre aux attentes d'une région en plein développement et à offrir de meilleurs services religieux, tout en limitant les inévitables inconvénients et en atténuant les contraintes.



Cette vue aérienne de la partie est du territoire de St-Lazare, entre le rang 5 au nord et le rang 6 au sud, nous donne une idée des espaces défrichés, tandis que les parties impropres à la culture sont restées boisées.

La vue plongeante ne permet pas de se faire une idée du relief varié de cette région. Remarquer, en 1977, le nombre de tas de roches dans les champs, malgré la disparition de plusieurs.

Photo: Courtoisie de la famille Jacques Lacasse

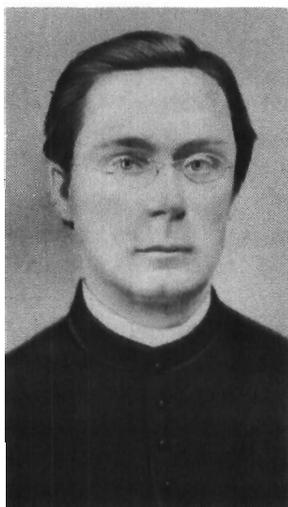
Une église à bâtir

1875•1897

L. Onésime Gauthier, troisième curé	44
J.J. Napoléon Gauthier, quatrième curé	46
Démarches pour bâtir l'église	46
Complications	47
Plans et contrat	48
Début des travaux	50
Bénédictio n de la pierre angulaire	50
Achat des cloches	51
Bénédictio n de l'église et des cloches	52
Démolition de la première église	55
Darie Lemieux, cinquième curé	57
Finitio n de l'église	58
Un procès sur les bras	59
Fin d'une étape	62

ST-LAZARE EN 1875

Si St-Lazare rétrécit dans ses limites extérieures, il connaît une croissance interne. Il y a, en 1875, une cinquantaine de familles qui ne vivent pas de la culture de la terre, formées soit de rentiers, soit de commerçants ou artisans et presque toutes concentrées au village. La Fabrique vient de céder un emplacement du côté sud-est de la route pour la construction d'une école. On note aussi que de plus en plus de paroissiens peuvent signer leur nom.



L. ONÉSIME GAUTHIER TROISIÈME CURÉ

C'est dans une paroisse en plein développement qu'arrive, en octobre, le jeune abbé Louis-Onésime Gauthier, âgé de 35 ans. Originaire, comme son prédécesseur, de Baie-St-Paul, il a enseigné cinq ans au séminaire de Québec et passé deux ans comme vicaire à Sillery. Lui aussi n'arrive pas seul. Sept membres de sa famille s'installent avec lui au presbytère: son père Eusèbe Gauthier-Larouche, sa mère Edith Perron, ses frères Joseph et François et ses trois soeurs Lydie, Eugénie et Héloïse-Victoria. La maladie les emporta à tour de rôle au cours des années qui suivirent, sauf François et Héloïse. Cette dernière épousera Marcel Chabot, cultivateur de la région.

On peut supposer que la tuberculose, si commune à cette époque, était la maladie de la famille; cela expliquerait aussi leur installation à St-Lazare, endroit plus élevé et moins humide que Baie-St-Paul.

TRAVAUX ET ACHATS

Un des premiers gestes du curé est de demander la construction d'une étable pour l'été suivant afin d'assurer au moyen du bétail, la subsistance de tout son monde.

Un autre geste important: acheter un gros registre pour tenir les comptes courants, déboursés et recettes. Mgr Taschereau qui vient d'effectuer sa visite, a consigné pages de remarques et d'observations, sans oublier les corrections des rapports précédents qui n'étaient pas très rigoureux. Puis il ajoute cette fois encore: *"Comme la chapelle actuelle est insuffisante pour la population, nous recommandons de*

prendre au plus vite des moyens pour construire une nouvelle église”.

Pas de réaction officielle à cette recommandation. Par ailleurs, deux ans plus tard, le curé demande *“qu'on fasse au presbytère les travaux nécessaires pour le rendre chaud et en faire un logement convenable”*. Cette entreprise est réalisée sans délai par des travaux, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il désire aussi faire l'achat d'un *“beau chemin de croix”*. Les marguilliers sont d'accord mais ne veulent pas dépenser plus de 150 dollars. En fait, il en coûtera 112 et sera inauguré par le curé Gingras de St-Gervais.

FINANCES

Les efforts pour faire payer les arrérages commencent à porter fruit. La Fabrique a même la possibilité de prêter de l'argent, soit 3440 dollars. Les demandes arrivent de l'extérieur mais aussi des gens de la paroisse, à une époque où il n'y a ni caisse ni banque dans la région. En sage administrateur, l'archevêque écrit: *“Je dois vous dire qu'en général je n'aime guère que les Fabriques prêtent aux paroissiens parce qu'en cas de non paiement des intérêts ou du capital, les marguilliers se décident difficilement à recourir à des voies de rigueur”*.

A sa visite, Mgr Taschereau a dû remarquer que l'église était pleine à craquer. Il note encore: *“Renouvelons la recommandation faite pour construire une nouvelle église de dimensions proportionnées à la population de la paroisse”*.

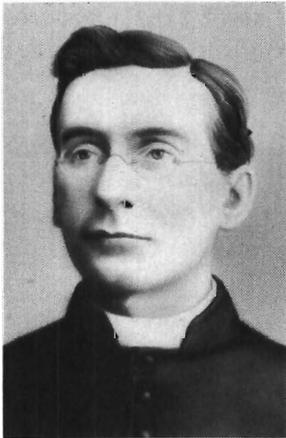
DÉCÈS DU CURÉ 1880

On peut penser que le dévoué curé Onésime Gauthier ne demanderait pas mieux que de se mettre à la tâche. Cependant sa santé se détériore de jour en jour. Sa jeune soeur Lydie est morte deux ans auparavant, à 23 ans. Et tout à coup, au début de l'automne, le mal l'emporte à l'âge de 40 ans.

Cette triste nouvelle laissa désespérés les paroissiens qui avaient appris en quelques années à apprécier ce nouveau pasteur. Cinq ans, c'est bien court pour ceux qui avaient eu la chance de garder le bon M. Dufour au milieu d'eux pendant un quart de siècle. Comme pour exprimer la continuité de leur attachement à leur jeune curé, c'est sous l'église qu'ils le déposèrent, le 7 octobre 1880, en se rappelant les faits marquants de son dévouement pastoral.

Après une présence de 5 ans à St-Lazare, cet homme à la belle écriture et à la comptabilité ordonnée a réussi à diminuer les arrérages qui dépassaient 1800 dollars, à la somme exacte de 177 dollars. Cela permit à la Fabrique de prêter 4440 dollars aux taux de l'époque, soit 5 ou 6%, à diverses personnes, mais surtout à d'autres paroisses pour aider à la construction de leur église, comme St-Henri ou la paroisse-mère St-Gervais, dont le temple avait été incendié en 1872. D'autres prêts sont accordés aux religieuses de Jésus-Marie pour la construction de leur couvent de St-Gervais, et l'argent de St-Lazare se rend aussi loin qu'à St-Prime au Lac St-Jean.

Avec les soins médicaux actuels, que serait devenu l'abbé Onésime Gauthier, mort dans la force de l'âge, de nombreux projets en tête et beaucoup de zèle dans le coeur? Hélas, il est passé à St-Lazare comme une étoile filante qui brille l'espace d'un moment, le temps de captiver l'attention, puis de s'effacer à l'horizon ne laissant qu'un souvenir chargé d'espérances.



J.J. NAPOLÉON GAUTHIER QUATRIÈME CURÉ

Et soudain, tout spontanément, ces espoirs se sont cristallisés sur un homme présent providentiellement dans la paroisse depuis deux ans, pas en étranger, mais comme collaborateur étroit du curé en tant que vicaire. C'est un Gauthier-Larouche lui aussi, le propre frère de Louis-Onésime. Les prénoms doubles étaient fréquents à cette époque. Le sien est triple: Janvier pour rappeler qu'il est né le premier jour de ce mois de 1850, Jacques et Napoléon en souvenir de celui qui vient de marquer l'histoire de France au début de ce siècle.

Plus jeune de 10 ans que son frère, il a été ordonné 4 ans auparavant et a été vicaire 2 ans à Lauzon avant de venir aider son frère à St-Lazare. En réponse à l'attente générale, Mgr le nomme curé. Ce concours de circonstances assez unique dans l'histoire d'une paroisse, assure une continuité presque parfaite. Son mandat semble assez clair: construire une nouvelle église.

DÉMARCHES POUR BATIR 1881

En dix ans l'idée a eu le temps de faire l'unanimité des esprits, et les

rappels de l'archevêque ne resteront plus lettre morte. Dès le deux janvier 1881, une résolution est passée dans ce sens par une assemblée de paroissiens. Au cours du mois, ils envoient une requête mentionnant *“que l'église est peu susceptible de réparations, que d'ailleurs elle est beaucoup trop petite, ce qui leur fait sentir vivement le besoin pressant d'en avoir une nouvelle; que pour les mêmes raisons la sacristie attenante doit être pareillement construite”*. A ce moment, la population de St-Lazare est au plus haut de son histoire avec 2240 habitants et une centaine de baptêmes par année.

Il est bien spécifié, dans la requête portant 228 signatures, qu'ils souhaitent une église en pierre. On comprend pourquoi trois hommes sont chargés de chercher pendant quelques jours au cours du mois de juin *“de la pierre à bâtir”*.

La requête est approuvée et Mgr délègue le curé Nérée Gingras de St-Gervais pour enquêter le 13 octobre, *“afin de déterminer le site de la future église”*.

COMPLICATIONS

Ce jeudi-là, il pleut et les 228 signataires s'entassent dans la vieille sacristie. On s'entend rapidement sur le lieu souhaité pour la nouvelle construction: *“elle devra occuper le même site, à 10 ou 15 pieds plus au nord, pour l'éloigner un peu du chemin, le portail vers l'ouest”*. Mais la réunion prend une tournure imprévue: Des voix s'élèvent dans l'assemblée pour demander à prendre une autre décision: L'église sera-t-elle en pierre ou en bois? Au lieu d'établir clairement que c'était une question réglée et que cela ne concernait pas son mandat, le curé Gingras entre dans le débat, envenimé par les *“habitants du nord-est”* qui sont présents et qui ont aussi un ferme projet de se bâtir une église . . . en pierre, à brève échéance. En peu de temps, *“92 retirent leur nom, en disant que leurs moyens ne leur permettent pas de bâtir en pierre, que ce serait leur ruine, qu'ils avaient compris que la requête était pour une église en bois. . . “Il y en a même huit qui ne veulent plus d'église neuve! “Voyant que les opposants à bâtir en pierre étaient très excités, leur entendant dire qu'ils avaient la majorité; je n'ai pas voulu prendre sur moi de décider si l'église serait en pierre ou en bois, laissant cette décision à Mgr l'archevêque”*.(!)

Quand le curé Gauthier apprend la chose, il s'empresse, dès le 18 octobre, d'écrire à Mgr Taschereau: *“Comme l'assemblée est une affaire tout à fait manquée, je prends la liberté de vous écrire, car le rapport ne me plaît pas.*

Je suis mécontent de la manière peu habile qu'a montrée ce monsieur à tenir son assemblée. Tous les habitants du nord-est ont retiré leurs signatures et une fois la brèche ouverte, beaucoup d'autres y ont passé. . .

Comme le diable (tiens, encore lui!) depuis dix mois avait eu le temps de faire sa tournée, semant le découragement ça et là, il ne fallait pas s'attendre à autre chose qu'à un fiasco. Il fallait un peu de prudence et d'habileté, chose qui a fait défaut à mon ami. . .

Une grande partie de ceux qui ont passé la brèche sont prêts à revenir et à fournir volontairement. Si donc votre Grandeur veut me laisser faire, je puis, dans quatre années, leur donner une église en pierre, soit bosselée soit en cailloux, suivant nos moyens, et cela ne coûtera guère plus qu'une construction en bois".

Et il termine par ce mot digne de lui et de ses gens: "*Comme je connais l'esprit de ma paroisse, je crois que je peux réussir*". Pour lui, c'est déjà une affaire classée.

PLANS ET CONTRAT

En effet, les démarches préparatoires sont déjà très avancées à ce moment. Le curé a demandé à un architecte de tracer les plans du projet. Il s'agit de David Ouellet, assez renommé à ce moment-là pour son style. Déjà, il a construit des églises aussi loin qu'à Hébertville au Lac St-Jean et il vient de réaliser celle de St-David que les gens peuvent admirer en passant le fleuve de Québec à Lévis, en particulier à cause de son clocher très élancé.

Il soumet son projet qui est agréé et le contrat est passé le 20 décembre. Le jour de Noël, un peu comme un cadeau que l'on découvre, les gens sont invités à aller examiner les plans de leur future église de 155 pieds par 72 avec une hauteur de 62 (sans compter le clocher) et la sacristie adjacente de 56 par 33 pieds.

Le projet fait l'unanimité et ils acceptent sur-le-champ de passer à la demande de soumissions dans trois journaux. A la mi-janvier 1882, il est décidé en assemblée d'offrir le contrat à Joseph Bussière ou à Cyrias Ouellet, au plus bas prix. Pendant trois semaines, la décision est mûrie et le 9 février "*les marguilliers jugent qu'il n'est pas expédient de donner le contrat ni à l'un ni à l'autre. Ils ont résolu à l'unanimité de le donner à Augustin Audet dit Lapointe et à Hubert Morin de St-Gervais pour 20 400 dollars, à part les honoraires de l'architecte.*

Cette somme dépasse celles proposées par les deux autres soumissionnaires et cela fait sans doute jaser, si bien que le curé s'explique au prône: "Je regardais comme une affaire bien risquée de prendre les plus bas soumissionnaires. Tant de paroisses se sont laissé tenter de cette manière puis ont eu des difficultés plus tard. J'ai pris des précautions plus qu'ordinaires pour que l'entreprise se fasse sans misère. La tâche est rude pour moi, mais c'est pour Dieu que je travaille, et c'est de lui que j'attends ma récompense".

PRÉPARATIFS

Les paroissiens peuvent respirer en confiance. Ils ont avec eux l'homme de la situation. Entreprendre de bâtir une église à 30 ans et le faire avec discernement, cela suppose du talent et des capacités, malgré les limites de la résistance physique du curé. Mais les entrepreneurs comme les paroissiens comptent sur lui. Il annonce aux paroissiens: *"Pour plus de garanties pour les contracteurs et la paroisse, j'ai accepté la charge de procureur et agent pour retirer les argents et payer les ouvriers. C'est une charge un peu lourde, toutefois j'ai accepté à certaines conditions. Si ces messieurs peuvent remplir leurs contrats, la paroisse pourra être fière d'avoir une bonne et belle église, à bon marché".*

Le curé est prêt à relever des défis, comme un médecin qui essaie de garder en bonne condition une femme enceinte souffrant d'hémorragies. Car il faut se rappeler que tout cela se passe au moment où la paroisse de St-Damien se détache et que St-Nérée est sur le point d'en faire autant. Pour le moment, afin d'éviter les conflits, il faut recourir à des contributions volontaires. La réserve d'environ 4000 dollars sauve la situation.

Par ailleurs il faut compter sur la participation bénévole des paroissiens pour l'apport du bois et de la pierre, et sur les corvées pour en assurer le transport.

Les deux éléments de base proviennent en grande partie des deux extrémités de la paroisse: la terre à bois de la Fabrique, à la huitième, fournira une partie des arbres, tandis que les pierres de granit se trouveront surtout à la quatrième, en particulier chez Honoré Labonté. Au cours de l'hiver, les troncs de toutes grosseurs et longueurs s'accumulent près de l'église pour être équarris à la hache tandis que d'autres passent par le moulin à scie pour être sciés sur deux faces ou transformés en planches et madriers *"clairs de noeuds vicieux"* selon la belle expression du contrat.

DÉBUT DES TRAVAUX 1882

Les entrepreneurs se mettent à l'oeuvre le 8 mai 1882. Après *“une messe en l'honneur de la Sainte Vierge pour demander la bénédiction de Dieu sur les travaux et l'exemption de tout accident”* ils commencent par *“déplacer et transporter au sud du chemin, à une distance d'à peu près 30 verges, la chapelle et la sacristie, afin de pouvoir les utiliser en attendant la nouvelle église. Pour plus de facilité, l'entrepreneur enlève le clocher et pose la cloche dans une chèvre (sorte de gros chevalet) préparée à cet effet”*. Même la grange et quelques hangars sont reculés tandis que la salle publique sera utilisée pendant les deux prochaines années pour les travaux de menuiserie.

Il faut d'abord beaucoup de pierres pour les fondations car, en plus du solage, il y a trois rangs de maçonnerie sous la nef. Le granit de couleurs variées est taillé, là où il se trouve, en blocs de 12 ou 15 pouces de hauteur, puis, transporté au chantier pour former les murs. Pour marquer le contour des portes et des fenêtres ainsi que les angles de la tour principale et des deux tourelles, on a choisi une pierre de taille en calcaire provenant des carrières de Deschambault. Elle est transportée par bateau jusqu'à Beaumont où les gens vont la chercher en corvées à partir du mois d'août.

BÉNÉDICTION DE LA PIERRE ANGULAIRE

Les travaux avancent rondement. Monseigneur se dit *“heureux d'apprendre (du curé) que tout votre monde est content et plein de bonne volonté”*. Une invitation est lancée pour octobre. En effet, le dimanche 15 octobre, il vient lui-même bénir la pierre angulaire de l'église. Avec fierté les fidèles et leur curé la regardent au-dessus du portail central. Elle marque pour eux et pour les générations à venir un moment historique: 1882. Elle porte deux autres symboles: les clefs de saint Pierre entrecroisées et les lettres A M D G: Ad Majorem Dei Gloriam. (Pour la plus grande gloire de Dieu). C'est dans cet esprit d'hommage et de satisfaction légitime que la cérémonie se termina par un salut du Saint Sacrement.

CORVÉES 1883

Les travaux vont encore bon train en novembre, puisqu'il est question de la couverture du clocher et des clochetons. Les corvées de transport de pierre pour les côtés et la sacristie se poursuivent jusqu'en décembre pour reprendre au printemps *“pour ceux qui veulent faire*

une bonne pénitence pendant la semaine sainte et après aussi. . .”
En juillet 1883, le rythme a ralenti. Le curé stimule ses gens et les invite à *“mettre de côté toute excuse, tout prétexte et calculer son affaire pour y aller. Il faut qu’on montre à nos voisins ce que peuvent les membres d’une paroisse quand il y a de la bonne volonté et du zèle. Ceux qui préfèrent donner de l’argent pour un dollar quarante par voyage seront dispensés. Donc, encore un coup pour votre église qui fera avec raison votre légitime orgueil plus tard”*. La semaine suivante, il annonce fièrement le résultat: *‘75 voyages. . . mais il faut continuer’*. En août on est enfin rendu à la couverture de tôle.

ACCIDENT

Malheureusement, au début de novembre, un accident se produit. Un maçon, Louis Labonté, âgé de 39 ans, époux d’Eulalie Rhéaume et père de trois filles et d’un garçon, fait une chute mortelle. Ses funérailles, aux frais des entrepreneurs, ont lieu le 10 novembre, au moment où le plus gros travail extérieur est terminé.

TRAVAUX INTÉRIEURS

La date prévue pour la fin des travaux est le premier juin 1884. Sinon, pour chaque jour de retard, il faudra payer quatre dollars. Pendant l’hiver, les travaux d’intérieur sont parachevés. Le contrat pour les bancs pouvant asseoir 800 personnes environ est passé au coût de sept dollars chacun. On commande aussi 12 *“bergères”* pour la sacristie au coût de 4 dollars l’unité. Il est décidé sur le champ que les bancs devront se louer à au moins un dollar la place. Le sanctuaire ainsi que le jubé, la chaire et la balustrade sont faits temporairement en épinette, mais pour que l’essentiel de l’église soit réalisé, entente est prise avec l’architecte pour ériger les autels tout de suite. Seul le maître-autel est en chantier. Les deux autres seront terminés deux ans plus tard.

ACHAT DES CLOCHES

Le mois de juin arrive. . . il reste quelques travaux à compléter. Les nouveaux bancs sont vendus pour la St-Jean-Baptiste. Un carillon de trois cloches importées de Londres a été acheté chez M. Hardy de Québec, au coût de 1 730 dollars. Les ouvriers s’affairent au montage et à la pose des cloches moyennant 300 dollars. Contrairement à d’autres paroisses qui ont attendu plusieurs années pour avoir des cloches, St-Lazare pourra les inaugurer avec la bénédiction de l’église.

La fête s'organise pour le 9 juillet 1884. Les gens du village ont blanchi leurs maisons et autres bâtiments, le chemin est décoré d'une arche de verdure et de jeunes sapins le balisent de chaque côté.

Certaines femmes ont apporté une participation originale pour préparer le câble qui a servi à monter la grosse cloche de l'église. Voici ce qu'en dit Eugénie Chabot, 87 ans, épouse d'Alphée Chabot: *"Il fallait cinq bonnes fileuses pour fabriquer ce câble; il fallait qu'il soit tout fait de lin. Le câble avait au moins un pouce de gros. Vous comprenez qu'il fallait des fils et des fils sans noeuds. Cette corde devait avoir au moins un demi-mille de longueur avant d'être tordue pour en arriver à la grosseur désirée. Avec un lien si bien fait, la cloche s'est rendue à destination sans accident. Ma belle-mère, Mme Pierre Chabot (Aurélie Bilodeau), était du nombre des fileuses. C'est elle-même qui a relaté ce fait. C'est bien pour cela qu'elle était si bonne fileuse de lin. Elle l'a appris à ce moment-là"*.

La grosse cloche pèse une tonne et donne le FA. Elle porte le nom de Mgr Taschereau. La moyenne pèse 1353 livres et donne le SOL. Elle porte le nom du curé Gauthier; la petite, de 1140 livres, donne le LA. Elle est parrainée par les marguilliers en charge dont elle porte les noms sur sa paroi: Pierre Fradet, Denis Audet et François-Xavier Lemieux.

Pour aider à financer le projet, le curé a invité des personnes "argen-tées" à être parrains et marraines. *"J'espère que les offrandes des parrains et marraines tant d'ici que d'ailleurs seront à la hauteur d'une semblable circonstance qui arrive rarement pour une paroisse. Un don donne le droit de sonner les cloches. Après, vous êtes invités à le faire moyennant une offrande en rapport avec vos moyens et votre générosité"*. Le curé avait vu juste. Les dons en cette occasion ont été de 990 dollars. De plus, des souscriptions volontaires avaient rapporté 777 dollars. Les cloches sont payées avec un excédent de 37 dollars!

Les parrains sont le juge Jean Taschereau, le député fédéral Amyot et son épouse, le médecin de la paroisse, Philippe Dubé, l'honorable L.B. Taillon et Mme Cyprien Catellier. On donne aussi des noms symboliques aux cloches: Léon, Alexandre et Antoine à la première en l'honneur de Léon XIII, pape régnant et de Léon Roy premier curé; Alexandre, un prénom de Mgr Taschereau qui deviendra le premier cardinal canadien, deux ans plus tard; Antoine, prénom de Mgr Racine qui préside la cérémonie. La moyenne se nomme Jacques et Jean et la petite Louis et Edouard. Jacques est un prénom du curé actuel; Jean, celui du juge Taschereau; Louis rappelle la mémoire du regretté curé

précédent, frère du curé Gauthier et Edouard, celle du dévoué M. Dufour, deuxième curé. Ainsi se retrouve toute une brochette de noms et de souvenirs.

DÉROULEMENT

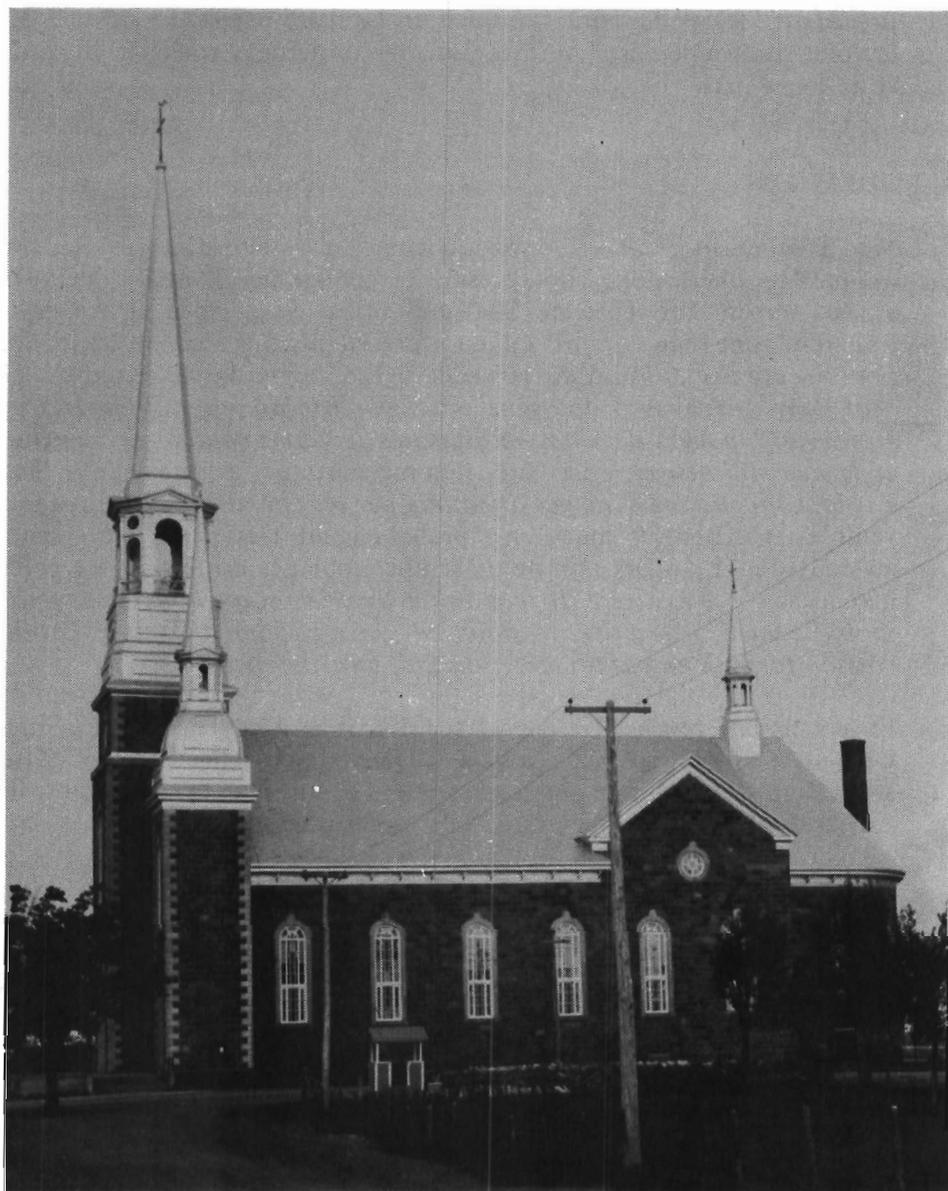
Mgr Taschereau étant en voyage à Rome, c'est Mgr Antoine Racine, évêque de Sherbrooke, qui préside la cérémonie. Il était, quelques années auparavant, curé de St-Jean-Baptiste de Québec et ses dons d'orateur sont bien connus. Le jeudi précédent, il a accueilli les jeunes pour la confirmation, dans la vieille église; aujourd'hui, le temps est *"suffisamment beau"*, des gens ont *"emporté de jeunes épinettes et sept à huit voyages de sapins et branches de sapins pour décorer l'église et la sacristie neuves"*. Le curé, homme pratique, a rappelé: *"Il faut s'assurer qu'elles ne sont pas attaquées par les chenilles"*. Il a aussi fait venir de Québec 20 musiciens, probablement une garde paroissiale, au coût de 61 dollars afin de créer une ambiance de fête. Il a recommandé aux paroissiens: *"Il faut éviter de crier; si quelque chose réussit bien, au lieu de crier on frappe des mains pour applaudir. Pas de boisson forte. N'en pas présenter du tout aux musiciens"*.

Et le soir, la fête s'achève par un feu d'artifice à huit heures et demie. Le curé a fait lui-même le voyage à Québec pour aller chercher cette attraction. Ce fut une manière originale de couronner le succès de trois années d'efforts, de coopération et de générosité.

UNE BELLE RÉUSSITE

En effet, c'était une belle réussite que cette église imposante, de style roman, à trois nefs, qui s'inscrit parfaitement dans le courant d'architecture de ce temps-là. En général, les façades d'églises canadiennes sont modestes, ici on a créé un ensemble remarquable orné de tours qui accentuent le relief et multiplient les lignes harmonieuses.

Instinctivement, le regard se porte vers le sommet pour admirer les clochetons avec leurs flèches terminées par une fleur de lys. Une troisième flèche, surmontée d'une croix, fait équilibre à la croisée du transept. A cette hauteur, l'oeil repart au niveau du clocher élancé qui pointe vers le ciel et se termine, selon la tradition catholique du Québec, par une croix en fer forgé surmontée d'un coq faisant office de girouette. Cet oiseau qui chante aux aurores nous rappelle la venue du Christ, soleil levant.



Eglise vue du côté sud. "Je puis, en 4 années donner (à nos gens) une église en pierre. . . et cela ne coûtera guère plus qu'une construction en bois. (Curé J. Gauthier).

Noter la présence en 1949, de la "cabane des âmes" pour la criée, près de l'endroit où la première église fut déplacée avant sa démolition. La première sacristie se trouvait à peu près sur le site de l'abside, à l'extrémité droite de l'église.

Quelques chiffres nous aideront à saisir les proportions de cet ensemble. La hauteur du clocher, du sol à la crête du coq, est de 215 pieds. La croix mesure dix pieds en hauteur et sa traverse est de six pieds. Le coq doré, acquis pour dix dollars, a deux pieds et demi de longueur.

Un texte tiré d'un prône, plusieurs années après, exprime la pensée des pasteurs de St-Lazare: *"L'église, c'est la maison du bon Dieu, c'est aussi votre maison. C'est ici que votre mariage a été béni, c'est ici que vous continuez à venir, c'est ici qu'un jour le bon Dieu sortira pour aller vous reconforter sur votre lit de souffrances, c'est ici enfin qu'on apportera votre dépouille, pour que l'Eglise la bénisse une dernière fois, suppliant le bon Dieu de faire miséricorde à votre âme"*.

DÉMOLITION DE LA PREMIÈRE ÉGLISE

Ces paroles, le dévoué curé Gauthier aurait pu les dire à ses gens au moment de laisser leur ancienne église qui devait paraître bien modeste à côté de l'autre. Depuis quelque temps, elles étaient là comme deux sentinelles de chaque côté de la route. A la fin de juillet commence la démolition de celle qui fut témoin des héroïques débuts. A l'invitation du curé, une possibilité de récupération est offerte *"pour ceux qui veulent avoir à bon prix de la planche d'épinette pour boiserie de maison"*. Des offres sont présentées dans les semaines suivantes pour les diverses sections du vieil édifice: le plancher du jubé, la toiture, les lambris d'épinette. . .

C'est une partie de la jeune histoire de St-Lazare qui disparaît avec cette église, toute dépouillée, mais qui fut le lieu d'accueil dans les joies et les peines, et le centre de la vie d'un peuple brave et pieux. La sacristie est déplacée une autre fois, à l'est, à l'endroit où elle a rempli jusqu'à nos jours, diverses fonctions.

En novembre, la petite cloche fait ses adieux et M. Hardy, qui l'avait vendue près de 200 dollars à St-Lazare en 1852, la reprend moyennant 80 dollars. Des gens de St-Lazare ainsi que de St-Gervais et de St-Anselme achètent des pièces en démolition. La salle publique est déplacée, peut-être sur ce même endroit, et l'année 1884 s'achève sur la fin des travaux.

ACHATS ET TRAVAUX

Avec la venue de l'hiver, il faut acheter *"quatre gros poêles, munis*

de tuyaux et de clefs”, au prix de 88 dollars. Ces tuyaux sont raccordés à des cheminées que l’architecte a eu l’ingénieuse idée de dissimuler dans deux piliers de la nef. On acquiert aussi huit petites lampes, avec réflecteurs, à un dollar chacune. En ce temps-là, à part la prière du soir, l’église ne servait la nuit, que pour la messe de minuit. On augmentait l’éclairage avec des cierges, et ce qui en restait était vendu après les Fêtes.

En 1886, les alentours de l’église sont aussi améliorés. Le terrain est nivelé au prix d’un dollar cinquante, puis ensemencé, “*millé*” et clôturé. Au prix de cinq dollars, 25 érables sont achetés et plantés, puis on construit le perron de l’église. Il est probable que la famille Gauthier a aussi planté diverses espèces d’arbres autour du presbytère. Une ancienne photo nous révèle aussi la présence d’une petite serre du côté ouest, de même qu’un jeu de croquet à l’est et une statue de la Vierge à l’avant, au milieu d’un parterre de plantes et de fleurs.

DETTE EN 1886

A ce moment-là, la dette de la Fabrique dépasse les 12 500 dollars. Les marguilliers conviennent d’établir une répartition légale. Les versements devront être faits en douze paiements égaux tous les trois mois.*

La population répond assez bien, chacun donne selon son évaluation et un an après, la dette est réduite à 8 100 dollars.

Les deux autels latéraux sont exécutés à ce moment-là, grâce à des dons de divers paroissiens. Les battants des cloches fonctionnent mal et doivent être remplacés à quelques reprises. En 1890, un défaut de la toiture cause des dommages d’eau à l’autel de Saint Joseph et aux bancs du choeur.

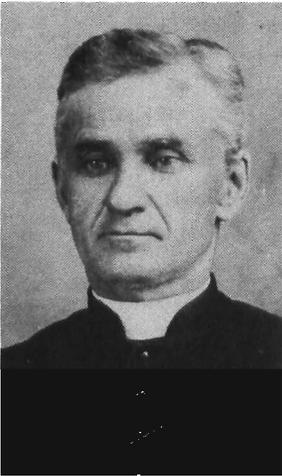
DÉPART DU CURÉ 1890

Ce sont les derniers soucis du curé Janvier-Jacques-Napoléon Gauthier qui doit se retirer en septembre pour cause de santé, même s’il a essayé chaque été de se reposer un peu. En moins de deux ans, il vient d’enterrer son père, sa mère et l’un de ses frères. “*Mardi, je vends le reste de mes effets, samedi je partirai*”. En vue de recouvrer des forces, il entreprend alors un long voyage qui le mène en Europe et même au Proche-Orient, au pays de Jésus. Malheureusement, il en revient plus souffrant et se retire à l’Hôpital-Général de Québec. C’est là qu’il

* La liste des propriétaires mentionnés sur cette répartition est publiée à la fin de cet ou-

s'éteint, le 7 juin 1892, à l'âge de 42 ans. Son corps est transporté à l'église St-Roch, paroisse de deux de ses frères, Joseph et Ovide, peintres-décorateurs. A ses funérailles, présidées par le Cardinal Taschereau lui-même, l'église est remplie de fidèles qui ont tenu à rendre un dernier témoignage à cet homme de valeur. Le cercueil est déposé sous l'autel, dans le caveau de l'église St-Roch.

Les gens de St-Lazare y sont représentés. Pour eux tous c'était un deuil profond. Ils avaient connu un grand homme. Le plus entreprenant et l'un des plus méritants parmi les curés de toute l'histoire de la paroisse. Ses dix années de dévouement ont laissé des traces impérissables qui font la fierté de tout Lazarien jusqu'à ce jour. Ce bâtisseur a réalisé et fait réaliser beaucoup, et cela avec un doigté remarquable puisqu'il n'a pas créé ou laissé de tensions. St-Lazare doit beaucoup à cet homme et à toute cette famille Gauthier partie de la Baie-St-Paul pour venir oeuvrer au coeur de Bellechasse.



DARIE M. LEMIEUX CINQUIÈME CURÉ 1890

C'est de la paroisse de Ste-Justine qu'arrive le nouveau curé Darie-Mathias Lemieux. Agé de 48 ans, il est un produit de la région, étant né à St-Anselme en 1842 d'une famille rurale, et c'est après quelques années de travail agricole qu'il décide de poursuivre ses études en vue de devenir prêtre. Ordonné à 29 ans, il occupe un poste de confiance comme économiste du séminaire, il est vicaire à la Malbaie puis il a la responsabilité de fonder la paroisse des Sts-Anges de Beauce en 1875. Il connut les travaux et les misères du pionnier, appelé à tout construire, à tout organiser quand les ressources matérielles font défaut.

Rien ne pouvait le décourager, ni l'empêcher de pratiquer à un degré presque héroïque la charité spirituelle et corporelle qui a été l'unique passion de sa vie. Après 8 ans à cette cure des Sts-Anges, sa mauvaise santé l'oblige à prendre une année de repos, puis on lui confie la jeune paroisse de Ste-Justine où il est fort estimé pendant 6 ans.

C'est l'homme que le cardinal Taschereau choisit, lui qui connaissait fort bien son monde, pour suivre les traces des deux frères Gauthier, secondé par le vicaire Sauveur Turcotte. A St-Lazare, la vie paroissiale se poursuit en douceur. La Fabrique vend un terrain de 50 pieds de front par un arpent de profondeur, juste au sud du presbytère, en

spécifiant *“cet emplacement n'est pas cultivable à cause des roches et de l'eau qui le couvre”*. Des améliorations sont aussi apportées à la grange de la Fabrique.

FINITION DE L'ÉGLISE 1894

A sa visite, Mgr Louis-Nazaire Bégin, coadjuteur, écrit: *“Félicitations à la paroisse de ce qu'elle a diminué sa dette de 2 400 dollars en 4 ans”*. Trois ans plus tard, en 1894, l'état rassurant des finances amène le conseil de Fabrique à prendre la décision de parachever l'intérieur de l'église, en particulier d'y effectuer des décorations. Le 27 février, la soumission de l'entrepreneur Alfred Giroux, de St-Casimir, au montant d'onze mille dollars, est retenue. Par contrat signé, il s'engage à exécuter les travaux en dix mois, d'après les plans de l'architecte Georges-Emile Tanguay qui lui, recevra 361 dollars. Une souscription est en cours depuis janvier pour financer ces travaux.

M. Tanguay a refait, peu d'années auparavant, le clocher de Ste-Claire et il a transformé le décor intérieur de cette église. Ici, il devra parachever le sanctuaire; en orner la voûte de sculptures sur bois représentant les instruments de la Passion et les neuf choeurs des anges. Sur chaque colonne murale, en vue de recevoir des statues, il devra ériger un pilier surmonté d'un baldaquin. Il devra poser des moulures décoratives aux colonnes et à la voûte; à la jonction des longs-pans et des voûtes, il devra faire courir une frise et cela, dans les trois nefs. Le tout devra être peint et les sculptures devront être dorées. De plus, exécuter une chaire avec son escalier en colimaçon; faire une balustrade et terminer certaines parties du jubé.

D'autres travaux, tant intérieurs qu'extérieurs, font aussi partie du contrat. La Fabrique se permet un luxe en remplaçant les vitres ordinaires par du verre coloré, au coût de 340 dollars.

Les travaux sont à peu près terminés en décembre 1894, mais le 20 janvier qui suit, la Fabrique refuse le rapport final de l'architecte *“à cause d'extras à payer”* s'élevant à 540 dollars, soit des tuyaux de fonte pour les cheminées intégrées à deux piliers de la nef et une quatrième couche de peinture à la voûte et aux longs-pans de l'église. *“Après discussion, tant de la part de l'architecte que de l'entrepreneur, un arrangement à l'amiable est proposé et adopté unanimement par les marguilliers: 250 dollars à M. Giroux pour lui tenir lieu et place de toutes réclamations”*. Il refuse et, avec l'architecte, il quitte l'assemblée. L'affaire reste en suspens.

INAUGURATION 1895

Ce conflit n'empêche pas d'organiser une fête, jeudi le 7 février pour l'inauguration de l'église *"rénovée et décorée"*. Vénération des reliques, en particulier celle de St-Lazare, messe d'action de grâces suivie d'un Te Deum et de la bénédiction d'un nouveau chemin de la croix. Les fidèles peuvent admirer le vaste ensemble, haut de 50 pieds, débarrassé de ses échafaudages. Les yeux se portent sur les multiples décorations et s'arrêtent sur le texte inscrit dans la voûte à l'entrée du chœur: *"Benedictus qui venit in nomine Domini"*. (Jean 12, 13). C'est à eux tous qu'il s'adresse: *"Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur"*. A chaque messe, ils entendent aussi, au dernier évangile, la parole gravée sur la chaire fixée à la deuxième colonne du côté *"In principio erat Verbum. . . Au commencement était le Verbe"*. (Jean 1, 1).

Tous ces aménagements constituent une belle réussite, grâce à la surveillance étroite du curé Lemieux, si bien que Mgr Bégin note, lors de son passage: *"Félicitons la paroisse d'avoir si bien parachevé l'intérieur de son église"*. Treize ans après les premiers travaux, le projet initial, *"une église à bâtir"*, est devenu réalité pour la génération du moment et toutes celles qui viendront.

UN PROCÈS SUR LES BRAS

En mai, des nuages s'amoncellent à l'horizon, avec l'arrivée d'une lettre de M. Giroux qui menace de poursuivre la Fabrique, si cette dernière ne paie pas sa réclamation. *"Après sérieuse délibération et longue discussion, il est proposé et résolu à l'unanimité de ne pas tenir compte de cette menace. . . et de consulter un avocat sur la question"*.

La poursuite légale est alors engagée par M. Giroux le 6 octobre, et la Fabrique perd sa cause en Cour Supérieure, le 22 novembre. Audacieux, les fabriciens portent cette cause en appel et changent de procureur. Avec ce procès sur les bras, le curé et les marguilliers doivent aller témoigner le 14 mai et le 22 septembre 1896. Voici l'essentiel de leur argumentation: *"Les travaux devaient être exécutés à l'entière satisfaction des intéressés. Or, il est notoire que certains ouvrages ne donnent pas satisfaction et laissent beaucoup à désirer, d'autres ne sont pas finis, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur"*.

En particulier, les murs avaient été endommagés par les échafaudages; au lieu de faire appel à des plâtriers, *"on a bouché les trous avec du mastic, c'est du bousillage qu'on a fait au lieu de l'ouvrage de première classe"*. De plus, il y a eu malentendu entre l'architecte et l'entrepre-



neur; ce n'est pas à la Fabrique à payer pour les "extras" comme les cheminées de fonte installées sans son accord. Cette fois, la cause est gagnée et les seuls frais de procès que révèle la reddition de comptes sont de 5 dollars pour couvrir les dépenses de voyage des témoins.

M. LEMIEUX SE RETIRE 1896

Le curé Lemieux pouvait respirer plus à l'aise, mais il prenait trop ses responsabilités à coeur pour supporter longtemps ces tracasseries matérielles, lui qui était plus tourné vers le spirituel. En octobre, il écrit à son évêque lui disant qu'il a "*projet d'abandonner son ministère. Tous les dimanches, c'est une lutte à mort qu'il me faut livrer. Je n'en puis plus. Cette fois, je crois en conscience de demander du repos pour me retirer à la communauté de St-Damien*". Il fut écouté et on lui confia la direction spirituelle des soeurs de N.D. du Perpétuel-Secours, alors au début de leur fondation. Sa piété exemplaire, sa prudence, son excellent jugement firent de lui un précieux collaborateur au Père Brouseau, comme tout le monde l'appelait.

Pendant 4 ans il se dépense sans compter au service des religieuses, des frères de N.D.-des-Champs, des orphelins et des vieillards. En 1900, âgé de 68 ans, il prend sa retraite tout en rendant encore des services appréciables au couvent où il continue à résider jusqu'à sa mort, 15 ans plus tard, à l'âge respectable de 83 ans. Toujours il a gardé un contact avec son ancienne paroisse et, quelques jours avant son décès le 19 février 1925, le curé Morneau le recommandait aux prières comme gravement malade en ajoutant: "*Plusieurs qui dorment aujourd'hui dans le cimetière lui doivent leur ciel; c'est un homme de bien et un saint prêtre*".

Tous pouvaient endosser cette dernière appréciation. Ses funérailles rassemblèrent une foule immense et il fut enseveli à la chapelle Ste-Anne de St-Damien, lieu de pèlerinage très fréquenté à cette époque où il avait témoigné de sa piété et de son dévouement. Plusieurs pouvaient affirmer comme le curé Morneau qu'ils avaient connu un saint.

Intérieur de l'église en 1949 avec ses bancs d'origine, la chaire, les colonnes pour supporter les statues du choeur, et les bases des piliers, plus en harmonie avec l'ensemble. . . mais plus encombrantes. "Il faut qu'on montre à nos voisins ce que peuvent les membres d'une paroisse, quand il y a de la bonne volonté et du zèle". (Curé J. Gauthier)

FIN D'UNE ÉTAPE

Ainsi s'achève, avec M. Darie Lemieux, cette étape des bâtisseurs, dans l'histoire de St-Lazare. Grâce à la bonne volonté et surtout à la franche collaboration des habitants, la paroisse s'est organisée et s'est donné les services les plus connus en cette fin de siècle, à l'exemple des autres paroisses plus anciennes. Oui, St-Lazare a beaucoup changé en 50 ans.



Voici, vers 1890, la plus ancienne photo du presbytère, avec la petite maison ajoutée en 1861 pour servir de cuisine. Au premier plan, un jeu de croquet, loisir de l'époque.

Quand le diable s'en mêle...

Le rocher du diable65
Le diable bâtisseur d'église68

QUAND LE DIABLE S'EN MÊLE. . .

Dans l'histoire d'une personne ou d'une famille, il y a toujours une part de fantaisie. Il en est de même pour une paroisse. St-Lazare n'échappe pas à la règle. On peut même dire qu'ici elle est plus poussée qu'ailleurs.

Laissons pour un moment les choses sérieuses pour découvrir deux histoires à faire rêver ou à faire peur portant sur un thème très riche dans notre folklore: la présence du diable. Qui ne connaît l'histoire du diable, beau danseur, qui a fait une peur bleue à Rose Latulippe et à ses amis?

La première légende, propre à St-Lazare parce qu'elle est liée à la présence de traces intrigantes sur un rocher dans l'est du 4^{ème} rang, est due à la plume de l'excellent conteur de chez-nous, Mgr Georges-Marie Bilodeau.



Un vestige de la "roche du diable". "On dirait un animal qui a gratté de ses griffes. . .Et alors, qui a fait ça?"(Mgr Bilodeau) Photo: courtoisie du Peuple-Tribune.

La voici telle que présentée dans la brochure souvenir de 1949

C'est au premier temps de la colonisation de St-Lazare. Alors on disait St-Gervais, car St-Lazare est un détachement de St-Gervais. Les colons venaient ouvrir des terres.

Dans ce coin s'étaient établies des familles de Therrien, de Comeau-acadiens qu'on appelait Macomeau - des Poliquin, des Dutil, des Leblond, des Talbot. Les colons allaient à la messe à St-Gervais et les chemins étaient mauvais, cahoteux, remplis d'ornières, boueux. La forêt était un peu éloignée des routes et des fronteaux, l'humidité se conservait à coeur d'année. Et les colons étaient pauvres. Il n'y avait pas de terres disponibles. Les Anglais avaient tout pris. C'était vers 1820, soixante ans après la conquête.

Mais les Canadiens étaient des Canayens, c'est-à-dire "Français" avec tout ce que les Français avaient de qualités et de défauts. . . aussi. . .

Or il arrive que deux familles étaient en chicane. Deux familles de colons établies à la Quatrième de St-Lazare. Remarquez que les savants disent que tout ça c'est de la légende, mais allez demander aux vieux, je l'ai fait, moi qui écris ces lignes, les vieux s'indignaient comme ils s'indignent aujourd'hui, la légende est vraie, ce qu'il y a de plus vrai . . . Mais, continuons. Deux familles étaient en chicane. On m'a dit une famille Therrien et une famille Poliquin. D'autres disent Therrien et Macomeau. Les noms n'ont pas d'importance, mais ce qu'il y a d'important, c'est ce que je vais raconter.

C'était un dimanche, pendant la grand'messe. Les hommes étaient partis pour la messe à St-Gervais, à plus de six milles en petite charrette, dans les mauvais chemins. Les femmes gardaient. Aux alentours de la ROCHE DU DIABLE il y a une butte couverte de talles de bleuets. Il y en a beaucoup. Dans mon enfance, comme j'en ai cueilli!

A qui appartenait cette butte de bleuets? Je ne sais pas. A une famille Therrien, Poliquin, Macomeau? Je ne saurais dire et la tradition n'en saurait dire davantage. Or la voisine était en chicane avec le propriétaire. La voisine était-elle Therrien, Poliquin ou Macomeau? Je ne sais, la tradition est incertaine. Peu importe. . . Or la voisine, pendant la messe qui se célébrait à St-Gervais, par-dessus les monticules qui séparaient le village de la paroisse, la voisine qui avait un beau petit bébé baptisé récemment se décida d'aller faire la cueillette des bleuets.

Elle prit son petit enfant, l'enveloppa soigneusement, puis se rendit sur le monticule où se trouvaient les bleuets.

Les voisins étaient en chicane. . . Ils se détestaient. . . Et c'était pendant la grand-messe. . .

La propriétaire la vit. . . Elle se prépara à la chasser.

La glaneuse ou la vendangère, qu'on l'appelle comme on voudra. . . était à quelques dizaines de pieds du chemin. Elle recueillit les bleuets, et il y en avait en abondance et de gros. . .

La cloche au loin sonnait le Sanctus.

C'est que de cette roche, le panorama est immense. On voit au loin jusqu'au fleuve St-Laurent, et en droite ligne, il n'y a pas plus de quatre milles au clocher de St-Gervais, alors paroisse de colons.

La propriétaire vit la voisine. Elle la détestait. . . Au lieu de se jeter à genoux pour réciter le chapelet, comme ça doit se faire—cette coutume remonte aux premiers habitants du Canada—elle se fâche, s'enrage. . . Elle ira chasser la glaneuse maudite qui lui vole ses bleuets pendant la grand'messe. . . La glaneuse est probablement coupable elle aussi. Elle ne dit pas son chapelet au Sanctus et la cloche envoie sa volée par-dessus les arbres de la forêt.

La propriétaire s'avance. . . elle apostrophe l'intruse.

—C'est beau pendant la messe, aller voler le bien des autres. Allez-vous-en.

—Les bleuets, ça appartient à tout le monde. Allez dire votre chapelet.

—Allez le dire, chez-vous, voleuse. . .

—Je ne suis pas voleuse Les bleuets, ça pousse partout, ça appartient au bon Dieu, ça appartient à tout le monde.

—Allez-vous-en, vous êtes une gueuse et vous recevez des hommes.

A cette accusation la glaneuse bondit. Elle était innocente. . . elle le savait. Pas ce défaut-là. . . elle n'avait pas d'autre homme que le sien. . .

—Ta langue est une langue maudite pour dire ça. . .

—Ta langue est plus maudite que la mienne. Tu es une voleuse en plus de ça.

La glaneuse bondit de colère. Elle se rapprocha de la propriétaire qui l'insultait. Dis-le. . . encore. Dis-le encore. . .

L'autre répéta son accusation et alla jusqu'à dire que le petit enfant rose qui dormait sur le bord du chemin était le fruit d'amours maudites.

La glaneuse s'avança. C'était une femme puissante. Elle avait des muscles, elle souffleta copieusement l'accusatrice qui, d'ailleurs 'était laissé emporter par la colère.

La rage s'empara de cette dernière: "Maudite. . . Maudite. . ."

—Maudite toi-même et que le diable t'emporte. . .

—Qu'il vienne le diable et qu'il choisisse. . .

—S'il choisit. . . c'est toi. . .

—C'est toi. . .

Il se fit un bruit étrange. . . le vent soufflait. . . bien que le temps fut bien calme. . . Un personnage étranger se présenta.

—Vous m'avez appelé? . . .

Le personnage était ni homme, ni bête. . . ou plutôt les deux à la fois. Il avait quatre pattes et ses pattes antérieures pouvaient ressembler à des mains. Il répandait autour de lui une odeur de soufre. . . Il ricana dans sa face bestiale. . .

—Je suis venu vous chercher. . .

La cloche au loin annonçait l'Agnus Dei.

Vous vous êtes données au diable. . . Je viens chercher mon bien. . .

Les femmes furent stupéfiées. Elles avaient appelé le diable. . . Souvent les hommes appellent le diable et il ne vient pas, mais cette fois il était venu. Que faire? La glaneuse se jeta sur son petit enfant. Lui, était pur. Le diable n'avait pas de droit sur lui. Elle avait péché par colère, par malédiction.

Le diable la regarda avec un oeil enflammé.

L'autre, la propriétaire, la regardait avec stupeur et tremblait. Qu'allait-elle faire? Suis-moi, dit le diable.

La pauvre ne savait que faire. Elle avait péché, elle appartenait au diable. . .

Pauvre enfant. . . viens t'accrocher à mon petit enfant. . . lui seul peut nous sauver, tu le sais bien. . . il est pur. . . lui. . . Le diable n'a pas de

pouvoir sur lui. . . lui dit l'autre. . . La propriétaire s'approcha de l'enfant, s'accrocha à ses langes. Et le diable enragé, sans pouvoir, se mit à gratter les roches. La poussière de la pierre s'élevait en cendre enflammée. Le diable rugissait. Ensemble les deux femmes disaient: "Va-t-en. Je vous salue, Marie. . ."

Le diable demeura là deux heures. . .

Quand les voitures revinrent de la messe, le diable disparut. Les femmes se réconcilièrent, elles se repentirent.

Le petit enfant les avait sauvées, puisqu'il était sans péché, lui. Mais les marques du diable demeurent sur la pierre.

Vous êtes sceptiques?. . . Allez voir à St-Lazare, au nord-est de la quatrième.

LE DIABLE BATISSEUR D'ÉGLISE

Il est une autre légende qui se transmet d'une génération à l'autre à St-Lazare et qui est commune à plusieurs autres endroits, c'est celle du diable constructeur d'église. Voyons comment ça s'est passé chez nous.

Ce jour-là, le démon était en beau diable! Malgré toutes les cabales des années 1850 pour empêcher l'annexion du quatrième rang et la création de la paroisse, malgré l'organisation d'un procès inutile et ruineux au sujet des contributions pour payer la première église, malgré ses récentes tournées pour semer le découragement et le défaitisme, le diable voyait le tenace curé Gauthier inviter fièrement ses paroissiens, en ce matin de Noël 1881, à venir contempler les plans de leur future église.

Lui, pauvre diable, il avait perdu une fois de plus et il tournait en rond, furieux de voir ces gens, tout heureux de leur projet de construction, s'arrêter devant la crèche, faire une courte prière et en repartir atteler leur voiture pour retourner à leurs modestes habitations. Tout à coup, une idée diabolique germa dans son mauvais esprit.

“Si Dieu a trouvé un moyen de se rapprocher des hommes en acceptant de partager leur existence, qu’est-ce qui m’empêche d’en faire autant? S’incarner. . . moi aussi j’en suis capable. Mais pas en devenant un bébé comme Jésus, parce qu’il faut gagner du temps. Les travaux vont sûrement commencer bientôt. Et qu’est-ce qui ferait le plus plaisir aux gens, qu’est-ce qui leur serait le plus utile à ce moment-là? Des muscles, de l’énergie, de l’endurance. . . mais oui, je l’ai! Tout cela se retrouve chez le cheval, une autre invention divine. Il est tellement précieux que chaque fois que le cheval d’un colon meurt, le curé organise une quête pour qu’il puisse s’en procurer un autre. Quel précieux collaborateur des ouvriers pour transporter le bois et la pierre. Je serai donc présent à cette construction. . . et ça me fera un petit velours d’être admiré moi aussi. Quel bon déguisement!” Et le diable de se féliciter de sa trouvaille.

Tout à coup, il redevient sombre car il vient de constater que, pour une fois, il va faire quelque chose dans le sens du monde alors que d’habitude il met. . . le diable partout. Ce serait trop bête de faciliter la tâche des autres alors qu’il lui était bien plus facile de la compliquer et d’en tirer profit. . . mais lequel? Si au moins il pouvait mettre sa griffe sur une âme, une seule âme. Pour cela, il faut qu’il aille passer une entente avec Dieu le Père qui, justement, ce jour-là, n’était pas loin de la crèche, contemplant son fils Jésus auprès de Sainte Marie.

Faisant son bon diable, le démon s’approche et dit: *“Beau succès que la fête de Noël. Moi aussi je peux en faire autant. Je veux m’incarner sous la forme d’un cheval pour travailler à ta bâtisse. Mais c’est donnant donnant. Il me faut le droit de possession sur la première âme dont le service sera chanté à la fin des travaux”*.

La proposition du malin fit rire le Père éternel dans sa barbe mais il lui laissa la liberté de s’essayer en ajoutant dans sa sagesse: *“D’accord, mais à la condition que tu travailles tout le temps de la construction sans te faire reconnaître, sinon tu mordras la poussière”*. Le diable, poussé par l’orgueil, releva le défi sans plus réfléchir et le marché fut conclu.

Et c’est ainsi que le bedeau arriva sur le chantier, aux premiers jours de corvées pour transporter les billots, en conduisant fièrement un beau cheval à la fois robuste et fringant, d’un noir luisant à rendre jaloux les autres colons pauvres mais fiers, qui étaient là avec leurs bêtes plus modestes et pas toujours nourries à l’avoine. Tout ce que le sacristain savait, c’est qu’un étranger était venu mener cet animal superbe dans la grange du curé pour la durée des travaux, en donnant ordre de toujours lui laisser sa bride, jour et nuit.

Et quand le transport commença, la différence fut encore plus frappante. On avait beau charger les poutres les plus grosses, le cheval descendait de la huitième par la route de bois, tirant allègrement sa charge et laissant loin derrière lui les autres bêtes qui donnaient l'impression *"d'avoir le souffle"*. Puis quand ce fut le temps de charroyer les pierres, ce fut encore plus étonnant. Plusieurs connaisseurs s'étaient dit: *"Attendez qu'il monte les côtes à partir de la quatrième jusqu'à l'église"*. Mais son allure resta aussi gaillarde.

Une saison passe, puis une autre. Les travaux avancent. Le diable gagnera-t-il son pari? Déjà le mois de juillet et il faut donner un dernier coup de collier au cours des semaines à venir. Un beau matin le bœuf, pas aussi résistant que sa monture, doit rester chez lui à cause d'un tour de rein. Le curé Gauthier qui a le cœur à l'ouvrage n'hésite pas; il conduira lui-même le cheval tant admiré.

A mesure que les heures passent, un soleil d'enfer fait suer hommes et bêtes. C'est sûrement la journée la plus chaude de l'année. Il faut s'arrêter souvent pour reprendre souffle et boire un coup d'eau. En fin d'après-midi, la chaleur est écrasante mais il faut continuer. Au dernier voyage, en arrivant en haut de la côte du village, les chevaux se dirigent instinctivement au sud du chemin vers l'auge pleine d'eau. Le premier, bien sûr, le cheval noir du curé. Couvert d'écume, il tire la langue si fort à travers son mors de bride et semble tellement assoiffé que le curé au grand cœur veut essayer de le soulager un peu.

D'une main experte, sans réfléchir, il détache sa bride. Les oeillères tombent et en voyant les grands yeux flamboyants qui étincellent à la brunante, le prêtre reste figé. D'un coup il a compris; derrière lui les autres ouvriers sont pétrifiés. L'un d'eux lance dans un soupir: *"Ça parle au djâble!"*

A l'instant même, dans un fracas éblouissant, il se produit une explosion terrifiante, et quand les braves gens terrorisés ouvrent les yeux, la mystérieuse bête n'est plus là. Juste quelques morceaux de harnais calcinés et une odeur de soufre à donner des hauts le cœur.

Instinctivement, tous esquissent un signe de croix en se rendant compte qu'ils ont échappé à un grand danger. Et c'est ainsi que le diable, trop sûr de lui, perdit une fois de plus son pari.

Le tournant du siècle

1897 • 1934

Georges Boulet, sixième curé	72
Cuisine au presbytère	72
Auguste Fortin, septième curé	75
Réparations au clocher	75
Fièvre électorale	76
Joseph Galerneau, huitième curé	77
Joseph Vaillancourt, neuvième curé	78
Ulric Brunet, dixième curé	79
Eugène Morneau, onzième curé	81
Électricité	82
Crise économique	82
Époque en résumé	85



GEORGES BOULET SIXIÈME CURÉ 1896

A la fin de 1896, c'est avec regret que les paroissiens voient partir leur dévoué curé Darie Lemieux. Mais ce dernier eut la bonne idée de suggérer en haut lieu l'abbé Georges Boulet, qu'il considère "*bon et ferme*" comme son successeur. Sa proposition est exaucée, puisque c'est lui qui arrive à St-Lazare, une semaine avant Noël.

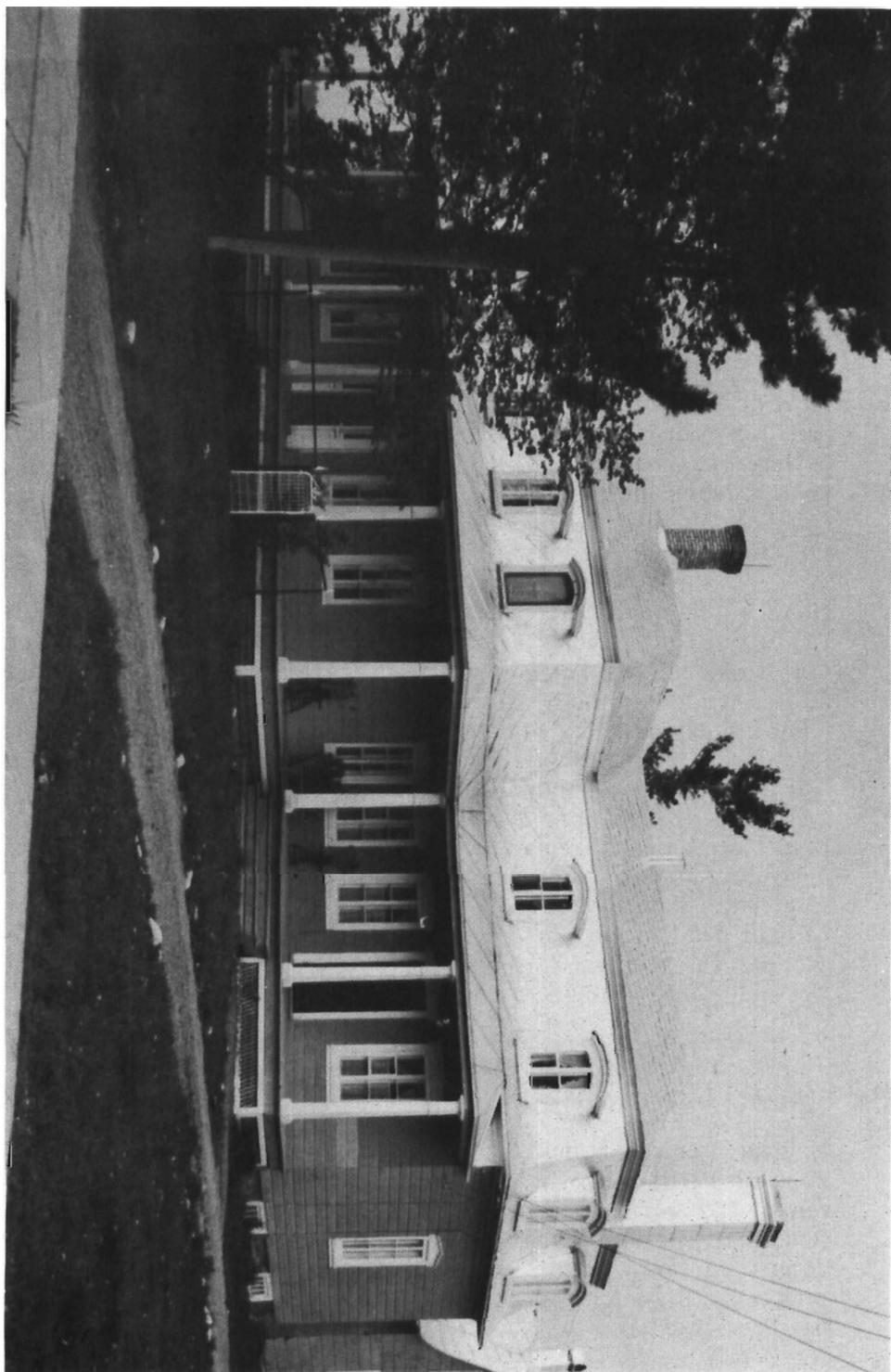
Né dans la région rurale de St-Isidore, le 15 août 1847, ce fils de cultivateur a connu quelques années de travail avant de faire ses études classiques et de devenir prêtre à 30 ans. Il consacre ses quatre premières années de ministère comme vicaire à la Rivière-du-Loup, à St-Philippe de Kamouraska et à St-Joseph de Beauce. Puis il est nommé curé à St-Magloire où il demeure 14 ans avant d'être invité à descendre plus bas, à St-Lazare, en 1896. Au seuil de la cinquantaine, c'est un homme solide et tout d'une pièce.

Loin de renier ses origines terriennes, on peut dire que c'est un curé cultivateur. Il "*se monte*" un troupeau de 6 ou 7 vaches, ce qui est assez considérable pour l'époque. Après son arrivée, la vie paroissiale se déroule sans histoires et St-Lazare arrive ainsi au tournant du siècle. C'est alors que le territoire de Honfleur s'organise en paroisse, malgré les déchirements de M. Boulet qui voit rétrécir son secteur, surtout avec le passage au complet du Grand-Buckland à Ste-Claire, en 1907.

CUISINE AU PRESBYTÈRE 1903

Entre temps, pour donner suite à une recommandation de Mgr Louis-Nazaire Bégin, devenu archevêque de Québec, des travaux ont été effectués au presbytère, "*pour bâtir une nouvelle cuisine, la cuisine actuelle menaçant ruine et étant à peu près inhabitable*". Le curé fait aussi "*planter une palissade pour attacher les chevaux*", probablement du côté sud du chemin, où il y avait une arrivée d'eau. C'est à ce moment aussi que la terre de la Fabrique, au huitième rang, est mise en

Premier presbytère construit en 1849, d'après une photo prise cent ans plus tard. Le toit à pignon a été remplacé par un toit français en 1881. La cuisine a été construite en 1903, pour remplacer la précédente qu'on a reculée en arrière pour servir de laiterie.



vente; *“cette terre étant située à une trop grande distance pour pouvoir être d’un certain profit pour le curé”*. M. Edouard Aubin s’en porte acquéreur pour 300 dollars. Ce lot avait servi surtout à fournir du bois de construction à la Fabrique, en particulier pour l’église. Une partie devait être défrichée puisqu’il y avait une grange à foin de 30 par 25 pieds, bâtie en 1882 pour en remplacer une autre trop délabrée.

PERSONNALITÉ DU CURÉ BOULET

Au milieu de ces réalisations et transactions, le curé Boulet dirige son monde. Taillé tout d’une pièce, il a son franc parler, même lorsqu’il réagit auprès de son évêque, comme on l’a vu au chapitre 3, au moment de la création de la paroisse de Honfleur. Une autre fois, il lance dans son prône: *“Je défends au secrétaire-trésorier de la municipalité de recevoir pendant les offices du dimanche”*. Comme il n’aimait pas les rassemblements à l’arrière du jubé, il fit remarquer: *“Le coin de l’harmonium n’est pas un refugium peccatorum”*. Une de ses expressions revient chaque année au temps des Fêtes: *“Soyez sages!”*

Homme pratique, il rappelle annuellement, avant les solennités de Pâques que c’est le temps de faire laver les surplis des enfants de chœur. Lors d’une visite de l’archevêque, il a observé que les gens ont coutume de décorer le bord de la route. Il leur dit: *“Au lieu de baliser les chemins, arrangez-les pour son passage!”* L’une de ses tâches étant d’aller reconforter les malades et leur donner les sacrements, en particulier leur apporter la communion, il demande, lors d’un prône: *“Je veux une bonne voiture pour le Bon Dieu et pour aller aux malades”*. M. Boulet se fait aussi remarquer par son originalité. Chaque année, en novembre, afin de faire penser à la mort, il drape l’autel de saint Joseph de tentures noires et y célèbre certaines messes. Grand connaisseur des lieux et des personnes, il est l’homme de confiance délégué par l’archevêque, lorsqu’il s’agit de décider de la fondation de St-Camille, de St-Fabien-de-Panet et de Ste-Sabine.

DÉCÈS 1910

Malheureusement, la mort le cueille subitement dans son presbytère, le 28 avril 1910, à l’âge de 62 ans. Peut-être fut-il victime d’une crise cardiaque foudroyante, que rien ne laissait prévoir. Le dimanche précédent, à son prône, homme pratique jusqu’au bout, il avait demandé de donner du savon pour le lavage de l’église! Cette même journée de printemps, il avait organisé une *“fête des arbres”* dont on ne possède pas d’autres détails.

C'est son grand ami, l'abbé Darie Lemieux tout en larmes, qui est revenu se tenir auprès des paroissiens éplorés, en cette circonstance. A une assemblée des marguilliers *"il est résolu à l'unanimité que, en reconnaissance des services rendus par le Rév. M. J.-B. G. Boulet, en son vivant, curé de cette paroisse, ses funérailles soient faites aux frais de la Fabrique"*. Enterré sous le maître-autel, il sera exhumé en 1946 pour la pose des fournaises et inhumé aux pieds de la statue du Sacré-Coeur, dans le cimetière.

Après lui commence une période plus changeante, puisque trois prêtres vont se succéder au cours des cinq prochaines années.



AUGUSTE FORTIN SEPTIÈME CURÉ 1910

L'abbé Auguste Fortin arrive à St-Lazare à l'âge de 51 ans, après une vie de ministère bien remplie. Né dans la Basse-Ville de Québec, après ses études et son ordination, on le voit vicaire dans quelques paroisses, et successivement curé à St-Pierre-de-Broughton, à Ste-Christine de Portneuf et à Ste-Emilie de Lotbinière. C'est là surtout, pendant 12 ans, qu'il donna le meilleur de lui-même et qu'il laissa son coeur et sa santé. Après quelques années de repos, il accepte d'aller fonder une nouvelle paroisse: St-Octave-de-Dosquet. Peu après, en juin 1910, il est nommé à St-Lazare.

RÉPARATIONS

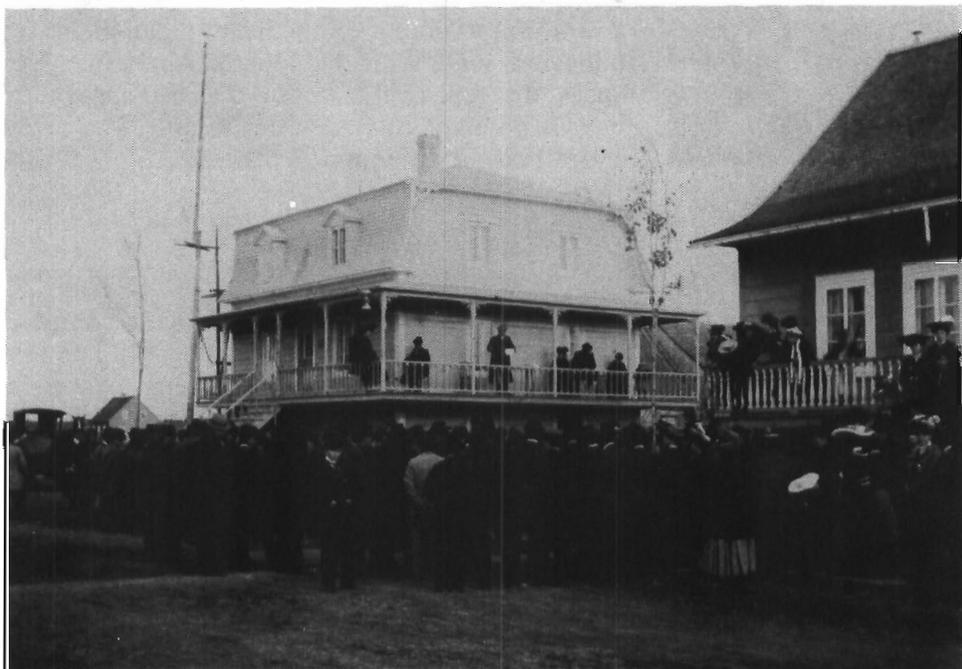
Dès son arrivée, des travaux de réparations à l'église sont adjugés à Elzéar Métivier & Fils de St-Damien, pour un montant de 6490 dollars. Il faut tirer les joints de maçonnerie, refaire le perron, réparer les portes, ajouter de nouvelles stalles au chœur et acheter un catafalque, au coût de 40 dollars.

Mais la principale tâche consiste à réparer les clochers, ébranlés par une tempête, deux ans auparavant. Il faut se rappeler que l'architecte David Ouellet aimait construire des clochers élancés, mais pas toujours résistants aux éléments de la nature. C'est ainsi qu'à St-Louis de Lotbinière, il a fallu, en 1913, abaisser les clochers jumeaux de 15 pieds après un ouragan, et à St-David, c'est le clocher tout entier qui s'est écroulé en 1969. La fierté dut céder le pas à la sécurité et le beau clocher de St-Lazare fut amputé de 20 pieds. A 195 pieds de hauteur, il est tou-

jours impressionnant. C'est un travail bien réussi, car l'ensemble reste harmonieux. A ce propos, nous lisons, dans un bulletin paroissial, à la fin de 1976; *"Le départ pour le ciel de M. Honorius Bilodeau à 92 ans, le 16 décembre, l'élève encore plus haut que ce jour de juillet 1910 où il avait relevé le défi (à 26 ans) de monter fixer la croix et le coq sur le clocher de l'église"*. Cela ne se fit pas sans peine d'ailleurs, puisqu'une poutre de l'échafaudage céda au moment où la croix atteignait le sommet et qu'elle faillit retomber au sol.

FIÈVRE ÉLECTORALE

A la fin de ces travaux, à l'automne 1910, des élections fédérales sont déclenchées par Wilfrid Laurier, autour d'un projet de loi visant à créer une marine de guerre. Les électeurs sont très divisés, car plusieurs ne voient pas pourquoi le Canada doit être en guerre chaque fois que c'est le cas pour l'Angleterre. Cette élection a des répercussions à St-Lazare autour de la personne du curé. Contrairement à la croyance populaire qui veut que tous les curés soient bleus en politique, M. Fortin, pour sa part, est rouge. . . vif. On dit qu'il avait la parole facile et qu'il savait rendre ses instructions religieuses intéressantes à cause



Parlement en face de l'église, vers 1920, au temps des chapeaux melons. Sur la galerie de M. Alfred Labrecque, l'orateur s'adresse à la foule. "Nous vous recommandons, en écoutant les discours politiques, d'être sages, polis et tranquilles" (Curé Lemieux en 1894). Photo: Courtoisie de Mlles Goulet.

de sa clarté et de sa précision. Cette fois, il met son talent et sa force de caractère au service du projet fédéral et, lors d'un sermon, il se montre très dur pour ceux qui s'y opposent. Ses paroles sont même reprises ici et là par les orateurs dans les assemblées électorales.

Dans une lettre adressée à l'archevêché, des paroissiens l'accusent d'ingérence politique, tout en lui reconnaissant la compétence pour s'occuper des affaires spirituelles et morales. Il semble que les choses se soient plus ou moins calmées par la suite, d'autant plus que le vote populaire renversa Laurier pour porter Borden au pouvoir, alors que le curé Fortin venait d'affirmer: *"Il faut éviter de s'exciter. L'électeur est un juge; on doit étudier et laisser la liberté aux autres"*. Cette affaire, jointe à des problèmes de santé, amena l'abbé Fortin à se retirer à l'automne 1912, pour aller continuer son ministère à St-Maxime de Scott, trois autres années.

MALADIE ET DÉPART 1912

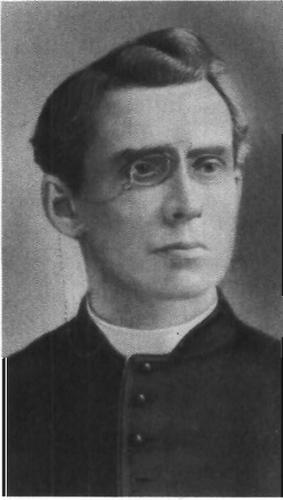
Miné par la maladie, il prend alors sa retraite, tout en trouvant moyen pendant les dix années qui suivirent, d'aller remplacer un confrère, ou l'aider dans son ministère. C'est en donnant un coup de main de cette sorte, que la mort l'a frappé en 1926, à l'âge de 67 ans. Malgré ses ennuis de santé, ce prêtre a travaillé avec zèle, parfois dans des conditions pénibles. Son état le portait à se confiner dans son presbytère, mais il savait se rendre disponible, lorsqu'il percevait qu'on avait besoin de lui.



JOSEPH GALERNEAU HUITIÈME CURÉ 1912

Son départ de St-Lazare amena l'abbé Joseph-Elzéar Galerneau, âgé de 51 ans, à lui succéder. Mais c'était remplacer un malade par un autre malade, qui ne resta à la paroisse qu'à peine quatre mois et repartit à la fin janvier 1913.

Lui qui avait été curé-fondateur de St-Paul-de-Montminy, puis à la cure de St-Narcisse, de St-Ferréol et de St-Cyrille, se retira au couvent du Bon-Pasteur de Charlesbourg, sa paroisse natale, où il mourut en 1922, neuf ans après son bref séjour à St-Lazare.



JOSEPH VAILLANCOURT NEUVIÈME CURÉ

Cette fois, c'est un homme en bonne santé qui prend possession de la cure de St-Lazare, en ce début de l'année 1913, à l'âge de 49 ans. L'abbé Jean-Joseph-Onésime Vaillancourt est né à St-Henri, en 1864. Fils du boulanger de cet endroit, il poursuit ses études classiques à Ste-Anne-de-la-Pocatière et entre au Grand Séminaire après quelques années de réflexion, pour être ordonné prêtre à 33 ans. Tour à tour professeur au Collège de Lévis, curé d'Inverness et des Ecureuils, puis économe à l'évêché de Rimouski, il est ensuite nommé curé de St-Lazare où il se révèle un homme d'ordre, de propreté et de clarté, en même temps qu'un dévoué organisateur.

CIMETIÈRE AGRANDI

C'est ainsi que, dès le printemps, il aide son monde à réaliser l'agrandissement du cimetière: *"Que les paroissiens soient tenus à charroyer la pierre et la terre nécessaires et que ceux qui ne charrieront pas payent 25 centins du voyage, étant donné que chaque paroissien doit faire 15 voyages"*. Pour éviter la confusion, les gens de chaque rang se voient attribuer un jour précis de la semaine pour venir travailler, tandis que ceux du village, qui ne possèdent pas de voiture, sont responsables du nivelage.

CORBILLARD ACHETÉ

L'année suivante, la Fabrique achète un corbillard au coût de 410 dollars et accepte un règlement pour son utilisation: *"Pour obtenir le corbillard, on devra toujours s'adresser au curé qui pourra le refuser à une personne qu'il jugera inhabile à conduire un cheval"*. Le coût d'utilisation est de 2 dollars dans la paroisse et de 5 dollars en dehors. On peut aussi prendre un abonnement annuel de 50 cents par personne de la famille. Cela permet un usage gratuit au décès. Cette formule originale sera abolie en 1932, mais elle a permis, avec 647 "abonnés", de payer le corbillard assez rapidement. Une autre particularité spécifiait: *"S'il arrive un accident, la personne ne sera pas responsable des dégâts, à la condition d'en avertir le jour même de l'enterrement"*. Ce corbillard fut remisé dans une annexe de 18 par 28 pieds qu'on ajouta à la grange en 1916.

DÉPART REGRETTÉ

Mais à ce moment, l'abbé Vaillancourt a déjà quitté St-Lazare pour la cure de St-Apollinaire où il demeurera 4 ans, avant d'aller occuper le poste de procureur diocésain à l'archevêché de Québec pendant 16 ans. La qualité de ses services est reconnue et il est nommé chanoine dès 1921. Retiré à la maison St-Dominique, il meurt 11 ans plus tard, en 1946, à l'âge vénérable de 82 ans; sa dépouille mortelle fut inhumée dans la crypte de la Basilique.

Le curé Vaillancourt fut très apprécié à St-Lazare, malgré son trop bref séjour de deux ans. Quand les paroissiens apprirent qu'il devait les quitter, ils firent parvenir à l'archevêché une pétition suivie d'une longue liste de signataires, demandant à le garder parmi eux. Mais ses talents étaient connus en haut lieu et il fut appelé à rendre de grands services à l'ensemble du diocèse en plein essor.



ULRIC BRUNET DIXIÈME CURÉ 1915

C'est entre la Trinité et la Fête-Dieu qu'a lieu le changement de curé en 1915. L'abbé Ulric Brunet est né d'une famille de cultivateurs à St-Augustin de Portneuf, en 1867. Après ses études classiques et théologiques au Séminaire de Québec, il est ordonné prêtre en 1891 à l'âge de 24 ans. Par la suite, il oeuvre 10 ans comme vicaire, puis il est désigné à la cure de Notre-Dame du Rosaire en 1901 et à St-Martin de Beauce en 1906. Puis il devient aumônier pendant un an à la crèche St-Vincent-de-Paul à Québec. Enfin, il arrive à St-Lazare, âgé de 48 ans, prêt à donner le meilleur de lui-même.

ORGUE NEUF 1916

S'engageant dans la ligne de son prédécesseur, le curé Brunet mène à terme l'achat et l'installation d'un orgue Casavant au coût de 2 500 dollars. Voilà l'aboutissement d'un projet longtemps caressé dans la paroisse. Tous y ont apporté leur contribution puisqu'on ne relève aucune dette à ce sujet, dans les comptes de la Fabrique. L'organisation d'une souscription, de séances dramatiques et musicales comme celle de 1913 qui rapporta la rondelette somme de 240 dollars, quelques quêtes spéciales ont absorbé le coût d'achat de cet instrument. Les

seules dépenses indiquées sont 17 dollars pour le bois de la plateforme et 115 dollars pour l'installation. Le 21 mars 1916, un mardi après-midi, l'abbé Brunet procède à la bénédiction et assiste à l'inauguration de cet orgue actionné par une soufflerie manuelle, car, en ce début du siècle, il n'y a pas encore d'électricité dans la paroisse.

ORDINATION 1917

L'été 1917 réunit les paroissiens pour une autre fête, à l'occasion de l'ordination de l'abbé Désiré Chabot. Même si St-Lazare a déjà produit 6 prêtres depuis son origine, c'est la première fois que la cérémonie d'ordination a lieu au milieu de la population locale.

GUERRE ET GRIPPE 1918

Cet événement apporte une note réconfortante en cette période de guerre où les gens vivent dans l'angoisse et la crainte. Des prières pour la paix sont récitées régulièrement aux offices religieux. Et quand cette paix pointe enfin à l'horizon, c'est un autre fléau qui terrorise la population. La grippe espagnole.

A St-Lazare, elle occasionnera plus de peur que de deuils. Au plus, deux décès de jeunes peuvent lui être imputés. Le 13 octobre, le curé avait annoncé qu'il n'y aurait qu'une basse messe le dimanche jusqu'à nouvel ordre. Le 11 novembre, qui coïncide avec l'armistice, le danger est conjuré puisque la messe est suivie d'un Te Deum et des vêpres un quart d'heure plus tard. Puis, au cours de l'après-midi, l'action de grâces se prolonge par le chapelet, des prières et un chemin de croix à trois heures! On sent la réaction d'une population qui vient d'être libérée d'un grand danger. . .

TOILETTE DE L'ÉGLISE 1919

Quelques années paisibles font suite à ces événements. En 1919, on refait la toilette de l'église: La toiture est repeinte pour 102 dollars et à l'intérieur, la réparation du plancher coûte 300 dollars. Le plus gros du travail consiste à repeindre la voûte et les murs et à vernir les bancs ainsi que les boiseries du chœur et de la nef au coût de 1 733 dollars. A sa visite de 1920, l'archevêque Mgr Paul-Eugène Roy note: *"L'église est très propre et en bon ordre, de même que la sacristie qui a subi une très heureuse transformation"*.

CURÉ MALADE

Au moment où le curé Brunet aurait pu avoir un peu de répit, sa santé laisse de plus en plus à désirer. Finalement, en 1922, après 7 ans de dévoué ministère à St-Lazare, il doit se retirer à l'Hospice St-Joseph-de-la-Délivrance à Lévis. La maladie sera sa compagne de solitude au cours des 17 années qui suivront et c'est à l'âge de 72 ans qu'il en fut libéré, le 1er décembre 1939. Ses restes mortels reposent dans sa terre natale de St-Augustin.

L'abbé Ulric Brunet fut certainement regretté de ses paroissiens. Sa démarche calme et ses interventions sereines et pacifiantes ont été d'un grand secours au cours de ces périodes d'incohérence et d'inquiétude. Il fut de plus le modèle du pasteur qui souffre avec et comme ses brebis.



EUGÈNE MORNEAU ONZIÈME CURÉ 1922

A la messe de minuit de cette fin d'année 1922, les gens accueillent leur nouveau curé, l'abbé Eugène Morneau, âgé de 48 ans et originaire de Ste-Louise de l'Islet. C'est un prêtre éducateur qui vient à eux après six ans à la cure de St-Juste-de-Bretenières. Ayant consacré les onze années précédentes à l'enseignement, au Collège Ste-Anne-de-la-Pocatière, lieu de ses études, il a aussi été directeur de l'école d'agriculture du même endroit pendant deux ans.

En bon éducateur, M. Morneau établit un contact qu'il veut étroit avec ses paroissiens. Sa visite paroissiale est pour lui une occasion privilégiée de mieux connaître son monde afin de pouvoir lui être plus utile. Quand la tournée de sa paroisse est terminée, il dresse un genre de bilan qu'il livre à ses fidèles pendant le prône, comme celui-ci, de l'année 1924: *"Les maisons sont bien tenues et bien divisées pour le nombre de membres de la famille. Il semble y avoir aisance dans certaines familles, mais pas de luxe, ce dont je vous félicite, ce qui indique que vous vivez avec intelligence. Les membres de la famille semblent unis et se respectent. Les enfants n'ont pas peur du curé, il n'y a pas ce défaut d'éducation que l'on constate trop souvent. Il y a un ou deux pauvres qui méritent assistance. Quelques-uns ne sont pas riches, mais sont capables de travailler"*. Il cherche à encourager et à créer des occasions de rassemblement. Ainsi, lors de la première messe d'un autre fils de la paroisse, l'abbé Georges Bilodeau, il parle d'une *"fête pa-*

roissiale” et recommande aux parents d’y amener leurs enfants. Patriote, il annonce d’une manière spéciale la fête de Dollard, le 24 mai.

CHAUFFAGE

Les développements techniques de ces années amènent des améliorations à l’église. L’an 1925 marque la fin des poêles à bois dans la nef. Trois fournaies de type “*Légaré*” sont installées dans la cave et une cheminée métallique, le long du mur nord.

ÉLECTRICITÉ 1926

Le 30 octobre 1926, une résolution est passée “*pour installer l’électricité dans l’église, à la sacristie et au presbytère*”. On suppose que le courant électrique était produit à l’usine de la rivière du Sud entre St-Raphaël et St-François, d’où le nom de la compagnie, évidemment en anglais: “*La Cie St. Francis Water and Power*”. Mais c’est seulement en novembre 1927 que les ampoules brillent pour la première fois, tant à l’église qu’au village de St-Lazare.

Des réparations diverses s’imposent aussi “*à la grange, au presbytère, à la sacristie, à la couverture, aux châssis et au perron de l’église*”, le tout pour 8 675 dollars. On fait une répartition volontaire des dépenses. . . mais “*elle sera légale pour ceux qui ne voudront pas payer*”. Et le curé ajoute: “*A cette occasion, Sa Grandeur le Cardinal Rouleau vous exempte des quêtes des nègres—c’était le terme courant de l’époque—, de la Terre Sainte et de l’Université Laval*”.

LA CRISE 1928

“*Une famille réduite à la plus grande misère, au pain et à l’eau*”. Cette révélation du curé nous apprend qu’une triste réalité est en voie de s’étendre sur le monde et qu’elle commence à se faire sentir à St-Lazare: la crise économique. Devant ce malheur qui bouleverse les gens, le curé annonce, dès 1928: “*Vous vous lamentez de la misère, venez vous lamenter au Sacré-Coeur, ce sera plus pratique*”. Il organise une heure sainte pour prier avec son monde, mais il ne se contente pas de prières: “*Nous demandons à tous ceux qui ont besoin de secours de venir au presbytère. Nous pouvons vous distribuer de quoi vous aider*”. Les ressources du milieu étant assez limitées, malgré les contributions des mieux nantis, il n’y a pas de doute que le curé puise dans ses propres réserves pour secourir les plus démunis. Il invite aussi les gens à s’aider

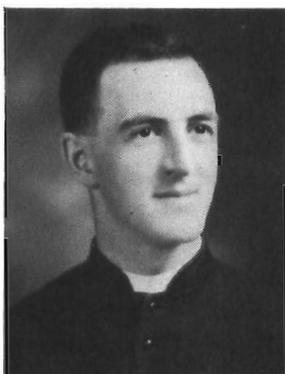
eux-mêmes: "Je demande aux jeunes gens de sacrifier leurs cigarettes pour épargner".

MALADIE DU CURÉ

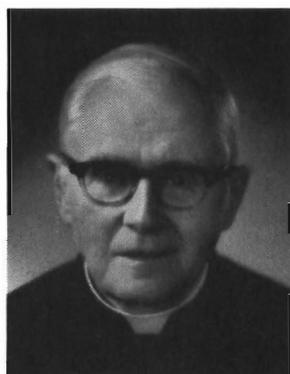
Une misère ne va pas sans une autre et c'est le curé lui-même qui est de plus en plus aux prises avec la maladie. Elle commence à se manifester en 1928 au point que l'archevêque envoie un vicaire pour assister M. Morneau dans sa tâche. Les abbés Albert Lapierre et Gérard Robitaille se succèdent à ce poste, mais c'est surtout l'abbé Charles Létourneau, âgé de 27 ans, qui secondera le curé, de 1931 à 1934. Sa collaboration énergique sera précieuse en ces années difficiles.



L'abbé
Albert Lapierre



L'abbé
Gérard Robitaille



L'abbé
Charles Létourneau,
50 ans après son séjour
à St-Lazare.

A son arrivée, il trouve M. Morneau alité depuis un certain temps, souffrant d'ulcères aux jambes. Grâce à ses soins attentifs, il le remet sur pied et le seconde d'une manière efficace dans divers projets paroissiaux. Il n'hésite pas, par exemple, à se joindre aux travailleurs bénévoles qui s'efforcent de donner un nouveau visage au cimetière.

Avec la participation des paroissiens, les vicaires organisent des bazars, des soirées et des séances dans la "salle paroissiale" au sous-sol de la sacristie. Le profit de l'année 1930 dépasse les 500 dollars. Les années suivantes seront plus modestes et la dette de la Fabrique qui est de 13 850 dollars stagnera à peu près à ce montant pendant plus de 10 ans.

L'abbé Létourneau s'ingénie à apporter des améliorations sans augmenter les dépenses. Ainsi, il propose aux paroissiens de renouveler les tentures mortuaires défraîchies. Une râfle d'un 5 dollars en or est organisée pour payer le matériel. *"Le travail, je le ferai ou le quêterai. Et vous serez fiers d'avoir des tentures propres"*.

SECOURS

L'aide aux défavorisés se poursuit. Le curé annonce à un prône de 1933: *"Après la messe, je demande à vendre le grain et les objets que vous avez ramassés pour les pauvres, de même que les dons recueillis pour la Crèche de St-Vincent-de-Paul"*. Cependant, tous ne vivent pas dans l'austérité et se permettent des dépenses de *"boisson"* et même de jouer à l'argent. L'abbé Létourneau s'exclame: *"Avez-vous le droit d'agir ainsi dans les jours que nous vivons?"* A ce moment, en effet, en plus de la *"crise"*, un autre danger pointe à l'horizon et six ans à l'avance, le vicaire prophétise: *"Nous sommes plus que jamais menacés par la guerre"*.

Pendant ce temps, le curé Morneau a connu des ennuis de santé plus sérieux, mais il se remet lentement d'une paralysie et il est toujours au poste pour la fin de 1933. Une seconde attaque de paralysie le terrasse aux premiers jours de la nouvelle année et nécessite son hospitalisation. Son état est tel que le vicaire déclare: *"Il faudrait presque un miracle pour le ramener"*. Devant le désir des gens d'aller le reconforter, il avertit qu'il lui faut le moins de visites possible.

DÉCÈS DE M. MORNEAU 1934

Le mercredi 10 janvier, c'est la fin; la mort l'emporte à l'âge de 59 ans. Les marguilliers décident d'un commun accord: *"Que la Fabrique chante gratuitement un service de première classe pour notre saint et dévoué pasteur"*. La levée du corps a lieu au presbytère, le dimanche après-midi, et les funérailles, le lendemain. A deux heures, après un libera, c'est le départ pour la sépulture dans sa paroisse natale de Ste-Louise via la gare de St-Charles, escorté de plusieurs paroissiens reconnaissants.

L'abbé Eugène Morneau a vécu 12 ans à St-Lazare et malgré sa maladie, les paroissiens ont trouvé en lui un prêtre très présent à leur vécu, à leurs petites comme à leurs grandes misères. Malgré sa sévérité et sa tendance au scrupule, il a eu un souci constant d'éduquer et ce n'est pas par hasard que trois mots sont venus à l'esprit des gens, à l'occa-

sion de sa mort: *“Saint et dévoué pasteur”*. Quelques jours après son décès, le vicaire affirmait: *“M. le curé est mort très pauvre. Ne soyez pas surpris si je vends ses biens, c’est pour exécuter ses volontés et par besoin, d’ailleurs”*. En cette période de détresse, on peut résumer sa présence à St-Lazare en disant: Il a donné et il s’est donné. . . jusqu’au bout!

ÉPOQUE EN RÉSUMÉ

Les années ont passé depuis la fondation de la paroisse. Pourtant des réalités se retrouvent d’une étape à l’autre, d’un curé à l’autre. Tous, à l’exception d’un seul, ont eu des problèmes de santé et ont dû interrompre leur ministère à un âge relativement jeune. On peut supposer les mêmes épreuves chez les paroissiens. La maladie, sous une forme ou sous une autre, se retrouve comme compagne indésirable de vie et la mortalité est fréquente au point qu’on avait organisé comme une chose qui allait de soi, l’abonnement annuel des familles pour l’usage du corbillard!

Mais le fait le plus marquant de ces années est l’avènement de la civilisation technique. Il est vrai qu’elle s’infiltré sur la pointe des pieds à St-Lazare, très lentement, avec le réseau ferroviaire, l’un ou l’autre téléphone, les machines agricoles, l’électricité au village, les premières autos, quelques radios. . . mais elle est là pour rester et se vulgariser. Peu à peu les paroissiens apprennent à vivre avec ces réalités et à les intégrer à leur mode de vie rurale centrée sur le clocher et la présence continue du pasteur.



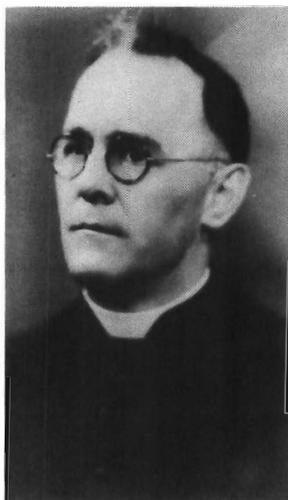
En 1922, deux figures marquantes se rencontrent, avec chapeau, soutane, montre de poche et pipe en main. A gauche, l'abbé Eugène Morneau, nouveau curé. A droite, l'abbé Ulric Brunet qui vient de prendre sa retraite.

Photo: courtoisie de Milles Goulet

Continuité et renouveau

1934•1982

Eugène Beudet, douzième curé	88
Guerre 39-45.	89
Centenaire 1949	90
Joseph Marcoux, treizième curé	92
Rénovations à l'église	93
Lucien Quirion, quatorzième curé.	94
Nouveau presbytère.	94
Vente de la terre de la Fabrique	96
Onésime Isabelle, quinzième curé	99
Réfection du cimetière	100
Alban Rossignol, seizième curé	101
Peinture intérieure de l'église.	102
Conclusion	103



L'ABBÉ EUGÈNE BEAUDET DOUZIÈME CURÉ 1934

Mercredi, 21 février 1934. Les cloches sonnent à la volée au moment où un fringant trotteur tirant une cariole arrive en haut de la côte du village. St-Lazare accueille son douzième curé, l'abbé Eugène BeauDET, parti le matin même de St-Magloire et conduisant lui-même son attelage. A 51 ans, après neuf années de vicariat, il a toujours oeuvré dans la région, comme curé de St-Damien pendant 9 ans et 5 autres à St-Magloire. Contrairement à son prédécesseur qui venait de l'est, il est originaire de Ste-Emmélie-de-Leclercville dans le comté de Lotbinière et il a fait ses études au Collège de Lévis.

Le vicaire Létourneau vient de partir pour occuper son nouveau poste de vicaire à Armagh, mais non sans avoir été remercié par une adresse d'appréciation à la fin de la grand-messe. Quant au nouveau curé, il ne renie pas ses origines terriennes et il veut développer le goût de l'agriculture chez ses paroissiens. Il commence par donner l'exemple: à une assemblée de marguilliers il est résolu *"de faire travailler la terre de la Fabrique, c'est-à-dire de faire couper et brûler le bois dans le terrain supposé être le pacage"*. On peut supposer que certaines pièces n'avaient pas été cultivées depuis plusieurs années puisque le curé obtient aussi le droit de couper et de vendre des arbres de Noël.

VIE EN TEMPS DE CRISE

L'argent est encore assez rare à ce moment. Une quête est organisée pour recueillir du linge usagé et de la laine tandis que M. BeauDET avertit ses paroissiens: *"Attention aux toilettes. Vivez suivant vos moyens. . . on ne distingue plus le riche du pauvre"*. Il parle en connaissance de cause puisque la dette de la Fabrique se tient au-dessus de 1 300 dollars. A sa visite de 1935, Mgr Omer Plante veut stimuler le zèle du pasteur et note: *"Le curé étant bon administrateur réussira sans doute à augmenter les revenus, ce qui lui permettra de diminuer la dette tout en entretenant les propriétés de la Fabrique"*. Ce ne sera pas chose facile car divers travaux s'avèrent nécessaires.

On commence à manquer de places dans l'église, sans doute à cause de la diminution de la mortalité infantile, et des bergères sont ajoutées au jubé pour 24 personnes. En 1939, on cherche encore comment ajou-

ter de nouvelles places. Cette même année, la Fabrique doit faire une réparation urgente de la façade de l'église au coût de 1 200 dollars. L'époque des trottoirs de bois est passée. . . au moins pour ceux qui acceptent de se conformer au règlement municipal. C'est ainsi que la Fabrique exécute sa partie de trottoir en béton tel que demandé. En 1942, le système de chauffage étant déficient, il faut le remettre en état ou procéder à l'installation d'un circuit à l'eau chaude ou à la vapeur. On opte pour l'eau chaude. Pour ces travaux, de même que pour la construction d'une cheminée de briques, un emprunt de 7 500 dollars est nécessaire. Le travail est fini à temps pour l'hiver, au deuxième dimanche de l'Avent.

GUERRE 39 – 45

Pendant ce temps, la guerre mondiale a succédé à la crise économique. Dès l'été 1940, tout homme et toute femme entre 16 et 40 ans doit posséder une "*carte d'enregistrement*" et plusieurs voient venir la conscription obligatoire. Pour éviter l'enrôlement, certains disparaissent dans la clandestinité des érablières et d'autres se marient avant le 15 juillet 1940. Car une loi fédérale considère comme célibataires les personnes mariées après cette date. Finalement, les fils de cultivateurs en particulier seront exemptés du service militaire. En juin 1941, l'état fait un emprunt pour la victoire, puis un second à Pâques 1943. Cette même année, les cartes de rationnement pour se procurer certaines denrées comme le sucre, le thé, le café font leur apparition. Enfin, le 13 mai 1945, St-Lazare célèbre la victoire par un Te Deum à la fin de la messe et une envolée de cloches pendant trois quarts d'heure au cours de la soirée.

La population sort d'une longue période sombre. La vie reprend son cours normal. Des bancs supplémentaires sont installés à l'arrière et à l'avant de l'église, on fixe une échelle à l'extérieur en cas d'incendie et la peinture intérieure est rénovée ainsi qu'au presbytère. Le tout, terminé en octobre 1947, coûte près de 10 000 dollars et est amorti par une répartition volontaire. En même temps, on n'oublie pas les victimes de la guerre et une quête est organisée à deux reprises afin de recueillir du linge usagé pour envoyer aux pays d'Europe.

La guerre a ravivé la vocation agricole chez les gens. Les terres sont toutes occupées et les "*rentiers*" qui veulent se retirer au village désirent être le plus près possible de l'église. Après plusieurs démarches, un bail d'une période de 99 ans est passé en octobre 1947 pour la location d'emplacements sur la terre de la Fabrique.

CENTENAIRE 1949

L'an 1949 marque le centenaire de l'arrivée du premier curé à St-Lazare. M. Beudet a décidé de célébrer l'événement. Il invite les gens à faire la toilette de leurs bâtisses, à réparer leurs clôtures, à embellir



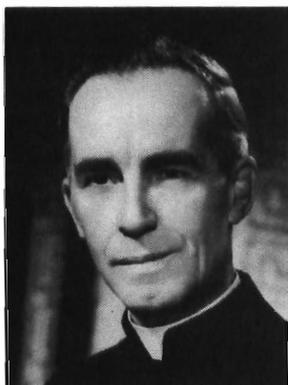
Diverses générations se retrouvent sur cette photo prise lors du défilé du centenaire en 1949. M. François Bolduc, 81 ans, s'occupe à carder tandis que son épouse, Audélie Bolduc, 75 ans, file la laine. Le doyen de toute l'histoire de St-Lazare, M. Raphaël Trahan, alors âgé de 97 ans, pose fièrement, tandis que M. et Mme Joseph Chabot avec leur jeune enfant représentent la génération montante.

et décorer. Même le cimetière est nettoyé. Il veille à la préparation d'une "*Brochure souvenir*" de 60 pages contenant beaucoup de renseignements sur la vie passée et présente, mais elle est nécessairement incomplète et porteuse d'erreurs. Huit comités d'organisation sont à l'oeuvre et font de ce centenaire une belle réussite, du dimanche 31 juillet au mercredi 3 août.

La première journée débute par une messe pontificale et se poursuit surtout sous l'angle spirituel avec une heure sainte et une procession aux flambeaux dans la soirée. Le lendemain est la journée des enfants; le mardi, celle des cultivateurs avec parade de chars allégoriques, du village jusqu'au quatrième rang. Le mercredi est la journée du souvenir; on procède à la bénédiction de la croix du souvenir sur les hauteurs du village. La journée se termine par un feu d'artifice. Un bazar, en activité pendant ces quatre jours, rapporte la somme de 1 500 dollars.

RETRAITE DU CURÉ

M. Beudet s'est dépensé pour faire du centenaire un événement marquant. Il n'a plus sa vigueur d'antan. Depuis 1947, l'abbé Dollard Mercier vient lui prêter main-forte chaque fin de semaine, puis l'abbé Lorenzo Lamontagne est nommé vicaire en 1949. Au printemps 1952, âgé de 69 ans, le curé doit prendre un repos pour une période indéterminée. Le 20 mai, le vicaire annonce: "*Il va mieux mais pas encore assez bien pour prêcher*". A l'été, après 18 ans à St-Lazare, il donne sa démission pour se retirer à St-Damien où il passera les huit années suivantes.



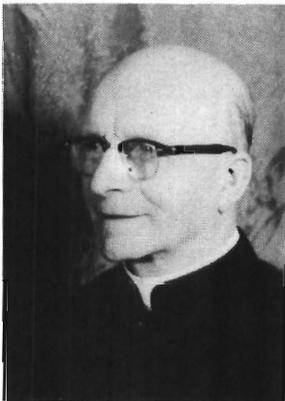
L'abbé
Dollard Mercier



L'abbé
Lorenzo Lamontagne

L'abbé Beudet est une figure type du curé de campagne de son époque. Connaisseur d'animaux, il possédait un trotteur avec lequel il aimait, dans ses premières années à St-Lazare, monter faire un tour à St-Magloire. Qui ne connaissait son troupeau laitier de race Jersey? Cela fournissait des sujets de conversation avec les cultivateurs et l'aidait à les motiver dans leurs projets. Il a encouragé les jeunes à poursuivre leurs études et stimulé les vocations. Homme d'ordre et d'organisation, il n'aimait pas laisser traîner les choses. Il éduquait les paroissiens dans le même sens. On raconte que quelques amoureux se fréquentaient depuis plusieurs années. M. Beudet qui n'était pas pour que les choses s'éternisent, déclara au prône: *"N'attendez pas trop longtemps pour vous décider. N'oubliez pas que le mariage est un sacrement des vivants!"* Il avait une écriture très courante dans le genre de celle qu'on retrouve habituellement chez les médecins. Son esprit de synthèse l'amenait à commencer plusieurs phrases par l'expression: *"Encore une fois. . ."* qui ressemblait plutôt, dans sa manière rapide de parler à: *"Konne fois. . ."*

C'est au Pavillon St-Dominique que l'ancien curé passa les neuf dernières années de sa vie. Il y est décédé le 7 juin 1969 au seuil de sa 86ème année. Il repose dans sa terre natale de Ste-Emmélie de Lotbinière.



L'ABBÉ JOSEPH MARCOUX TREIZIÈME CURÉ 1952

L'abbé Joseph Marcoux arrive à St-Lazare le 1er septembre 1952. La veille, l'abbé Beudet et le vicaire avaient fait leurs adieux. Agé de 57 ans, il est né le 17 juillet 1893 à St-Ferdinand dans la région de l'amiante. Jeune prêtre, il travaille un an à l'École Normale Laval en 1922, puis se dévoue dix ans comme vicaire, en particulier à Thetford et à St-Casimir. En 1933, il est nommé curé de Coleraine, sur la route de l'Estrie, où il passera 19 ans avant de venir à St-Lazare.

ACTIVITÉS PASTORALES

Homme d'une grande piété, il prend soin d'écrire en haut de chaque page de ses textes: *"Soit loué Notre Seigneur Jésus-Christ toujours"*. Et il ajoute dans le coin gauche J.M.J. avec une croix. Pour traduire cela dans la pratique quotidienne, il s'efforce d'être tout à tous. L'une

de ses premières demandes est: *"Faites-moi connaître vos malades, je les visiterai"*. Il veut développer la piété et la louange par la liturgie. Bien avant le renouveau officiel de Vatican II, l'abbé Marcoux s'efforce de rendre les célébrations le plus accessibles possible à tous les fidèles. Il encourage la communion fréquente au cours de la messe qui est célébrée, y compris la grand-messe, ce qui est une nouveauté. Peu après son arrivée il annonce: *"Dimanche prochain, chaque paroissien aura son livre pour répondre aux prières de la messe"*. Avec lui, le chant n'est plus limité aux chœurs. Toute l'assemblée reprend sous sa direction *"et chante autant que possible"*. Il met bientôt sur pied des cours de grégorien pour renouveler la formation de la chorale.

Puisqu'il n'a pas une voix très forte, il fait installer un système d'amplification qui lui permet de s'adresser à la foule, même en demeurant dans le chœur. Il aime avoir tous les enfants autour de lui pour les célébrations et il organise une quête pour *"leur procurer une belle soutane et un beau surplis"*. Une corvée est mise sur pied avec la participation des dames Fermières et la confection se réalise pendant près de deux mois de dévouement.

Il est fier de dire: *75 enfants de chœur sont vêtus. C'est l'extérieur et c'est beaucoup. Il reste l'intérieur: leur apprendre la messe. Je compte sur votre aide"*. Des pratiques et dévotions comme la confession et le rosaire perpétuel sont encouragés. Les fidèles répondent à ses attentes puisqu'il exprime sa satisfaction après son premier Noël: *"Merci pour la messe de minuit. Belle cérémonie, beau chant, bon ordre. Très bien"*.

Le 29 juin 1954, une deuxième ordination, celle de l'abbé Gérard Larochelle, a lieu dans la paroisse même de St-Lazare. L'abbé Marcoux n'est pas étranger aux démarches pour faire vivre cette belle cérémonie à son monde. Il aura la même joie, cinq ans plus tard, le 23 mai 1959, quand Mgr Lionel Audet viendra ordonner l'abbé Paul Côté. Le curé fait aussi de la procession de la Fête-Dieu un temps fort de *"piété, de prière et d'amour"*. Il innove même en ajoutant aussi, une semaine après celle-ci, une autre procession aux flambeaux pour la fête du Sacré-Coeur. En 1955, il a la joie de célébrer pour la première fois la vigile pascale dans la ligne du renouveau liturgique qui se manifeste.

RÉNOVATIONS 1960

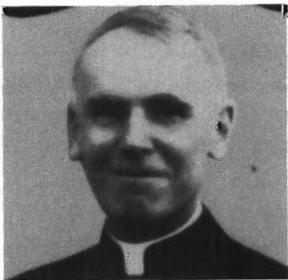
Des travaux au plancher de l'église sont jugés nécessaires. D'une chose à l'autre, décision est prise, en 1960, de changer les bancs pour un modèle plus pratique. Pour gagner quelques places et améliorer la visibilité, le bas des colonnes est aminci et la chaire enlevée. Le plancher

est recouvert d'un linoléum. Le toit de l'église et de la sacristie est repeint. Grâce aux démarches du curé, les contributions généreuses permettent de financer ces diverses réalisations. Sans doute n'est-il pas étranger au renflouement de la caisse de la Fabrique?

CHANGEMENT DE CURÉ

L'abbé Joseph Marcoux a été, pendant ses neuf années à St-Lazare, un homme de grand dévouement. Son zèle constant l'a porté à stimuler la dévotion de ses fidèles, à reconforter les gens dans le malheur et à essayer de garder ses paroissiens du mal. S'il a essayé de donner plus d'éclat à l'église et à diverses célébrations, il a développée pour lui-même une vie d'austérité dans le logement et l'alimentation. Retraité à St-Simon-les-Mines, il habite une maison mobile dont une partie sert de chapelle où des gens viennent chercher auprès de lui réconfort spirituel et soutien dans la prière. Pour plusieurs il apparaît comme une sorte de Curé d'Ars des temps modernes. Peut-être ont-ils raison. . .

Agé de 68 ans, M. Marcoux quitte St-Lazare en 1961 pour la cure de St-Simon-les-Mines près de St-Georges. En la fête de l'Immaculée, un cortège de paroissiens reconnaissants s'est formé pour cet aurevoir. Fait assez inusité, il y a pour ainsi dire un échange de paroisse entre lui et son successeur, l'abbé Lucien Quirion, qui arrive à St-Lazare deux jours plus tard.



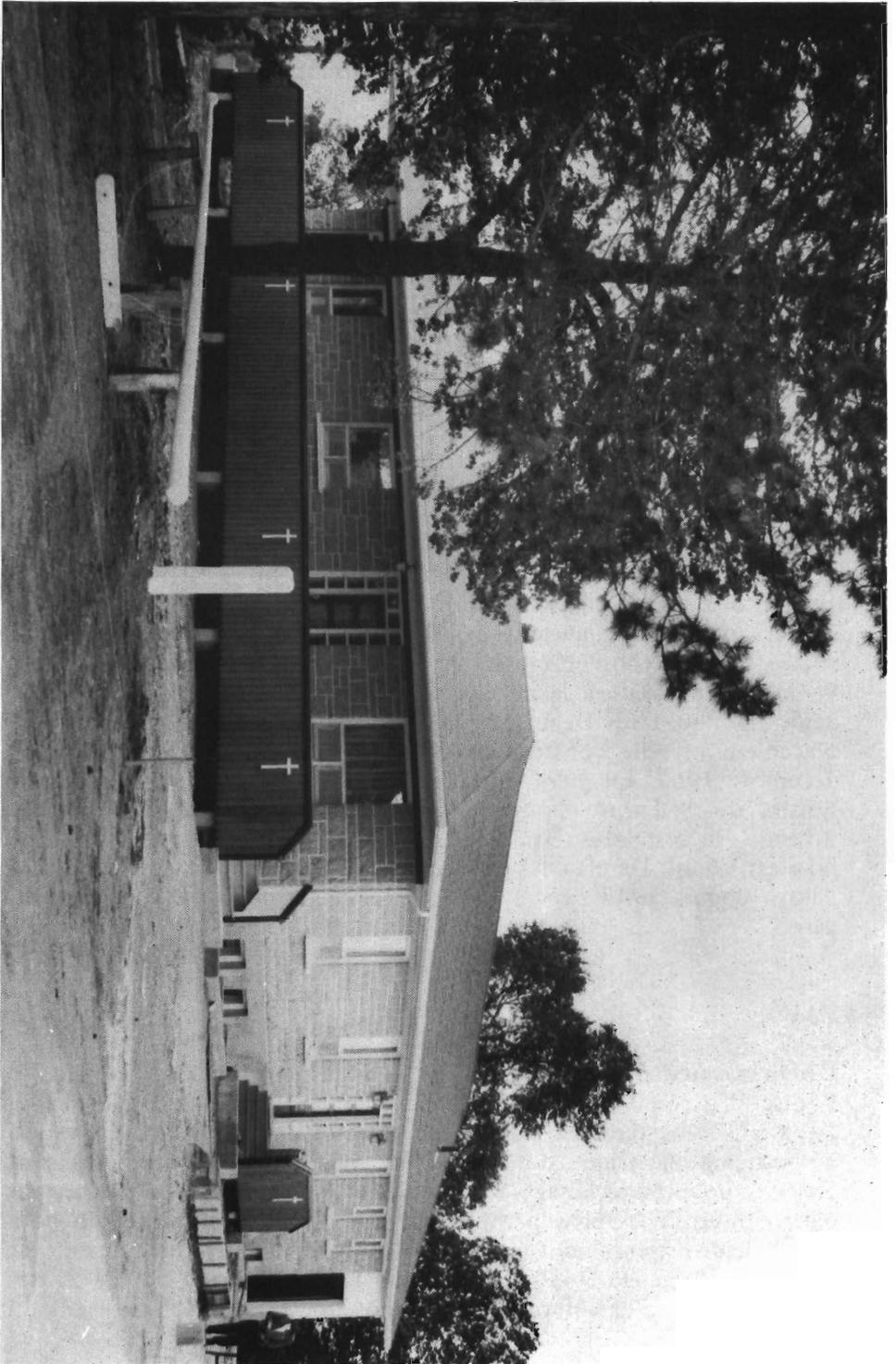
L'ABBÉ LUCIEN QUIRION QUATORZIÈME CURÉ 1961

A 52 ans, l'abbé Quirion, beauceron pure laine sorti de Beauceville, a été vicaire à plusieurs endroits et St-Simon a été sa première cure. Jeune prêtre, il a connu des ennuis de santé qui se sont terminés par l'ablation d'un poumon, ce qui ne l'a pas empêché d'accomplir sa tâche pastorale.

NOUVEAU PRESBYTÈRE

Arrivé à St-Lazare, il n'est pas sans remarquer l'état du presbytère qui *"souffre de vétusté et dont le système électrique est désuet. Le réparer*

Presbytère actuel construit à l'automne 1963 au même endroit que le bâtiment de 1849. Photo prise au début du terrassement, avec l'abbé Quirion à l'extrême droite.



amènerait des dépenses presque aussi élevées qu'en construire un neuf". Le 8 février 1962, une résolution du Conseil de Fabrique est passée dans ce sens. Un bureau d'architectes soumet des plans qui sont jugés trop coûteux et, le 17 février de l'année suivante, une nouvelle résolution décide du "*changement d'architectes pour des plans satisfaisants et moins dispendieux*". Un montant de 1490 dollars doit quand même être versé aux précédents. Les travaux, évalués à 40 000 dollars commencent à la fin de septembre après que le vieux presbytère et sa dépendance aient été vendus à M. Henri Dumas pour 1 000 dollars. Il faut le déménager* et le curé se réserve le droit de l'habiter jusqu'à la fin des travaux. Le 19 janvier 1964, M. Quirion invite les gens à visiter le presbytère neuf après la messe et, le 26, il est heureux de s'y installer. Pour cette construction, un emprunt de 33 500 dollars a été contracté. En 1973, le curé sera fier d'annoncer son remboursement un an plus tôt que les dix années prévues.

TERRE DE LA FABRIQUE VENDUE

En conformité avec une loi diocésaine, la Fabrique doit se départir de ses terrains. Cette clause se réalise peu à peu, surtout au profit des services publics, permettant des développements au coeur même du village. Le 8 octobre 1964, le terrain pour former les rues St-Louis et St-Georges est cédé à la municipalité qui en fera l'ouverture officielle deux ans plus tard. De même, la Caisse populaire bénéficie d'un emplacement où elle construit un nouveau local, inauguré au début de décembre 1967. En 1972, une autre partie importante est cédée aux Loisirs de St-Lazare pour des aménagements récréatifs et l'année suivante, le reste du terrain au sud de cet espace jusqu'au septième rang est vendu. De plus, les emplacitaires qui détiennent un bail d'occupation depuis 1947 peuvent en acheter le terrain à 10 cents le pied carré.

TRAVAUX

Divers travaux sont aussi accomplis au fil des ans. En 1969, la place de l'église dégagée jusqu'au presbytère neuf est recouverte d'asphalte. Deux ans plus tard, les normes de sécurité nécessitent la rénovation du système électrique de l'église. En même temps, les lustres sont changés pour un éclairage plus efficace; la sonnerie des cloches est électrifiée et contrôlée par électronique. L'année suivante, de nouveaux haut-parleurs sont installés et à Noël, l'autel du couvent est utilisé pour inaugurer les célébrations face au peuple. En 1973, des tâches encore plus importantes s'imposent. Avec l'augmentation du

* La photo au verso de la couverture a été prise au moment de ce déménagement. Le presbytère est déplacé sur la place de l'église libérant l'espace pour la future construction.

coût du chauffage grimpé à 6 000 dollars, la voûte de l'église gagnerait à être isolée, ce qui est effectué pour 5 000 dollars. Les fenêtres sont réparées pour 10 000 dollars, les joints de maçonnerie sont tirés et les pierres blanches de la façade sont rajustées, le tout pour la somme de 39 400 dollars. A cet effet, des souscriptions rapportent au-delà de 27 000 dollars et des soirées de bingo sont organisées par la Jeune Chambre au profit de la Fabrique chaque mercredi soir. Ainsi un chèque de 1 300 dollars lui est remis à Noël 1975 et cette initiative se prolongera par la suite.

MALADIE DU CURÉ

Pendant ces dernières années, la santé de M. Quirion devient inquiétante. En juillet 1973, il subit des examens durant une semaine à l'hôpital et il annonce des visites paroissiales plus brèves en septembre *"à cause de l'état de santé de votre curé"*. A la fin de novembre, au cours d'une visite dans sa famille, il est hospitalisé d'urgence à Beauceville. De retour à Noël, il dira: *"Ce qui semblait un début d'infarctus n'était plutôt qu'une crise d'arthrite"*. Ses médecins lui recommandent de chercher le repos. L'année 1974 se passe en douceur et il a la joie de célébrer ses 40 ans d'ordination, le 29 juin. Une fête des paroissiens rapporte 1 247 dollars en plus d'une bourse de 1 000 dollars qui lui est remise. Au début de l'année suivante, la maladie reprend le dessus, il doit être hospitalisé et, le 20 février 1975, le mal l'emporte.

Pendant quelques jours, les paroissiens défilent devant sa dépouille mortelle et, le 24 février, de nombreux confrères dont Mgr Lionel Audet et Mgr Bruno Desrochers forment une grande famille de concélébrants dans une église remplie à craquer pour les funérailles. Le lendemain, une autre cérémonie a lieu à Beauceville où il est inhumé auprès des siens.

PORTRAIT DE M. QUIRION

Décédé à l'âge de 66 ans, l'abbé Quirion n'a pas connu une existence de tout repos, en raison de ses ennuis de santé. De plus, il a traversé, pendant son séjour à St-Lazare, les années du Concile et de la mise en application des changements et transformations qui en ont découlé dans le domaine administratif, pastoral et liturgique. A un âge où il aurait préféré la stabilité et la tranquillité, il lui a fallu, comme tant d'autres, travailler à l'intégration de ce renouveau de l'Eglise au vécu des fidèles. Cela ne s'est pas fait sans heurts ni déchirements, tant intérieurs qu'extérieurs.

Pour tracer un portrait de M. Quirion *“homme d’une personnalité sans équivoque, dont les sinuosités autant que les lignes droites ont du relief et de l’intérêt”*, nous empruntons à l’abbé Gérard Larochelle qui a passé de nombreuses heures en sa compagnie, un texte rédigé peu après ces événements.

“Si l’alliance sereine du passé et du présent ne s’est pas facilement réalisée en lui, c’est que les choses du passé, à travers le prisme du souvenir, proposaient l’image d’un grand bienfait, menacé, à ses yeux, par les contours imprécis du présent et de l’avenir. Son esprit butinait volontiers avec émotion dans les coins de son enfance, dans la galerie de ses bienveillants maîtres, confrères d’étude ou de travail, rarement pour aiguïser quelques traits malicieux, plutôt pour aboutir à l’éloge, à l’admiration un peu nostalgique où il prolongeait ce beau temps dans une sorte de contemplation verbale.

Pour éveiller les bons désirs, susciter les généreuses énergies, son verbe haut était souvent perçu comme un coup d’éteignoir. D’autres, pour cueillir les fruits, vont recourir à des gestes tendres et calculés; lui préférerait secouer vigoureusement les arbres. . . A-t-on vraiment le choix d’être un autre devant le Seigneur, quand on est tellement soi-même? Sa nature ardente aimait l’affrontement, le défi et ne pouvait rester gisante sous le mépris; aimant beaucoup l’Eglise, il fustigeait tout ce qui pouvait lui paraître l’ombre d’un cancan démolisseur. Sa bonne intention était indéniable.

Pourvu qu’il n’ait pas soupçonné un affrontement, en dépit de la tonalité quelque peu dissonante de sa voix, les mots et les idées profitaient abondamment de l’aubaine d’un auditeur. Son accueil était clairement chaleureux, sans fraction, et donnait facilement une large confiance: alliage savoureux de délicatesse et d’attention. Il s’en trouve parmi les très jeunes et les moins jeunes qui sont privés aujourd’hui d’une grande amitié parce que, de tout son coeur, il avait mis à sa façon un peu de baume sur leur détresse.

Une parole recueillie lors de ses funérailles ne laisse pas indifférent; quelqu’un a dit très simplement: “Cet homme-là a souffert. . .!” Ceux qui l’ont plus connu pourraient mieux expliciter; il reste que, dans le sillage du Christ, les lendemains de la douleur sont toujours glorieux. Depuis trente ans, la maladie avait imposé à l’abbé Quirion des escales imprévues, entremêlées de parcours ténébreux dans l’incompréhension et l’incertitude. Homme de coeur, vigie inaltérable du passé, ardent défenseur de ce qu’il épousait comme une juste cause, il a cheminé souvent avec la douleur, la soulevant avec effort dans un geste voisin de l’offrande”.

Quelques semaines avant sa mort, le curé Quirion avait publié dans le feuillet paroissial une prière qu'on pourrait qualifier de prophétique et qui résume bien son vécu intérieur:

*“Viens mon Dieu, viens me conduire
Au sommet trop haut pour moi.
Depuis toujours tu es mon secours,
Ma force dans l’adversité.
Je veux me trouver avec toi,
Entends-moi mon Dieu”.*

En attendant la nomination d'un nouveau curé, l'abbé Gérard Laroche, qui garde fidèlement ses racines à St-Lazare, accepte d'assurer la continuité de la vie paroissiale. Il continue même de donner un coup de main jusqu'à ce qu'il soit nommé curé de St-Gervais à l'automne.



L'ABBÉ ONÉSIME ISABELLE QUINZIÈME CURÉ 1975

L'arrivée de l'abbé Onésime Isabelle, âgé de 44 ans, à la fin d'avril 1975, marque un point de transition dans la tradition paroissiale de St-Lazare. En effet, c'est la première fois que les gens voient leur curé, portant chemise et cravate, se balader parfois sur sa petite moto et demander à se faire appeler par son prénom.

C'est dans un territoire aux confins de Matane et de la vallée de la Matapédia qu'il est né le 9 décembre 1931, à St-Tharcisus, où son père a pris un lot de colonisation. Puis la famille retourne à St-Raphaël, son lieu d'origine, avant d'aller se fixer, en 1937, au magasin général de Lyster, sur les hauteurs de Lotbinière, après un bref séjour à Ste-Euphémie. Onésime fait ses études au Collège de Lévis et il est ordonné prêtre en 1958. Ses six premières années se passent dans l'enseignement à son ancien collège, puis trois paroisses de ville l'accueillent comme vicaire au cours des onze années suivantes. C'est alors qu'il connaît sa première cure à St-Lazare.

Dès son arrivée, le bulletin paroissial subit une nette amélioration tant dans sa forme que dans son contenu. Chaque mois, un compte-rendu fidèle des états financiers avec revenus et dépenses, y apparaît. Les encouragements et les félicitations n'y manquent pas. Pour améliorer le déroulement des célébrations au niveau de la qualité et de la participation, il met sur pied un comité de liturgie. Par la suite, dans le but

de susciter des décisions et des orientations sur le plan pastoral, le conseil de pastorale paroissiale est constitué. Chaque organisme de la paroisse est invité à y envoyer deux délégués pour offrir une meilleure représentation. En 1977, en vue d'améliorer la qualité des célébrations, les chantres quittent le jubé pour se joindre au célébrant devant l'assemblée. Pour l'accompagnement musical, un orgue électronique est acheté au coût de 3 205 dollars. Des célébrations comme la fête des mères ou des pères et, bien entendu, la messe de minuit, sont ainsi soulignées avec plus d'éclat.

Au début de 1976, le curé souffre de maux de dos et doit même subir une opération. Le carême se passe en patiente convalescence. Il reprend ses fonctions le 2 mai, quinze jours plus tôt que prévu.

RÉFECTION DU CIMETIÈRE 1977

L'année suivante marque la mise en oeuvre d'un projet important d'agrandissement et de réfection du cimetière. L'augmentation des coûts de chauffage pousse à l'amélioration de l'isolation de l'église, ce qui amène des dépenses de 12 000 dollars à cet effet en 1979.

DÉPART DU CURÉ

Au cours de l'automne, après quatre ans à St-Lazare, l'abbé Onésime Isabelle accepte, sur proposition des autorités diocésaines, de prendre la cure de St-Henri et ce n'est pas sans arrachements, de sa part et de celle des paroissiens, que s'opère ce changement. Au cours de ces quelques années, de nombreux liens se sont tissés avec ce pasteur qui s'est efforcé de rejoindre tout son monde dans une attitude d'ouverture et d'accueil. Des initiatives pour s'engager et se prendre en charge, par exemple dans le domaine du chant et de la liturgie, ont été encouragées. Des idées et des manières nouvelles ont été préconisées, comme le genre de retraite paroissiale, la prière universelle, le style d'homélie, la présentation du bulletin paroissial, les fêtes à caractère familial. . . Afin de rappeler tout cela, les paroissiens se retrouvent autour de lui, le 3 novembre, pour une soirée d'adieu. Le jour suivant, après les messes dominicales, c'est le départ en cortège pour l'accompagner à sa nouvelle paroisse.

Ce jour-là, le feuillet paroissial débutait ainsi: *Chers paroissiens, j'ai l'impression de n'avoir vécu avec vous que le temps d'un beau lever de soleil du matin sans avoir savouré le bonheur du midi. . . tout s'annonçait si beau! Mais le grand train gris du départ est arrivé à la gare. . . Les*



L'abbé Georges Chabot 1863-1936

Né en 1863, d'une famille de 13 enfants, Georges avait pour parents Pierre Chabot et Adélaïde Trudel, pionniers établis au 8ème rang en 1847.

A l'âge de 30 ans, il est ordonné prêtre et il part exercer son ministère au "Far West", dans l'état américain d'Oregon, alors en plein développement. Portland, Waterville et St-Paul bénéficient de son zèle pendant plus de 40 ans. En 1934, il se retire à l'hôpital St-Vincent où il meurt deux ans plus tard, le 28 octobre, âgé de 73 ans. Il a été enseveli au cimetière des prêtres, appelé Mont Calvaire, dans son Etat d'adoption.



L'abbé Adélard Bilodeau 1882-1963

Adélard est né le 31 décembre 1882, à St-Lazare, d'André Bilodeau et d'Ozine Larochelle qui tenaient le magasin général aux quatre-chemins du village. André était le fils de José, l'un des trois donateurs du terrain de la Fabrique et était réputé lui-même pour sa droiture. Entreprenant et ingénieur, il fut aussi l'un des premiers à St-Lazare à amender sa terre en utilisant de la cendre. Parmi ses enfants, deux garçons se firent religieux et deux filles, religieuses, sans compter Adélard qui partit faire ses études classiques à Chicoutimi et fut ordonné prêtre à la Basilique de Québec en 1909.

Pendant 9 ans, il fut vicaire en divers endroits, puis devint curé de Ste-Rose de Dorchester en 1918. Onze ans plus tard, c'est à Notre-Dame-de-Portneuf qu'il fut nommé. Il se dévoua à ce poste pendant 23 ans, jusqu'à sa retraite en 1952. Il eut alors le goût de se rapprocher de son lieu d'origine en se retirant au Foyer St-Bernard, à St-Damien où il s'éteignit au seuil de sa 81ème année, le 28 novembre 1963.

L'abbé Edmond Morin

Il est né le 25 mai 1887. Ses parents étaient Thomas Morin et Obéline Boutin. Il semble que sa famille ait quitté la paroisse par après. Nous

née: méditation, bréviaire, chapelet, lecture spirituelle. Tout était terminé pour cinq heures et demie, alors qu'il célébrait la messe, et à sept heures, il était prêt à commencer la besogne avec ses ouvriers, les encourageant et les stimulant dans leurs travaux.

Telle fut la vie bien remplie de ce prêtre-bâtitseur, vie faite d'un travail inlassable et persévérant. Il entra dans son repos éternel le 16 mai 1919, à l'âge de 69 ans.

L'abbé Pierre-Alfred Pouliot 1850-1930

Il est né à St-Lazare, le 16 novembre 1850, de Pierre Pouliot, cultivateur, et d'Adélaïde Tanguay. Après ses études au Séminaire de Québec, et au Collège de Lévis pour sa théologie, il est ordonné prêtre à l'âge de 28 ans. L'abbé Pierre-Alfred est d'abord vicaire à Ste-Anne-de-la-Pocatière, puis curé de Ste-Perpétue de l'Islet.

En 1890, il était appelé à diriger la paroisse de St-Agapit où pendant 30 ans, il fit preuve du zèle le plus éclairé dans la direction spirituelle et temporelle de ses ouailles. Il y a reconstruit le presbytère, parachevé l'intérieur de l'église, acheté un carillon de trois cloches et un orgue.

En 1919, il donne sa démission pour se retirer à l'Hospice St-Dominique, sur le Chemin St-Louis, où il meurt le 28 mai 1930 à l'âge vénérable de 80 ans.

L'abbé Pierre-Alfred Dutil 1851-1882

Nous savons peu de choses sur ce prêtre fauché prématurément par la maladie, probablement la tuberculose.

Ses parents étaient Pierre Dutil et Angèle Patoine dit Desrosiers. Pierre-Alfred est né le 18 février 1851. Malgré une santé précaire, il est d'abord instituteur, probablement à Ste-Claire, puis il s'achemine vers la prêtrise et termine ses études de théologie au jeune diocèse de Sherbrooke où il est ordonné le 14 mai 1881.

A l'été, il est nommé desservant de la paroisse naissante de Chartierville, au sud du Comté de Compton, lieu désigné à ce moment sous le nom de St-Jean-Baptiste-d'Emberton. Quelques mois plus tard, soit le 16 décembre, la maladie l'emporte à l'âge de 31 ans.

au huitième rang. Une telle activité épuise ses forces et à l'automne de 1887, il est contraint de quitter sa paroisse pour aller refaire sa santé compromise, sous le climat de la Louisiane.

Revenu au pays au printemps suivant, il est nommé curé de St-Côme. L'abbé Breton demeurera dans cette paroisse de la Beauce jusqu'à sa mort, 28 ans comme curé et trois ans retiré au couvent. A son arrivée il ne trouve qu'une petite chapelle, trop étroite pour contenir la population. Il ne tarde pas à convaincre ses paroissiens de la nécessité de construire une église plus vaste. Et il va recommencer ce qu'il a fait dans sa première paroisse: construction d'un moulin pour la préparation du bois de l'église, corvée pour abattre ce bois, corvée pour le transporter à la rivière, corvée pour le flottage de ce bois, corvée pour arracher et charroyer la pierre, corvée pour le transport du sable, de la chaux, etc. En 1891, église, sacristie et presbytère en pierres solides, tout est construit.

C'est vers cette date que fut agitée la question de la construction du chemin de fer de Tring-Jonction à Mégantic. Plusieurs prétendaient que la vallée de la Chaudière et de la route allant de Lévis à Jackman offraient plus d'avantages, pour un chemin de fer, que la route de Lévis à Mégantic. L'abbé Breton était de ceux-là et il se fit le champion et l'avocat de ce projet. Il ne craignit pas de se rendre en Angleterre pour plaider sa cause devant les directeurs et actionnaires du Québec Central. A cause de certaines influences politiques, il perdit sa cause mais il n'en est pas moins toujours resté convaincu que le tracé qu'il préconisait était le plus avantageux.

A plusieurs reprises, on avait tenté de construire un pont sur la rivière, au centre du village, mais toujours sans succès. Aucun pilier ne pouvait résister à la force du courant, dans les grosses eaux, au centre de la rivière. L'abbé Breton trouve le moyen de lancer, d'une rive à l'autre, un beau pont suspendu, qui a été d'un grand avantage pour les paroissiens, durant 22 ans.

Le couvent de St-Côme a aussi été construit sous ses soins et sous sa surveillance. En le remettant à la commission scolaire, l'abbé Breton a généreusement abandonné la somme de 10 000 dollars qu'il avait versée pour sa réalisation. C'est dans son couvent où il avait appelé les Soeurs de la Charité de St-Louis, qu'il a choisi de se retirer lorsque la maladie l'a forcé à prendre un repos complet.

Au milieu de ses travaux et de ses occupations multiples, l'abbé Breton n'a jamais négligé son ministère ni ses prières et dévotions. Debout dès trois heures du matin, il s'acquittait de ses exercices de piété de la jour-

PRÊTRES



L'abbé Joseph Élie dit Breton 1850-1919

Il naquit aux premiers jours de la paroisse de St-Lazare, le 11 janvier 1850, de Gabriel Elie dit Breton et Madeleine Goulet qui habitaient, semble-t-il, à l'extrémité est du village actuel. Tout jeune, il faillit être brûlé vif lors de l'incendie de la maison paternelle, alors qu'un autre de ses frères y périt. Réduits par ce malheureux incendie à une grande pauvreté, ses parents ne se découragèrent pas; mais Joseph, l'aîné de la famille, dut songer de bonne heure à leur venir en aide en travaillant ici et là.

Se sentant appelé à la vie religieuse, il entre chez les Frères où il complète ses études commerciales. Souhaitant devenir prêtre, il entreprend ses études classiques au Séminaire de Québec à l'âge où, d'ordinaire, d'autres les ont terminées, tout en donnant des cours privés, afin de subvenir aux frais de sa pension. Il réussit à faire ses deux années de philosophie dans un an, mais il est si épuisé à la fin qu'une sorte de méningite met ses jours en danger. Rétabli de cette grave maladie, il revêt la soutane à l'automne 1877.

En ce temps-là, la théologie se faisait en milieu d'apostolat et pendant trois ans, le jeune abbé Breton sera employé au Collège de Lévis, comme responsable de pensionnaires et professeur. Ordonné prêtre à 30 ans, il est envoyé à St-Raphaël, puis à St-Basile, comme desservant auprès d'un curé rhumatisant. A l'automne de 1883, il arrive dans un coin de sa paroisse natale qui porte maintenant le nom de St-Nérée et dont il vient d'être nommé curé-fondateur. Il n'y trouve qu'une bien petite chapelle et il y fait préparer quelques chambres dans le grenier; ce sera son logement pendant quatre ans.

L'abbé Breton, au grand scandale de quelques-uns, à l'hilarité de quelques confrères, à la surprise de quelques autres, et à l'admiration du plus grand nombre, entreprend, en trois ans, avec l'aide de son frère François, qui exploitait une scierie de doter sa mission d'une église et d'une sacristie en pierre. Appuyé par les députés du comté, le jeune curé fait aussi construire la route qui traverse la paroisse du troisième

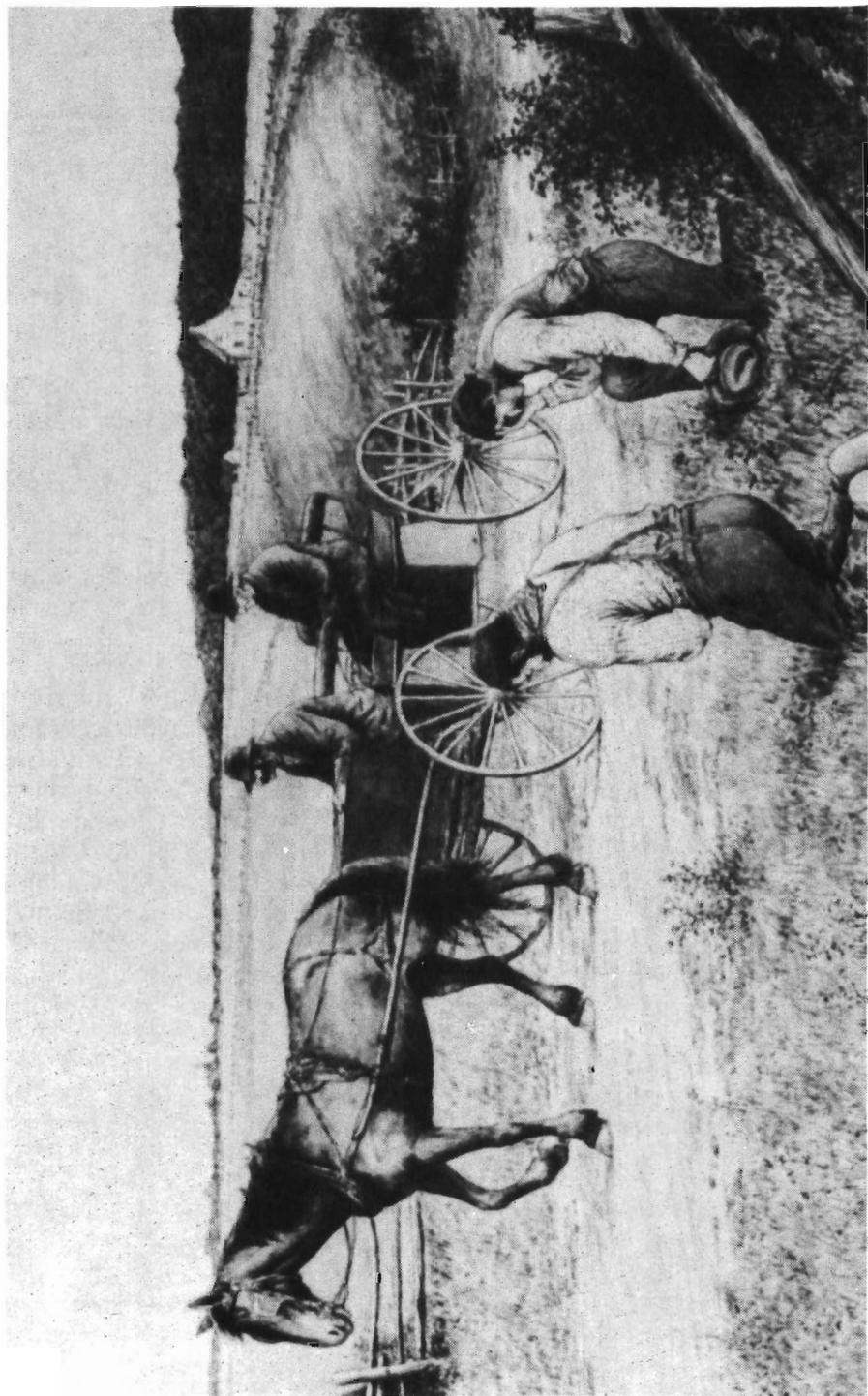
VOCATIONS DE CHEZ-NOUS: PRÊTRES--RELIGIEUX--RELIGIEUSES

Regroupés autour de leur pasteur, les paroissiens de chaque génération ont trouvé en lui force et inspiration, soutien et réconfort. A leur exemple, plus d'un jeune homme ou d'une jeune fille de St-Lazare a senti au cours de sa jeunesse un appel à un engagement dans une forme de vie consacrée et a essayé d'y répondre honnêtement, parfois pendant plusieurs années au cours desquelles chacun a donné le meilleur de lui-même. Certains n'ont pu persévérer dans ce choix de vie, d'autres ont été fauchés tout jeunes par la maladie avant même de poursuivre leur projet.

Mais il y a aussi ceux et celles qui ont apporté, par leur continuité, une contribution toute particulière à l'Eglise et au pays, dans le clergé ou dans leur communauté religieuse. Certains ont joué un rôle modeste, d'autres ont été de remarquables bâtisseurs qui ont porté fièrement le nom de St-Lazare aux quatre coins du pays et même de l'univers. Les voici, regroupés par ordre d'ancienneté et d'appartenance. La longueur du texte consacré à chaque personne n'est pas toujours liée à sa valeur, mais dépend plutôt des sources d'information disponibles.

Vocations de chez nous

Prêtres	119
Religieux	129
Religieuses	138
Conclusion	157



Scène très fréquente autrefois: Le curé se rend porter la communion en viatique à un mourant.

Ces lignes sont bien incapables d'exprimer toute la somme de dévouement et d'engagement que représente ce service paroissial, en particulier à cause de la régularité qu'il suppose et de l'influence qu'il exerce sur la qualité des célébrations. Tant mieux si, grâce à toutes ces personnes, se vérifie le vieil adage: Bien chanter, c'est prier deux fois.

LA BIBLIOTHÈQUE PAROISSIALE

Impossible de terminer ce chapitre sans mentionner un service disparu avec la multiplication des écoles et surtout l'avènement de la radio: la bibliothèque paroissiale.

En 1858, M. Dufour écrit dans son rapport à l'évêque: *"Notre bibliothèque renferme 154 volumes lus par 75 familles"*. Pour une époque de pionniers, c'est un chiffre assez surprenant. Peut-être a-t-il exagéré le nombre des lecteurs, car, en 1877, il le limite à 50 pour un total de 200 volumes. En parcourant les biographies de jeunes filles de St-Lazare devenues religieuses, nous remarquons que plusieurs étaient des lectrices assidues de cette bibliothèque. Il est fort possible qu'avec l'un ou l'autre curé, le service fut délaissé.

En 1924, la bibliothèque est réorganisée au temps de l'abbé Morneau, prêtre éducateur. Il en coûtait 20 cents par année pour avoir accès aux livres. La bibliothèque connaît son apogée en 1932 grâce à l'initiative du vicaire Létourneau. Il en parle souvent au prône. L'abonnement annuel est de 50 cents et il est à moitié prix pour les Dames de Ste-Anne et les Enfants de Marie. Chaque personne a droit à *"deux livres par semaine, un ouvrage sérieux et un roman"*. Plus de 125 volumes sont achetés, d'autres sont à venir. Avec M. Beaudet, on ne parle plus de cette bibliothèque. La dernière mention en est faite en 1953 par M. Marcoux qui l'évalue à 800 volumes. Depuis ce temps, les livres paroissiaux dorment sur les rayons et gardent les souvenirs des jours anciens.

relève pas de tels cas, heureusement. . .

GRÉGORIEN

L'année suivante, sous le curé Beudet, de nouveaux livres de grégorien ont été acquis et les marguilliers formulent une résolution: *"Faire les déboursés pour l'enseignement du chant grégorien"*. C'est l'abbé Cyprien Morneau, professeur de chant et de musique au Collège de Ste-Anne qui accomplit ce travail par son action diligente et soutenue. En 1938, le salaire de l'organiste est fixé à 8 dollars par mois et le souffleur reçoit 3 dollars. Pendant plusieurs années M. Eugène Trahan accomplira ce patient travail.

Plus d'une décennie passe sans particularité et ce n'est qu'en 1953 que des cours de grégorien sont mis sur pied, pour un nouveau groupe de bénévoles, par M. Claude Tessier de l'Université Laval et M. Roch Dugal de St-Anselme. C'est aussi à ce moment-là, avec l'abbé Marcoux, que l'assistance commence à participer activement aux chants religieux. A partir de 1965, le renouveau liturgique amène d'importantes adaptations.

MESSE EN FRANÇAIS

Ainsi le 2 mai, la messe est célébrée pour la première fois, dans la langue des fidèles. M. le curé Quirion commente: *"Il faut féliciter les membres du chœur de chant qui se sont imposé des exercices de longue durée afin d'apporter cette amélioration demandée par la nouvelle liturgie"*.

ORGUES

Avec les années, l'orgue du jubé laisse à désirer. En 1969, il subit des réparations au coût de 2 400 dollars. Le vandalisme y est aussi pour quelque chose puisque M. Quirion se plaint des mégots et des papiers retrouvés dans les mécanismes. En 1977, les chantres, comprenant désormais hommes et femmes, viennent tenir compagnie au curé Isabelle dans l'abside et, pour les accompagner, un orgue électronique est acheté avec son amplificateur au coût de 3 205 dollars. Une chorale plus nombreuse s'exécute aussi aux grandes fêtes de l'année. En 1980, grâce à l'initiative de l'abbé Rossignol, l'orgue est remplacé par un modèle à deux claviers, de marque Consonnata, plus approprié à une église. Le perfectionnement musical se poursuit aussi pour les membres de la chorale.

Au cours de ces années, afin de maintenir la tradition musicale, le vicaire Sauveur Turcotte, assistant du curé Lemieux, donnait des exercices de chant à *“la grande et à la petite ligue du Sacré-Coeur”*. Avec l'avènement du Grégorien, l'an 1911 marque une période de renouveau dans le chant liturgique. Des *“paroissiens notés”* sont acquis au coût de 16 dollars et les chantres prennent place au chœur. Cependant, le curé Vaillancourt décide, en 1913, qu'ils retourneront au jubé, et un salaire annuel de 25 dollars est versé à *“l'organiste”*. Il semble que ce curé ait donné un essor considérable au domaine musical. Une chorale de Noël est formée; cette fois les dames et demoiselles sont invitées à en faire partie. Un billet nous donne la liste des 19 *“chantres à l'harmonium”*:

CHANTRES EN 1913

Louis Labonté	Joseph Nadeau, fils	J.-Marie Thompson
Joseph Nadeau	Arthur Leblond	Alphonse Audet
Laurent Laverdière	Joseph Gagnon	Adélarde Labrie
Alphonse Leroux	Joseph Brochu	Désiré Breton
Joseph Blouin	Aimé Labonté	J.-Baptiste Boutin
Charles Labrecque	Fortunat Lecompte	Emile Roy
	Adélarde Aubé	

ORGUE

C'est à ce moment qu'est lancée l'idée d'un orgue. Souscriptions, séances dramatiques et musicales, quelques quêtes spéciales et la somme de 2 500 dollars est recueilli. Le curé Vaillancourt ne sera pas là pour l'inauguration de cet orgue Casavant de douze jeux. C'est son successeur, l'abbé Ulric Brunet, qui procède à sa bénédiction, le 21 mars 1916. Jusqu'en 1953, l'instrument sera actionné par une soufflerie manuelle et le souffleur reçoit, au début, 11 dollars 70 par an.

AVIS

Au temps de l'abbé Morneau et du vicaire Létourneau, en 1933, deux annonces du prône portent sur le chant et la musique: *“Les jeunes gens et les gens mariés qui peuvent chanter: donner votre nom à M. Alphonse Leroux* qui s'engage à donner des exercices de chant”*. Et le second est d'un autre ordre: *“Toute musique jouée ou chantée aux mariages devra être approuvée par le curé. Quiconque ne se conformera pas à ce règlement sera arrêté et mis à la porte de l'église”*. On ne

* Notons que M. Alphonse Leroux s'est dévoué à l'église pendant de nombreuses années, en particulier pour toucher l'orgue aux offices.

allumeurs de poêles. Mais beaucoup de tâches s'accomplissent, parfois dans l'ombre et le bénévolat, afin que les lieux soient accueillants et que les cérémonies se déroulent correctement dans la Maison du Peuple de Dieu.

LE CHANT ET LA MUSIQUE

Un domaine qui exige une participation plus soutenue, et cela depuis les débuts de la paroisse: le chant et la musique. Les débuts furent bien modestes. En 1856, les comptes notent l'achat de 2 livres de plain-chant. Ce terme indique une forme de musique sacrée plutôt dépouillée, ancêtre du chant grégorien qui, lui, sera utilisé à partir de 1911 jusqu'au renouveau liturgique de 1965. Avec l'arrivée du curé Gauthier, trois autres livres de plain-chant sont achetés, de même que six de "chants notés" à 75 cents l'unité. En 1883, la chorale s'enrichit de nouveaux membres pour l'inauguration de la nouvelle église puisque 11 autres livres sont ajoutés. Une légère rémunération de 50 cents est donnée en 1886 *"pour avoir un chantré aux pièces du carême"*.

HARMONIUM

Jusque là, on ne mentionne pas de musique d'accompagnement. C'est en 1890 qu'un harmonium arrive à l'église et donne lieu à tout un roman: Il était une fois un prêtre original, nommé Pierre Théberge, ami du nouveau curé de St-Lazare, Darie Lemieux. Cet abbé Théberge, plutôt instable, assez sévère et *"à l'esprit faussée"* aux dires de plusieurs, avait laissé à St-Lazare divers objets du culte, dont un calice et un harmonium, probablement avec promesse de vente.

Or, six ans après, il revient, en l'absence du curé, pour reprendre son harmonium mais il ne peut le transporter seul. Il repart avec un calice et laisse une lettre de réclamation pour le reste de ses affaires. Ce qu'il se garde de dire, c'est que le bon curé Lemieux a déjà *"donné 442 dollars bien comptés"* pour ses biens. Saisis de l'affaire, les marguilliers sont prêts à ajouter 200 dollars comptant pour son harmonium *"sinon, ils le transporteront à la gare de St-Charles ou de St-Anselme avec 50 dollars pour le service de cet instrument"*. Après avoir proféré des menaces de malédictions aux paroissiens, l'abbé Théberge acceptera, deux ans plus tard, 250 dollars et l'harmonium restera à l'église. Même dans le règlement final, il joue au prophète de malheurs: *"A moi la vengeance qu'il (Dieu) exercera contre l'auteur et tous ceux qui ont pris part à la consommation de cette inique affaire"*.

LES COMITÉS

Le renouveau pastoral et liturgique a amené la formation de nouveaux groupes pour collaborer plus étroitement avec le pasteur. Ainsi, le 22 octobre 1975, un comité de liturgie a été constitué. Trois ans plus tard, le 11 décembre 1978, fut fondé le conseil paroissial de pastorale. En 1980, un comité spécial a été créé, sous la dépendance des marguilliers et du curé, pour s'occuper du cimetière. Ces organismes mettent à contribution la générosité et les talents de bien des personnes qui apportent ainsi à leur milieu les fruits de leur expérience en divers domaines.

LE BEDEAU

Le bedeau est une autre personne qui accomplit un service paroissial irremplaçable. Dès le début de la paroisse, le curé et les marguilliers lui ont précisé, comme cela se faisait ailleurs, ses obligations en 12 points: Sonner l'Angelus, surveiller la lampe du sanctuaire, balayer l'église, la sacristie et la salle publique, préparer l'autel, allumer les poêles à l'église à la sacristie et à la salle publique en hiver, entrer le bois de chauffage, laver le plancher du choeur et de la sacristie, sonner la cloche au moment de l'élévation, aider à dresser et à défaire les reposeirs, déblayer la neige des entrées et préparer tout ce qui pourrait être nécessaire pour les offices. Une dernière obligation lui enjoint de distribuer le pain béni au peuple, nous reparlerons de cette coutume au chapitre 11.

Lors des cérémonies, le bedeau porte un costume spécial en drap orné et des gants. En 1878, ce costume a coûté un dollar à la Fabrique. Son sceptre à la main, il est le gardien de l'ordre et il ouvre les défilés, par exemple, lors des processions, représentant ainsi l'autorité civile. Avant l'aménagement de l'aqueduc, en 1881, il porte l'eau au presbytère et à la salle publique pour deux dollars par an. Son salaire annuel est de 20 dollars en 1852, 50 dollars en 1872, 60 dollars en 1886 et 192 dollars en 1910. Pour assurer le bon ordre, les marguilliers ont aussi eu recours, à l'une ou l'autre époque, à un constable. Ainsi, en 1890, l'un de ceux-ci reçoit cinq dollars par année.

Le plus connu des sacristains de St-Lazare est certainement M. Alfred Labrecque, venu s'établir ici à l'invitation de l'abbé Brunet. Désigné sous le nom de Bedeau Labrecque, il a rempli ses fonctions pendant près de 40 ans.

De nos jours, les sacristains ne sont plus des porteurs d'eau et des

- 27 Alphonse Chabot
 28 Louis Thibault
 29 Joseph Garant
 1930 Joseph Laflamme
 31 Joseph Lavertu
 32 Napoléon Goupil
 33 Joseph Larochelle
 34 Adélard Labrie
 35 Adélard Aubé
 36 Joseph Beaudoin
 37 Joseph Noël
 38 Omer Labonté
 39 Joseph Dumas
 1940 Georges Côté
 41 Ernest Marceau
 42 Joseph Côté
 43 Aurèle Aubin
 44 Wilfrid Fournier
 45 Joseph Leblond
 46 Joseph Bilodeau
 47 Joseph-G. Chabot
 48 Amédée Talbot
 49 Léonidas Morin
 1950 Adélard Audet
 51 Alphée Chabot
 52 Joseph L. Goupil
 53 Joseph D. Chabot
 54 Ernest Aubin
 55 Alphonse Tanguay
 56 Albert Aubin
 57 Pierre Leblond
 58 Pierre Gosselin
 59 Alyre Gosselin
 1960 Murdock Godbout
 61 Arsène Labrie
 62 Aimé Aubé
 63 Joseph N. Goupil
 64 Alphonse Brochu
 65 Bélonie Aubin
 66 Antonio Noël
 Paul Marceau
 Bélonie Aubin
 Alphonse Brochu
 Alfred Lacasse
 Léonard Audet
 67 Eugène Goupil
 Clément Côté
 68 Maurice Chabot
 Joseph-Ulric Aubin
 69 Léopold Gosselin
 Roland Aubin
 1970 Léonard Goupil
 Alphonse Leblond
 71 Emilien Aubin
 Henri Côté
 72 André Chabot
 Nérée Aubin
 73 Georges J. Côté
 Jean-Paul Fournier
 74 Omer Leblond
 Adélard Plante
 75 Albert Gosselin
 Marius Goupil
 76 Gilbert Laverdière
 Dame Marie Talbot
 77 Julien Aubin
 Joseph G. Côté
 78 Roland Labonté
 Henri Breton
 79 Dame Marguerite Dion
 Gérard J. Côté
 1980 Emilien Leblond
 Raoul Larochelle
 81 Bertrand Plante
 Joseph Brochu
 82 Dame Marie-Jeanne Chabot
 Guertin Aubin

MARGUILLIERS DE ST-LAZARE

1849	Ambroise Labrie	87	Edouard Asselin
	Michel Leclerc	88	Ferdinand Létourneau
	Alexandre Guillemette	89	Norbert Bélanger
1850	Pierre Roy	1890	Ephrem Audet
51	Pierre Larochelle	91	Joseph Larochelle
52	Michel Vallières	92	Camille Chabot
53	François Côté	93	Pierre Chabot
54	Joseph-Elie Breton	94	Charles Létourneau
55	Ignace Audet	95	Antoine Marceau
56	Jean Côté	96	Edouard Aubin
57	Charles Denis dit Lapierre	97	Godfroi Lamontagne
58	Pierre Chabot	98	Jean Laverdière
59	Jean Gautron	99	Napoléon Fournier
1860	Joseph Bilodeau	1900	Edouard Ruel
61	Paul Baillargeon	01	Laurent Marceau
62	Jacques Larochelle	02	Marcel Chabot
63	Joseph Chabot	03	Charles Labrecque
64	Louis Gagnon	04	Joseph Bélanger
65	Joseph Ruel	05	Joseph Goulet
66	Régis Bélanger	06	Louis Goupil
67	Honoré Lamontagne	07	Jacques Côté
68	Narcisse Turgeon	08	André Mercier
69	Landry Chabot	09	Pierre Fradet
1870	Honoré Labonté	1910	François Labrie
71	J.-Bte Larochelle	11	Alphonse Bilodeau
72	Pierre Brochu	12	Marcel Chabot
73	Narcisse Allaire	13	Louis Labonté
74	J.-Bte Godbout	14	Narcisse Larochelle
75	Gabriel Labrie	15	Joseph Gagnon
76	Marcel Chabot	16	Joseph Bilodeau
77	Flélix Goupil	17	Philiass Laverdière
78	Zacharie Couture	18	Guillaume Chabot
79	Joseph Laverdière	19	Thomas Larochelle
1880	Pierre Fradet	1920	Joseph Fortier
81	Denis Lapointe	21	Jean Fortier
82	F.-Xavier Lemieux	22	Noël Bilodeau
83	Pierre Couture	23	Joseph Asselin
84	Louis Goupil	24	Edouard Aubin
85	Nérée Guillemette	25	François Côté
86	Charles Bilodeau	26	Adélarde Brochu

LES VICAIRES

Des vicaires ont assisté ces curés en diverses périodes, soit parce que la population était plus nombreuse, soit surtout en raison de la santé précaire du curé. Cette liste n'inclut pas les autres prêtres qui ont rendu de nombreux services à St-Lazare, en particulier pour le ministère de fin de semaine, des Fêtes ou des jours saints.

J. Jacques-N. Gauthier	1878-1880
Sauveur Turcotte	1888-1897
Albert Lapierre	1828-1931
Napoléon Tanguay	1922 sept. à décembre
Gérard Robitaille	1931 avril à octobre
Charles Létourneau	1931-1934
Dollard Mercier	1947-1950 le dimanche seulement
Lorenzo Lamontagne	1949-1952

Une vie paroissiale n'est possible qu'avec la collaboration des paroissiens. Cette collaboration se traduit d'une manière officielle ou sous forme d'initiative, en équipe ou individuellement, apparente ou discrète, spirituelle ou matérielle. Voilà un éventail des services qu'on peut relever dans l'histoire de St-Lazare.

LES MARGUILLIERS

Le premier rôle de service est assuré par les marguilliers. Ils entretiennent un lien précieux entre le curé et les paroissiens et mettent au service de la paroisse leur expérience de vie, leur sagesse et leur jugement. Tout cela dans le bénévolat et le dévouement. Ce sont eux qui accueillent un nouveau curé, qui le mettent au courant des finances de la Fabrique, comme des autres particularités du lieu. Ils déchargent ainsi le curé de bien des problèmes matériels et financiers et contribuent aussi, surtout depuis le Concile Vatican II, au progrès spirituel de la paroisse.

Il vaut la peine de dresser la liste de ceux qui, de génération en génération, ont accepté cette responsabilité. On notera que, depuis 1966, à la suite du remaniement de la Loi des Fabriques, leur nombre est passé de 3 à 6, avec une mutation chaque année.

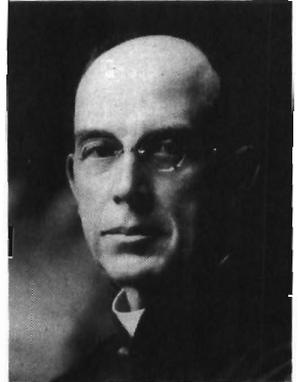
D'abord, avant l'arrivée du premier curé, il y a eu les syndics qui ont eu la responsabilité de faire des démarches, de préparer les lieux et de veiller à la construction des bâtiments: Pierre Chabot, Michel Gautron, Alexandre Mercier, Jean Garant, Joseph Bilodeau, Charles Breton,



J. Elzéar Galerneau
1912



Joseph Vaillancourt
1913-1915



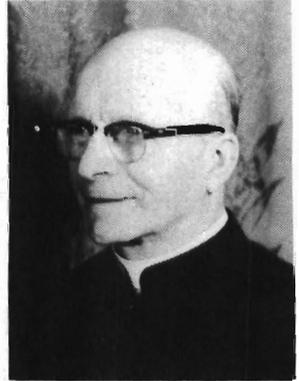
Ulric Brunet
1915-1922



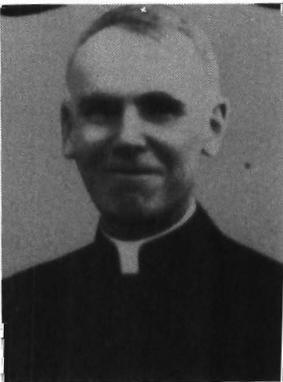
Eugène Morneau
1922-1934



Eugène Beaudet
1934-1952



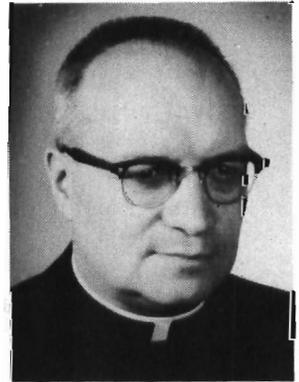
Joseph Marcoux
1952-1961



Lucien Quirion
1961-1975

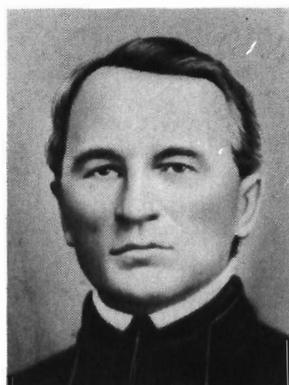


Onésime Isabelle
1975-1979

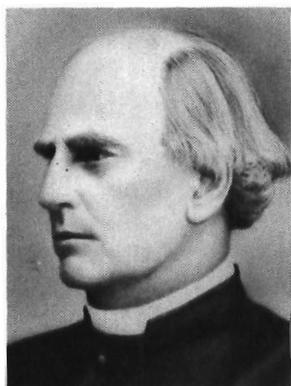


Alban Rossignol
1979

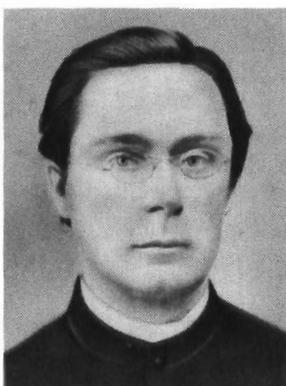
**LES CURÉS QUI ONT ASSURÉ
LA CONTINUITÉ DES SERVICES
PAROISSIAUX À SAINT-LAZARE**



**Léon Roy
1840-1850**



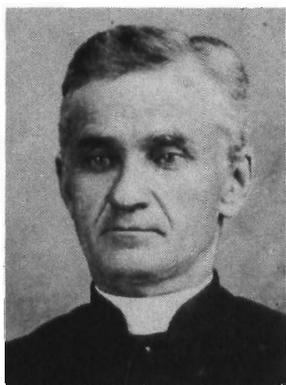
**Edouard Dufour
1850-1875**



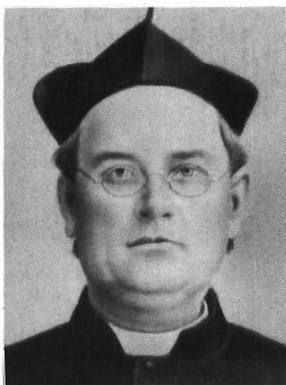
**Louis-Onésime Gauthier
1875-1880**



**J. Jacques-Napoléon Gauthier
1880-1890**



**Darie-M. Lemieux
1890-1896**



**J.B. Georges Boulet
1896-1910**



**Auguste Fortin
1910-1912**

Services paroissiaux

Curés de la paroisse de St-Lazare	106
Vicaires	108
Marguilliers	108
Comités	111
Bedeau	111
Chant et musique	112
Harmonium	112
Chantres	113
Orgue	113
Bibliothèque paroissiale	115



Publication préparée par l'abbé Eugène Beaudet à l'occasion du centenaire de l'arrivée du premier curé en 1949.

CONCLUSION

A St-Lazare, les années se sont égrenées comme un rosaire entre les mains d'une vieille dame. Autant de grains, autant d'années: 150 depuis ce jour de 1832 où une poignée de courageux défricheurs demandaient et obtenaient l'autorisation de bâtir une paroisse là où d'autres avaient prédit qu'il n'y avait plus de concessions bonnes à ouvrir dans cette région inhospitalière de "rochières" et de "baisseurs". Malgré tout, le grand rêve s'est concrétisé peu à peu.

Il y a 100 ans, une équipe de paroissiens s'affairaient à la construction d'une église qui reste comme le symbole de leurs aspirations profondes et la matérialisation de leur dévouement et de leurs espérances tant terrestres qu'éternelles.

Puis la vie s'est déroulée, génération après génération. Continuité de vie paroissiale marquée de renouveau au cours des dernières décennies. On peut même affirmer qu'il y a eu plus de changements en ces quelques années qu'au cours de tout le siècle précédent. L'avènement de la technique dans tous les secteurs de l'existence a eu ses répercussions sur la vie religieuse. Dans un souci d'adaptation au vécu populaire, la vie paroissiale, maintenant ouverte sur le monde, a connu des transformations et un renouveau dans les domaines pastoral, administratif et liturgique.

Le tout ne n'est pas réalisé sans déchirements ni dérangements, à la fois pour le pasteur et les fidèles. C'est la loi de toute croissance et maturation saines, tant dans le domaine matériel que spirituel.

Elle est belle et captivante la route parcourue jusqu'à nous à travers l'histoire de St-Lazare. Aujourd'hui, le chemin s'ouvre vers de nouveaux horizons dans cette ligne de fidèle continuité associée à un dynamique renouveau.

seulement à travers son ministère régulier mais en outre, par des rencontres d'entretiens hebdomadaires commencées au carême et reprises à l'automne sur des thèmes comme le bonheur et la qualité de la vie. Ses connaissances musicales lui permettent de développer les talents des membres de la chorale et il aime s'exécuter à l'occasion sur l'orgue du chœur qu'il a remplacé d'ailleurs par un modèle de plus grande qualité, à deux claviers. de marque Consonnata.

TRAVAUX

Mettant à contribution ses goûts artistiques, il guide, en 1981, les travaux de restauration de la sacristie et du mobilier de l'église. La partie principale de l'ancienne chaire est ingénieusement transformée par Vital Chabot, artiste-sculpteur, en fonts baptismaux. Deux autres éléments sont intégrés à l'ambon où se poursuit la proclamation de la Parole de Dieu. L'autel pour les célébrations est aménagé dans le même style. Les confessionnaux, jusque là dans la sacristie, sont installés à l'arrière de l'église. Construits en même temps que ce bâtiment, ils s'harmonisent bien avec son style.

La Fabrique contribue aussi à la concrétisation d'un projet de la Coopérative d'Habitation de St-Lazare, en vendant un terrain de 115 pieds par 400 de profondeur, situé à proximité du presbytère, au coût de 9 500 dollars.

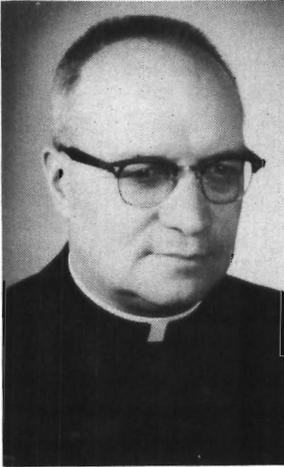
PEINTURE INTÉRIEURE DE L'ÉGLISE 1982

En janvier 1982, un contrat est passé entre la Fabrique et M. Jean Ferland de Ste-Marie pour refaire après 35 ans, la peinture intérieure de l'église, au coût de 34 800 dollars. La générosité des paroissiens permet de réaliser ces travaux sans emprunter.

Le sanctuaire retrouve aussi son apparence d'autrefois avec l'ancienne base des statues, mais sans les colonnes encombrantes. De même, les statues du Sacré-Coeur et de sainte Anne sont intégrées à la décoration architecturale de l'entrée du chœur.

Le texte du bulletin paroissial qui annonce le début des travaux pour le 8 février rappelle: "*Comme nos pères, nous voulons notre église belle, à la gloire de Dieu, digne de notre foi et de celle de nos pères*".

bontés du Seigneur ne sont pas épuisées, n'en doutons pas! Lui seul peut nous donner des joies plus grandes encore, même dans un avenir inconnu. Je vous aime beaucoup! Onésime Isabelle''.



L'ABBÉ ALBAN ROSSIGNOL SEIZIÈME CURÉ 1979

Le dimanche suivant, 11 novembre, une fête d'accueil salue l'arrivée de l'abbé Alban Rossignol qui arrive de l'autre bout de Lotbinière où il était desservant à St-Jean-Deschaillons. Agé de 61 ans, il est prêtre depuis neuf ans et a exercé son ministère à St-Raymond, à St-Emile et à St-Nicolas. Un long cheminement l'a mené de sa province d'origine, le Nouveau-Brunswick où il est né le 13 novembre 1918, à St-André dans la région acadienne de Madawaska. Il fait un stage de neuf ans chez les Trappistes de Rogersville, au cours duquel il complète ses études.

En 1941, il entre chez les Frères des Ecoles Chrétiennes à Ste-Foy. Pendant 21 ans, il accomplit une tâche d'éducateur à divers postes d'enseignement, après quoi il entreprend des études de théologie à l'Université Laval. Il reçoit l'ordination sacerdotale le 16 mai 1970.

Voici ses premiers mots au feuillet paroissial de St-Lazare: *"Toute mon affection vous est acquise et je veux vivre heureux avec vous et travailler à vous rendre heureux. Je veux saluer tous ceux qui sont retenus à la maison. J'irai vous voir le plus tôt possible avec une amitié bien grande"*. Cependant, des problèmes de santé ralentissent ses premières activités à St-Lazare et le forcent même à prendre un repos de quelques semaines à la fin de janvier 1980. *"Il aurait fallu, écrit-il, le prendre avant mon arrivée à St-Lazare et je n'ai pas pu. La grosse grippe que j'ai faite n'a rien arrangé. De toute façon, je pars à regret avec le désir de revenir aussitôt en état de bien travailler"*.

Ainsi, subséquemment, des travaux sont exécutés au coût de 12 737 dollars à la toiture et au clocher de l'église qui requéraient réparations et peinture. Une salle de toilette est installée près de la porte centrale, une beauté intérieure est refaite à la sacristie et le projet de réfection du cimetière est mené à bonne fin. Une généreuse souscription rapporte 22 850 dollars pour défrayer ces dépenses.

Comme pasteur, l'abbé Rossignol manifeste son esprit d'éducateur, non

ne savons pas où l'abbé Morin a exercé son ministère. Peut-être en Louisiane où il est décédé, s'y étant rendu sans doute pour des raisons de santé.



L'abbé Désiré Chabot 1890-1963

Les parents de Désiré étaient Alphonsine Dugal et Guillaume Chabot. Ce dernier se distingua par l'aide matérielle qu'il apporta à la construction de l'église actuelle.

Elevé dans une famille de onze enfants, dont deux devinrent religieuses, Désiré fit ses études classiques et théologiques à Québec, comme son oncle Georges, et fut le premier prêtre à être ordonné en l'église de St-Lazare par le Cardinal Bégin lui-même, le 22 juillet 1917.

Vicaire pendant les 6 années suivantes, il fut désigné comme curé, à la jeune paroisse de St-Luc de Dorchester en 1923 où il retrouva, parmi les pionniers, des amis d'enfance venus de St-Lazare. Dix ans plus tard, on le retrouve à la cure de Notre-Dame-des-Anges-de-Montauban, lieu d'exploitation d'une mine d'or. En 1944, il fut promu à St-Ubalde, et enfin, en 1956, il devenait curé de St-Casimir et Vicaire forain de Port-neuf.

Il est décédé dans ses fonctions, le 20 novembre 1963 à l'âge de 74 ans.



Monseigneur Georges-Marie Bilodeau 1895-1966

Parler de cet homme, c'est retracer le portrait d'une figure attachante et remarquable du clergé de chez-nous. Ses parents, Joseph Bilodeau et Elmire Gautron dit Laroche, étaient cultivateurs au cinquième rang et ils eurent 14 enfants. Georges-Marie est né le 4 octobre 1895 et ses talents d'écolier le conduisirent au séminaire de Québec où il poursuit de fortes études. Son goût pour l'apostolat et l'aventure l'orienta vers la communauté des Oblats où il vécut deux ans, après quoi il revint faire sa théologie au Grand Séminaire de Québec.

Ordonné prêtre en 1923, il est nommé professeur au collège des vocations tardives de St-Victor de Beauce.

Un jour, il prend part à un voyage pour rendre visite aux groupes canadiens-français des provinces des Prairies. Ce fut pour lui une révélation, et l'origine de sa vocation de missionnaire-colonisateur. A cette oeuvre, il consacre toute son intelligence, toutes ses forces, tout son dévouement et tout son talent. . . qui était considérable. Pendant cinq ans il s'occupe de diriger des familles vers les plaines de l'Ouest et il travaille intensément à la colonisation de ces territoires, jusque dans l'immense région de la rivière la Paix en Alberta. Son activité dans ce domaine est si concluante qu'on le nomme directeur de la Société d'Aide aux Immigrants Catholiques fondée par les évêques des provinces des Prairies.

Au cours de ces années, il publie trois livres, Un premier, dans le but d'arrêter le flot des émigrants vers l'étranger: "*Pour rester au Pays*"; un autre, pour inciter les gens à s'orienter vers la colonisation: "*Le vrai remède*", et un troisième, en 1937: "*La vocation agricole*". au moment de la dépression, les gouvernements de l'Ouest rendirent impossible tout mouvement de colonisation vers leurs territoires. En face de cette situation, l'abbé Bilodeau accentua pendant cinq autres années son travail de promotion de la colonisation dans la province de Québec et le nord de l'Ontario. Il fut surtout l'instigateur de la colonisation dans l'arrière région du Témiscouata où il fonda cinq paroisses.

Trouver des terres propres à la culture, y faire ouvrir des chemins afin de les atteindre, choisir les familles, les diriger, surveiller la construction des habitations, voir à l'approvisionnement de vivres indispensables pour la nourriture de ces hommes et à leurs autres besoins essentiels, telle fut la tâche de l'abbé Bilodeau. Curé de ces gens, il était toujours là pour la messe, pour les confessions, pour les avis de toutes sortes; contremaître général des travaux, on le trouvait partout à la fois, surveillant tout, voyant à ce que l'argent soit dépensé judicieusement, créant des coopératives d'achat, achetant des lots pour donner du travail à ceux qui avaient faim et voulaient gagner quelqu'argent.

Partout, dans toutes les régions, dans tous les cantons, on le voyait instruisant, donnant l'exemple, poussant de l'avant pour que progresse le mouvement colonisateur, alors que les ouvriers sans travail quittaient les villes pour retourner à la terre. C'est ainsi qu'il fut chargé du placement des fils de cultivateurs dans les vieilles paroisses du Québec. Le plan proposé n'était pas des plus alléchants, mais l'abbé Bilodeau voit à ce qu'on le corrige, qu'on l'humanise, et là encore,

à force de démarches, il réussit à placer des milliers de fils de cultivateurs dans le voisinage de leurs parents.

En raison de circonstances incontrôlables, l'abbé Bilodeau quitte le travail actif de la colonisation en 1936 pour oeuvrer dans le Comté de Portneuf où il est curé de Rivière-à-Pierre. Dix ans plus tard, il est promu à la cure de St-Raymond. Il y demeura 19 ans, jusqu'à sa retraite en février 1965. En reconnaissance des nombreux services rendus à l'Eglise et de la qualité de son ministère pastoral, il fut nommé prélat domestique en 1957, ce qui lui donnait le titre de Monseigneur.

"Plutôt court, les épaules larges, les yeux brillants, exprimant la franchise, le front dénudé, les joues roses, saillantes, la bouche petite, aux lèvres mobiles, souriantes; la démarche vive et pressée de l'homme qui veut accomplir 36 heures de travail par journée de 24", tel est le portrait de Mgr Bilodeau tracé par un ami qui oeuvra plusieurs années à ses côtés. Retiré dans sa paroisse natale, il mourut le 2 octobre 1966, à l'âge de 71 ans et il repose au milieu des siens dans le cimetière paroissial.

Sa mémoire est perpétuée à St-Lazare par une rue qui porte son nom. C'est un honneur bien mérité.



L'abbé Henri Laverdière 1903-1944

Les parents de Henri se nommaient Florent Laverdière et Elzire Ruel. Né le 27 septembre 1903, il fit son cours classique chez les Oblats, puis choisit d'oeuvrer dans le diocèse de Québec après sa théologie au Grand Séminaire. Ordonné en 1931, il fut successivement vicaire à Ste-Foy, à Notre-Dame de Lévis, à Ste-Croix et à Rivière-à-Pierre. Atteint de tuberculose, son état de santé l'obligea à se retirer du ministère en 1940. Après quelques années au sanatorium du Lac-Edouard, il se retira à la Villa Mastai où il mourut le 1er août 1944, à l'âge de 40 ans.

Après ses funérailles en l'église de St-Lazare, ses restes mortels ont été inhumés au cimetière paroissial.



L'abbé Gérard Larochelle

Il vit le jour au Petit-Buckland, le 18 novembre 1920, dans la famille de Joseph Larochelle et d'Hénédine Marceau. Comme un vin de qualité qui mûrit lentement, Gérard accède au sacerdoce à l'âge de 34 ans après des études à l'École Apostolique de Lévis, au séminaire de St-Victor et au Grand Séminaire de Québec.

Après son ordination à St-Lazare le 29 juin 1954, il est nommé professeur au séminaire du Sacré-Coeur à St-Victor.

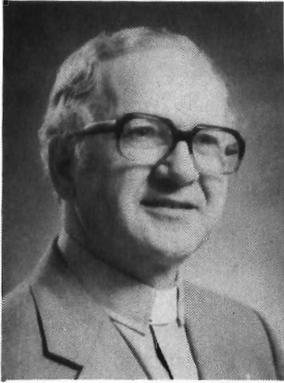
Pendant 21 ans, son activité sera centrée sur cette oeuvre d'éducation, en y incluant trois années de perfectionnement à l'Université Laval et une année d'enseignement au séminaire St-Augustin de Cap-Rouge. En 1970, il est nommé supérieur à St-Victor et son mandat est même renouvelé dans cette fonction. Les paroissiens de St-Lazare ont aussi l'occasion de profiter de son ministère, en particulier quand la santé de l'abbé Quirion laisse à désirer. Nommé vicaire économe, après le décès de ce dernier, il prolonge ses services jusqu'au moment où la paroisse de St-Gervais l'accueille à l'automne 1975. Voici le mot de remerciement qu'on trouve au feuillet paroissial de St-Lazare, le 5 octobre de cette année-là:

"Abbé Gérard,

Vous êtes un très grand ami qui nous quitte. . . Vous dire merci, à vous, ce n'est pas une tâche facile, puisque vous pensez toujours n'avoir rien fait pour nous. Pourtant, vous êtes celui qui, sans éclat, fait tout très bien, en profondeur! Ce genre de bien pénètre en nous comme un breuvage exquis, qui nous change lentement mais en profondeur et pour longtemps. Quand on vous a rencontré, on n'est plus les mêmes.

Par le curé de St-Lazare, c'est une paroisse entière qui dit un éternel merci à un authentique prêtre de Jésus-Christ".

Curé de St-Gervais pendant quatre ans, l'abbé Larochelle est très apprécié de ses paroissiens, mais des problèmes de surdité l'obligent à présenter sa démission. Il est alors nommé au Tribunal ecclésiastique de Québec où sont présentées les demandes d'annulation de mariage. Sa sagesse et sa prudence le qualifient pour occuper le poste de "défenseur du lien". En langage populaire, on dirait qu'il est "l'avocat du diable", même s'il travaille plus que jamais pour le Bon Dieu!



L'abbé Albert Noël

Albert est né le 2 octobre 1923 d'Omer Noël et de Marie-Louise Godbout. Après ses études au Petit Séminaire de Québec, il va compléter ses études de théologie à St-Boniface, au Manitoba. Ordonné prêtre en 1952, il exerce son ministère dans l'ouest, au diocèse de St-Paul en Alberta. En 1971, il vient oeuvrer dans la région de Québec où il est présentement curé, depuis 1976, à St-Jacques-de-Leeds.



L'abbé Gildas Plante

Fils de Napoléon Plante et de Bernadette Asselin, Gildas entreprend son cours classique au Collège de Lévis après ses études élémentaires au Petit-Buckland. Entré au Grand Séminaire, il est ordonné dans la Basilique de Ste-Anne-de-Beaupré en 1958. Au cours des années qui suivent, il est tour à tour vicaire à St-Fidèle, à St-Honoré et à St-Pierre-aux-Liens. En 1980, il est nommé curé à la paroisse de Ste-Agathe de Lotbinière.



L'abbé Antonio Laflamme

Antonio est né le 6 mars 1933 d'Alexandre Laflamme et d'Emélie Corriveau. Il poursuit ses études secondaires au Séminaire de St-Victor, entreprend sa philosophie au Séminaire des Sts-Apôtres, puis sa théologie à Rimouski. Ordonné prêtre pour le Diocèse de Hauterive, le 8 juin 1963, il exerce son ministère dans cette ville pendant quatre ans. En 1967, il ira poursuivre une année d'études pastorales et liturgiques en Belgique. Depuis son retour, il est animateur de pastorale et conseiller en Education chrétienne à la Commission Scolaire de Bersimis à Forestville.



L'abbé Paul Côté

Né le 24 janvier 1934, il est le fils de Georges Côté et de Marie-Anne Labonté. Après la petite école du sixième et du cinquième rang, il poursuit ses études au Collège de Lévis où il se signale par ses dons de chanteur, puis entre au Grand Séminaire. Ordonné le 24 mai 1959, il exerce son ministère à l'École Normale Laval pendant 5 ans. De 1964 à 1976, son champ d'action est la mission du diocèse de Québec au Paraguay. Revenu au Québec cette année-là, il est vicaire à St-Eugène, puis à St-Pierre-aux-Liens à Orsainville.



L'abbé Onil Godbout

Il a vu le jour le 29 novembre 1954, au quatrième rang. Fils de Léopold et d'Antoinette Lamontagne, il entre à l'École Apostolique de Lévis après ses études primaires. Il opte pour le Grand Séminaire et il est ordonné prêtre le 15 juin 1980 à St-Lazare, à la suite d'un stage pastoral à Notre-Dame-de-Lévis. Depuis, tout en étant vicaire dominical à Bienville, il oeuvre au Collège de Lévis en qualité d'animateur de pastorale au collégial et d'animateur socio-culturel au secondaire.

RELIGIEUX

CHEZ LES PÈRES DU SAINT-SACREMENT



Père Robert Fortin 1902-1964

Fils du tailleur Alphonse Fortin et de Bernadette Bilodeau, il est né le 7 décembre 1902. Après ses études primaires, il poursuit, au juvénat de Terrebonne, sa formation classique. C'est à Montréal, puis à Rome où il est ordonné le 7 juillet 1929, qu'il se spécialise en théologie. Son ministère s'exerce dans l'enseignement de cette discipline à Montréal et à Sherbrooke. Il a beaucoup écrit et a beaucoup prêché, en particulier lors de congrès eucharistiques. C'est surtout à Rome qu'il s'est signalé comme instigateur et réalisateur d'une église nationale canadienne, dédiée aux Saints-Martyrs canadiens. Il est décédé le 7 juillet 1964, à l'âge de 62 ans.



Père Henri Fortin 1905-1978

Frère de Robert, Henri, né le 3 avril 1905, a suivi ses traces et a été ordonné prêtre à Montréal le 29 juillet 1931. Spécialisé en Ecriture Sainte à Rome, il a passé sa vie à l'enseigner, d'abord à Montréal, puis en Afrique, dans un séminaire de sa communauté, au Mozambique. Décédé à Montréal le 22 janvier 1978, il était âgé de 72 ans.

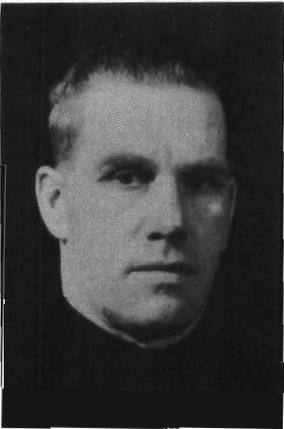
M. Alphonse Fortin quitta St-Lazare pour Ste-Claire à la suite du décès de son épouse en 1909. Un autre de ses fils, Guy, né d'un deuxième mariage, est devenu Père du Saint-Sacrement et une fille, Marcelle, religieuse de St-Joseph de St-Vallier.

CHEZ LES OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE



Père Charles Garant

Le 1er mars 1905, Charles naissait de Joseph Garant et d'Elmire Côté. Après ses études de formation chez les Oblats, il accède au sacerdoce le 31 mai 1933. L'été suivant, le Père Charles part pour le Basutoland, appelé aujourd'hui Lesotho, où il accomplit un apostolat missionnaire pendant 39 ans. De retour au pays en 1973, il reçoit des soins hospitaliers puis se retire à la maison de sa communauté, à Richelieu, tout en allant rendre service à des confrères à l'occasion.



Frère Albert Côté 1905-1978

Né le 29 mars 1905, de Louis Côté et de Marie Talbot, il fréquente l'école du cinquième rang, puis s'occupe aux travaux de la ferme familiale. Au seuil de sa trentième année, après avoir mûri sa décision, il s'oriente chez les Oblats où il fait sa profession religieuse en 1936. De là, il part pour le nord de l'Alberta qui restera sa province d'adoption et où le climat atténuera son asthme. Fidèle collaborateur des Pères auprès des Indiens, Frère Albert est un bâtisseur d'églises et d'orphelinats dans la région du Lac La Biche et du Lac Ste-Anne.

Homme à tout faire, il veille à l'entretien et il est réputé pour sa capacité de travail et sa jovialité. Un jour, l'évêque arrive pour les confirmations et il a oublié sa mitre. En vitesse, le Frère Albert lui en confectionne une avec ce qui lui tombe sous la main. . . Il passe ses dernières années à St-Albert, dans la banlieue d'Edmonton, dans les fonctions de cuisinier et d'infirmier. C'est là que la mort met fin à son labeur le 16 janvier 1978.



Frère Gérard Chabot

C'est le 6 janvier 1914 qu'est né Gérard, fils de Louis Chabot et de Priscilla Labrecque. Ayant choisi de devenir Oblat, il demande, en 1937, âgé de 23 ans, à partir pour l'Afrique. Après une traversée de 40 jours en bateau, il arrive à son poste, le Basutoland. Toute sa vie est consacrée au travail d'imprimerie: publication d'un quotidien, manuels scolaires, livres religieux, . . . En 1950, Frère Gérard devient directeur de l'entreprise et il continue toujours à veiller à la bonne marche de cette forme d'apostolat.

CHEZ LES MISSIONNAIRES DU SACRÉ-COEUR



Père Léonard Côté

Il est né à St-Nérée, aux confins de St-Lazare, le 13 décembre 1918, mais ses parents, Joseph Côté et Amanda Audet, viennent s'établir au quatrième rang en 1921. Après sa formation chez les Missionnaires du Sacré-Coeur, il est ordonné prêtre le 13 mai 1947. Six ans professeur au Juvénat de sa communauté à Beauport, il est ensuite prédicateur de retraites paroissiales, de 1958 à 1968, avec un arrêt d'un an au poste de maître des novices.

En pastorale hospitalière à l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi jusqu'en 1972, il revient à Ste-Foy comme vicaire à Ste-Ursule. En 1979, il est aumônier de la maison provinciale des Servantes du St-Coeur de Marie à Beauport.

CHEZ LES MARIANISTES



Frère Jean-Marie Larochelle

Né le 7 février 1931, Jean-Marie est le frère de l'abbé Gérard. Après ses études élémentaires, il se rend à St-Anselme, en 1944, chez les Marianistes qui viennent d'y ouvrir une maison de formation. Après son noviciat aux Etats-Unis, il émet ses premiers vœux en 1948 et revient compléter sa formation d'éducateur à St-Anselme. En 1951, on le verra professeur à St-Boniface, au Manitoba, d'où il revient poursuivre sa tâche à St-David, de 1957 à 1960.

Après un an vécu à Masham dans la Gatineau, on le retrouve deux ans à St-Anselme, puis, en 1964, il ira oeuvrer à Abidjan, en Afrique, où il est en particulier responsable de direction scolaire, d'inspection scolaire et de tâches d'enseignement. Il revient au pays en 1981 après 17 ans de cet apostolat.



Père Rosaire Côté

Le 14 mai 1932, Rosaire est né dans la famille de Georges Côté et de Marie-Anne Labonté. Après ses études primaires, il suit, en 1945, le même cheminement que Jean-Marie Larochelle. Devenu religieux marianiste en 1949, il poursuit ses études et enseigne cinq ans avant de se rendre faire son séminaire à Fribourg, en Suisse. C'est là qu'il est ordonné le 17 juillet 1960. Deux ans plus tard, il accepte d'exercer son apostolat en terre africaine où il prêche main-forte, en milieu d'éducation, à ses confrères d'Abidjan.

En 1976, il devient curé de la cathédrale de Korhogo où il passe quatre années, après quoi il se rend à la paroisse de Kouto pour assurer l'animation pastorale auprès des chrétiens des 25 villages environnants.



Père Eugène Côté

Frère de Rosaire et de Paul, il est né le 22 octobre 1937. En 1949, il se rend à l'Institut Ste-Marie de St-Anselme où il poursuit ses études et s'engage dans la vie marianiste en 1954. Il complète sa formation, en particulier sa philosophie au Collège de Lévis et enseigne deux ans à St-David, puis à St-Anselme, jusqu'à son départ pour le séminaire international de la communauté, à Fribourg, en 1964. Ordonné prêtre le 30 mars 1968, il oeuvre en catéchèse et en pastorale scolaire au Campus Notre-Dame-de-Foy à Cap-Rouge jusqu'en 1975.

Depuis ce temps, il exerce son ministère en pastorale hospitalière, trois ans à l'Hôpital du Christ-Roi puis à l'Hôtel-Dieu de Lévis.

CHEZ LES FRÈRES DE STE-CROIX

Charles Breton

Fils de Joseph. Probablement né avant l'existence des registres paroissiaux. Devenu religieux sous le nom de Frère Luc. Confrère du Frère André, fondateur de l'Oratoire St-Joseph. Il est décédé au Collège St-Laurent le 14 novembre 1885.

CHEZ LES FRÈRES MARISTES

Cyrille Laverdière

Fils de Philiat et d'Olivine Godbout. Né le 18 mai 1906. Profession religieuse en 1922: Frère Sylvio-Paul. Décédé le 28 septembre 1928.

CHEZ LES FRÈRES DU SACRÉ-COEUR

Adrien Dion

Né en 1924, fils d'Eugène et de Marie Brochu. La famille va s'établir à Limoilou peu après. Un autre de ses frères, Lionel, est devenu Père Blanc.

CHEZ LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Jean-Baptiste Audet

Fils de Jean et de Sophie Bilodeau. Né le 15 juillet 1851. Profession religieuse en 1873: Frère Sanctinus. Aptitude remarquable pour l'enseignement. La maladie l'emporte à 27 ans, le 6 octobre 1878.



Joseph Chabot

Fils de Pierre et d'Adelaïde Trudel. Frère de l'abbé Georges. Né le 25 mai 1861. Profession religieuse en 1879: Frère Hyacinthe. Enseignement, direction d'écoles et de communautés à Montréal, à Québec, à Iberville, et à Ottawa où il est terrassé par une "fluxion de poitrine" le 23 octobre 1906 à 45 ans.

Jean Bilodeau

Fils d'André et d'Osine Larochelle. Frère de l'abbé Adélar, du Frère Théophile et de Soeur Amarilda. Né le 12 juillet 1864. Profession religieuse en 1881. Atteint d'une "péritonite chronique", il meurt à 22 ans, le 9 mai 1886.

Théophile Bilodeau

Même famille,. Né le 24 janvier 1870. Profession religieuse en 1887: Frère Optatian. Il part pour l'Espagne en 1906. Auteur d'une méthode pour l'enseignement de l'anglais. Décédé à la suite d'une "*forte oppression à la poitrine*", le 22 avril 1936, âgé de 66 ans.

Jean Baillargeon

Fils de Magloire et de Marie-Anne Bilodeau. Né le 14 mars 1863. Profession religieuse en 1883: Frère Nabor. Enseignement. Grande piété. Décédé le 24 novembre 1929, à 66 ans.

Pierre Baillargeon

Même famille. Né le 31 juillet 1865. Décédé dans sa famille, à St-Lazare, pendant son noviciat le 30 novembre 1884, à 19 ans.

Georges Bélanger

Fils de Norbert et de Marguerite Audet. Né le 8 janvier 1866. Profession religieuse en 1887: Frère Primian. Décédé le 28 avril 1898, à 32 ans.

Alphonse Lacasse

Fils de Cyrille et de Zoé Audet. Né le 30 août 1871. Profession religieuse en 1889: Frère Nicolas. Professeur à Yamachiche. Santé fragile. Décédé le 26 février 1899, à 28 ans.

Joseph-Edouard Laflamme

Fils de Louis et de Marie Bilodeau. Né le 28 mars 1874. Décédé dans sa famille, à St-Lazare, peu après sa profession, le 10 octobre 1892.

François-Xavier Edmond Jolin

Fils de Damase et d'Olivine Boissel. Né le 21 novembre 1877. Sa famille va s'établir à St-Philémon pour diriger un moulin à farine et une scierie. Profession religieuse en 1895: Frère Edmond. Professeur de chant et de musique pendant 20 ans à St-Sauveur, Québec. Le ténor Raoul Jobin débute dans sa chorale. Frère Edmond passe plusieurs années à St-Raymond où il est décédé, le 27 janvier 1963, à l'âge de 86 ans.

Marcel-Cyrille Chabot

Fils de Joseph et de Vitaline Goulet. Né le 8 septembre 1878. Profession religieuse en 1896: Frère Emilien. Passe 33 ans aux Trois-Rivières comme professeur, puis comme infirmier et linge. Atteint de surdité pendant ses 25 dernières années, il garde une *“merveilleuse fraicheur d’ me”*. Décédé le 2 février 1946 à 68 ans.

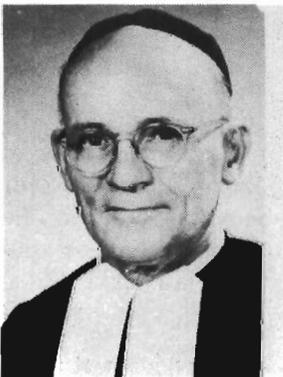
Amédée Dutil

Fils de Joseph et de Marie Chabot. Né le 23 janvier 1880. Profession religieuse en 1897: Frère Maxime. Educateur. Premier directeur à Loretteville en 1913. Inspecteur à l’Académie de Québec. Décédé de pneumonie le 19 février à 51 ans.



Marcel-Octave Goupil

Fils de Louis et de Délima Chabot. Né le 31 décembre 1880. Profession religieuse en 1900: Frère Agap  Cuisinier. *“Esprit inventif, grand ami de la nature et homme de prière: Il regarde les choses avec des yeux toujours neufs, il s’étonne et admire”*. Décédé   Ste-Foy le 4 mai 1962, à 82 ans.



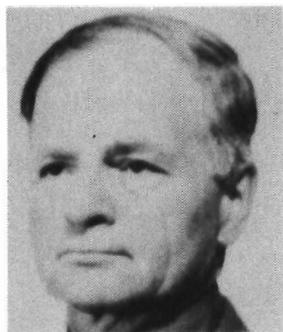
François Goupil

Fils de Félix et de Mathilde Chabot. Né le 27 juin 1883. Profession religieuse en 1900: Frère Térence. Service d’entretien, surtout à St-Jérôme où il a passé 34 ans. Décédé le 2 juin 1975, doyen des F.E.C.  g  de 91 ans. Cinq de ses soeurs sont entrées en communauté.



Louis Chabot

Fils de Louis et de Priscilla Labrecque. Né le 25 août 1907. Profession religieuse en 1928: Frère Constant. Professeur, en particulier aux Trois-Rivières, où il a passé 24 ans. Retiré au Chemin des Quatres-Bourgeois à Ste-Foy.



Lucien Chabot

Même famille que Louis, F.E.C. et Gérard, O.M.I. né le 15 octobre 1916. Profession religieuse en 1935: Frère Cyrille. Enseignement, travaux de menuiserie. 18 ans à Ste-Foy, 13 ans à la ferme Louis-Hébert, à l'Île d'Orléans. S'occupe de l'entretien à la Résidence de la Salle, à Cap-Rouge.



Albert Chabot

Fils d'Alphonse et de Délima Aubin. Né le 1er juin 1915. Profession religieuse en 1933: Frère Josaphat. Entretien et réparations au Centre Pédagogique où il est aussi tailleur. Depuis 1979, apostolat à l'Île à la Tortue, Haïti.

RELIGIEUSES

CHEZ LES RELIGIEUSES DU BON PASTEUR

Philippine Guillemette

Fille de Nérée et d'Adèle Lapierre. Née le 2 mai 1872. Profession religieuse en 1890: Soeur Alphonse. Douée pour la couture et l'art culinaire. Très aimée des jeunes. Elle passe plus de 50 ans comme cuisinière, surtout à Lawrence (Mass), Van Buren (Maine), Matane, St-Georges et Lotbinière. Décédée en 1959 à l'âge de 86 ans. Deux autres de ses soeurs sont décédées au noviciat.

Marie-Louise et Anna Guillemette

Marie-Louise, née en 1866, entrée en 1886, meurt le 8 février 1887 à 21 ans. Anna, née le 12 février 1880, entrée en 1897 est emportée par la thyphoïde à 17 ans, le 22 juillet 1897.

CHEZ LES RELIGIEUSES DE JÉSUS-MARIE

Philomène Pouliot

Fille d'Antoine et de Solange Dugal. Née en 1838. Profession religieuse en 1864: Soeur St-Pascal. Décédée le 8 décembre 1876 à 38 ans.

Louise Chabot

Fille de Joseph et de Louise Labrie. Née le 19 octobre 1856. Profession religieuse en 1876: Soeur St-Raphaël. Passe sa vie à enseigner au Québec et en Nouvelle-Angleterre. *"Après 59 ans de labeur, elle exprima le désir d'enseigner encore dix mois pour compléter ses six dizaines d'années d'enseignement"*. Décédée le 10 novembre 1952 à 97 ans, après 76 ans de vie religieuse.

Odélie Chabot

Soeur de Louise, née le 19 octobre 1859. Profession religieuse en 1880: Soeur St-Théodore. Décédée le 11 février 1928, à 69 ans.

Belzémire Plante

Fille de Damase et de Marguerite Gonthier. Née en 1865. Profession religieuse en 1885. Décédée le 20 mai 1888, à 23 ans.

Amarilda Bilodeau

Soeur de l'abbé Adélarde et des Frères Jean et Théophile. Née le 3 mai 1865. Profession religieuse en 1885: Soeur St-Nérée. Décédée le 27 août 1941, à 76 ans.

Ombéline Morin

Fille d'Hubert et de Philomène Beaudoin. Née le 23 août 1867. Profession religieuse en 1892: Soeur Ste-Reine. A enseigné 21 ans en Nouvelle-Angleterre, puis devint beauceronne d'adoption pendant 25 ans. "*Religieuse au grand coeur*". Décédée le 19 janvier 1956, à 88 ans.

Marie Racine

Fille d'Onésime et de Néomésie Goupil. Née le 28 septembre 1873. Profession religieuse en 1894: Soeur St-Onésime. "*Hospitalière-née. Les maladies, épidémies, et le reste lui permirent, durant son séjour aux Etats-Unis, de manifester ses dons incontestables d'infirmière*". Elle poursuivit sa tâche à Lauzon et à Sillery. Décédée le 19 avril 1953, à 79 ans.

Alice Fradette

Fille d'Antoine et d'Eugénie Ruel. Née à Quincy, Mass., le 22 novembre 1891. Son père, originaire de St-Lazare et ancien militaire aux Etats-Unis, meurt 7 ans plus tard d'un mal alors inconnu: la silicose. La veuve revient chez son père, Honoré, à St-Lazare. A 16 ans, Alice retourne travailler avec sa mère aux Etats-Unis. Deux ans après, elle entre au noviciat. Profession religieuse en 1914: Soeur Ste-Jeanne-d'Arc. Ense-

gne 46 ans à divers endroits. Décédée le 24 avril 1974 à Sillery, âgée de 83 ans.



Maria Nadeau

Fille de Joseph et d'Adèle Gosselin. Née le 15 septembre 1896. Profession religieuse en 1923, sous le nom de Soeur St-François, après avoir consacré quelques années à l'enseignement. Elle aimait aussi la danse et le chant. Soeur St-François enseigne 20 ans en Nouvelle-Angleterre. Habile couturière malgré ses maux d'arthrite. Elle meurt le 1er juin 1962, après une longue maladie, à l'âge de 65 ans.



Maria Marceau

Fille d'Antoine et de Marie Béchard. Née le 27 mars 1900. Profession religieuse en 1923: Soeur St-Antoine. Au lendemain de sa profession, elle fut dirigée vers les États-Unis; New-York et Woonsocket. Après 46 ans, elle revint à Sillery en 1969, pour continuer à donner "*sans compter et son temps et ses énergies*".

CHEZ LES RELIGIEUSES DE LA CHARITÉ

Angèle-Marie Dutil

Fille de Pierre et d'Angèle Patoine dit Desrosiers. Née le 1er février 1855. Soeur de l'abbé Pierre, elle fait toutes ses études sous sa direction alors qu'il était instituteur. Elle enseigne 4 ans à St-Lazare, puis renonce à un projet de mariage pour entrer au couvent où elle devient Soeur St-Athanase en 1881. On la retrouve en particulier à l'hospice de Lévis, à Fall River, à Lowell, toujours auprès des orphelins. Elle passe aussi 12 ans à St-Michel-Archange dans la section la plus difficile. Active jusqu'au bout, elle meurt le 4 mars 1944, à l'âge de 88 ans.

Léocadie Royer

Fille de Vital et de Marguerite Godbout. Née le 21 octobre 1860. Partie gagner sa vie à Québec, elle rompt, à 31 ans, avec un prétendant sérieux, pour devenir religieuse sous le nom de Soeur St-Adalbert en 1894. Elle qui ne savait ni lire ni écrire passe 43 ans à St-Michel-Archange, responsable de l'atelier de tissage: *"Les catalogues, la toile bise, les tapis crochetés se multipliaient entre ses mains, et l'on admirait le fini de ses ouvrages"*. Elle est décédée le 13 janvier 1939, âgée de 78 ans.

Illuminat Gosselin

Fille de François et de Philomène Lemelin. Née le 3 septembre 1866. Jeune fille, elle va gagner sa vie dans les filatures de la Nouvelle-Angleterre. A 27 ans, elle entre en communauté et prononce ses voeux en 1895 sous le nom de Soeur St-Cécilius. Elle s'occupe des orphelins à Fall River et à Québec, puis passe 30 ans avec *"les malades les plus misérables à l'hôpital St-Michel-Archange"*. Décédée le 27 décembre 1939, à 73 ans.

Arthémise Ruel

Fille d'Edouard et de Marie Labrecque. Née le 26 juillet 1870. Malgré une santé fragile, elle doit s'occuper de la maison familiale à la suite du décès de sa mère. A 21 ans, elle entre au noviciat et devient, en 1893, Soeur Ste-Vitaline. Le travail à la cordonnerie refait ses forces physiques. Habile couturière, elle peint aussi des images. La phtisie l'emporte le 25 août 1946, dans sa 76e année.



Marie-Sophie Bilodeau

Fille de Charles et de Marie Laverdière. Née le 26 février 1873. Son père fut soldat à la guerre de Sécession américaine en 1861 (voir le chapitre 16). Douée d'une intelligence supérieure, elle souffre d'une vue défectueuse et elle est plutôt timide. A 22 ans, elle se décide à entrer au couvent. Le curé Lemieux donne son témoignage: *"Mlle Bilodeau est une jeune fille tout à fait exemplaire, ne connaissant que deux chemins, celui du champ d'action où se dépensait son énergie et son*

zèle, et celui de l'église où brillait une tendre piété".

Après ses vœux, en 1897, elle porte le nom de Soeur St-Régis. Pendant 50 ans, elle tisse, au milieu des orphelins, de belles catalognes et leur apprend à accomplir des tâches domestiques. Ingénieuse, elle invente une formule pour la fabrication du vernis à chaussures. Incapable de lire assez jeune, elle savait *"par coeur toute la messe, les vêpres et un nombre prodigieux des belles prières de l'Eglise. Agée de 80 ans, elle meurt le 10 juin 1953, après une année de paralysie"*.

Willemine Chabot

Fille de Camille et de Délima Nadeau. Née le 17 novembre 1875. Elle ne connut jamais le chemin de l'école. *"J'ai appris à côté du rouet de ma mère"* disait-elle. Religieuse en 1895, elle garde son nom. Employée à la buanderie, à la chaufferie, puis au service des prêtres, elle passe les dernières années de sa vie paralysée. Décédée le 13 janvier 1951, à 75 ans .



Marie Goupil

Fille de Félix et de Marie Mercier. Née le 12 octobre 1864, elle perd sa mère à 7 ans. Elle apprend à tenir maison avec son père qui se remarie 5 ans plus tard. Entre temps, des gens de la parenté ont aussi aidé à élever les enfants. Cinq filles deviendront religieuses et un garçon, François, religieux. Marie refuse *"un bon parti"*, devient Soeur Ste-Victorine à 25 ans et consacre sa vie aux tâches domestiques. La maladie l'emporte à 47 ans, le 21 décembre 1936.

Marie-Luce Goupil

Née le 10 novembre 1869, elle devient religieuse en même temps que sa soeur aînée sous le nom de Soeur St-Victorin. *"Modèle d'humilité et de douceur"*, elle travaille surtout auprès des aliénés à St-Ferdinand, puis des tuberculeux à l'hôpital Laval. Lucide jusqu'au bout, elle meurt à 90 ans, le 14 février 1960, après plus de 70 ans de vie religieuse.



Marie-Rose Goupil

Née le 5 novembre 1871, elle entre au couvent la même année que ses soeurs, en 1889 et devient Soeur St-Victorius. Trente-huit ans cuisinière, elle est atteinte peu à peu de surdité. Décédée à 85 ans, le 25 mai 1957, elle est la première défunte   être exposée à la nouvelle Maison G n ralice.



Clara Goupil

Née le 31 décembre 1884, de Mathilde Chabot, seconde épouse de Félix Goupil. Elle entre en religion en 1901 et prend le nom de Soeur St-Victoric, nom qui se rattache à ceux de ses trois autres soeurs. Cuisinière aux *“talents très appréciables”* pendant 25 ans, elle passe le reste de sa vie à confectionner des ornements d' glise, car *“ses doigts savaient manier habilement et en vitesse la plus fine aiguille”*. Elle meurt de tuberculose à 58 ans, le 31 décembre 1942.

Marie-Angèle Dutil

Fille de Louis et de Marie Lapointe dit Audet. Née le 19 octobre 1876, elle opte pour le couvent en 1894 sous le nom de Soeur Ste-Lucille. Elle s'est dévouée à *“l'asile St-Michel-Archange, dans une salle où la nature n'y trouve aucunement son compte”*. Atteinte de phtisie pulmonaire, elle est décédée le 16 juin 1908, à 31 ans.

Léontine Audet

Fille d'Augustin et de Philomène Mercier. Née le 13 octobre 1876, elle est la vingtième enfant de M. Audet qui a connu deux alliances et élevé 23 enfants. Cousine des soeurs Goupil, elle entre en communauté et conserve son nom. Pendant 49 ans, on la trouve à son département à St-Michel-Archange de 7:30h   11:15h, et de midi à 5 heures,

pour y retourner après le souper et risquer bien souvent d'être dérangée durant la nuit. Par la suite, elle est chargée de récupérer les "échiffes" et les guenilles pour les transformer en tapis, couvertures et même en bas. Pendant la construction des immenses bâtiments actuels, en 1942, elle recueille les sacs vides de ciment, en retire les ficelles, et, aidée de ses bonnes amies, en confectionne des lavettes et des vadrouilles. Le papier, bien propre, repassé, roulé, servit à l'Hôpital pendant plus de quinze ans. Peu après, elle défait des vieux boyaux à incendie donnés par la ville, afin d'en récupérer le lin et le coton. A 81 ans, on lui en donnerait à peine 50. *"Pendant plus de 70 ans, elle est la servante et l'amie des personnes brisées dans tout leur être. . ."* Elle meurt le 9 août 1966, âgée de 89 ans, après 76 ans de vie religieuse. "La petite fille venue de St-Lazare à 13 ans a su tenir malgré le travail, la fatigue et l'oubli qui nous attend un jour ou l'autre".

Aurélie Audet

Soeur de Léontine et cousine des soeurs Goupil. Née le 30 mars 1879. Entre au couvent et reçoit le nom de Soeur St-Céleste. Elle se dévoue durant plus de 40 ans au sanatorium de Mastai. *"Le nombre incalculable de ses pas pour soulager la misère ne figure dans aucun registre. . ."* Elle meurt à 81 ans, le 27 mai 1960, après 65 ans de vie religieuse.

Adéline Chabot

Fille de Camille et de Délima Nadeau. Née le 3 août 1877. Une maladie des yeux l'empêche de fréquenter l'école. Réchappée de la scarlatine à 12 ans, elle entre au noviciat à 17 ans et devient Soeur St-Martial. Après plus de 30 ans à Lowell, Mass., elle revient à l'orphelinat d'Youville où elle meurt le 14 juin 1949, âgée de 71 ans.

Paméla Dutil

Fille de Joseph et de Marie Chabot. Née le 21 décembre 1877. La famille Dutil déménage sur le territoire de Honfleur, du côté de St-Anselme vers 1890. Deux autres filles, Rosalie et Alice, nées peu après, deviendront aussi religieuses. Paméla entre en religion en 1893 sous le nom de Soeur St-Anastase. *"Nulle n'est plus dévouée ni plus adroite qu'elle dans ses emplois"*. Atteinte d'une maladie du foie, elle meurt à 53 ans, le 5 mai 1931.

Mathilda Fournier

Fille de Jacques et de Zoé Thibault. Née le 26 octobre 1880 d'une famille de 20 enfants, dont 4 couples de jumeaux. Partie travailler à l'hôpital St-Michel-Archange, elle devient religieuse sous le nom de Soeur St-Venant. Cuisinière, elle passe 17 ans en Nouvelle-Angleterre, puis revient oeuvrer 32 ans au lieu de sa première tâche. "*Quelle splendeur que cette religieuse!*" disait quelqu'un qui avait fait sa connaissance. Elle est décédée le 16 mars 1953, âgée de 72 ans.

CHEZ LES PETITES SOEURS DE LA SAINTE-FAMILLE

Mathilda Goupil

Fille de Louis et de Délima Chabot. Née en 1878. Entrée en religion en 1908: Soeur Ste-Aurélie. Décédée en 1961.

Philippine Chabot

Fille de Pierre et de Marie Goupil. Née en 1876, entrée en religion en 1908: Soeur Ste-Scolastique. Décédée en 1932, à 57 ans.

Olivine Breton

Née en 1883. Fille de Joseph et de Perpétue Richard. Religieuse en 1913: Soeur Ste-Anysie. Décédée en 1947.

Félicitine Chabot

Fille de Marcel et de Rose-de-Lima Goupil. Née en 1887, devenue religieuse en 1913: Soeur St-Marcellus. Décédée en 1976.

Marie-Alphonsine Chabot

Soeur de la précédente. Née en 1890. En communauté, Soeur Ste-Géorgie. Décédée en 1920 à l'âge de 29 ans.



Sylviana Trahan

Fille d'Auguste et de Philomène Asselin. Née en 1889. Religieuse en 1909.: Soeur Ste-Thérèse. Décédée en 1915.

CHEZ LES FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE



Adèle Chabot

Fille de Guillaume et d'Alphonsine Dugal. Née en 1882. Soeur de l'abbé Désiré et de Soeur Bernadette. En religion: Soeur Edilbert. Longtemps sous-assistante de la supérieure à la Maison de la Grande-Allée. Puis responsable du magasin d'articles de piété à Ste-Anne-de-Beaupré. Très dévouée à l'accueil des pèlerins. Décédée le 21 juillet 1967.

CHEZ LES SOEURS MISSIONNAIRES NOTRE-DAME DES ANGES

Germaine Laliberté

Fille de Napoléon et de Desneiges Gosselin. Née le 28 juin 1909. La famille Laliberté est partie s'établir à Ascot-Corner, près de Sherbrooke, vers 1920. Soeur Germaine a été missionnaire en Chine où elle a connu en particulier trois ans de détention.

Bernadette Laliberté

Née le 26 juillet 1916. Soeur de la précédente. Missionnaire en Chine.

Rose-Anna Laliberté

Soeur jumelle de Bernadette. Elle a exercé son apostolat missionnaire en Chine, puis à Tahiti.

Ces trois soeurs religieuses sont présentement réunies dans leur Maison-Mère de Lennoxville.

CHEZ LES PETITES FRANCISCAINES DE MARIE



Alice Audet

Fille de Joseph et de Léda Turgeon. Née le 20 janvier 1913. Entrée en communauté à la Baie-St-Paul en 1935. Présentement au service des malades à Baie-St-Paul.

CHEZ LES SOEURS DE LA CHARITÉ DE ST-LOUIS



Marie-Laure Létourneau

Fille de Ferdinand et de Marie Goulet. Née le 2 juillet 1890. Entre en communauté en 1911 sous le nom de Soeur St-Ferdinand. Elle est l'une des trois fondatrices du couvent de Bienville où elle enseigne 22 ans. Puis elle poursuit sa tâche dans la Beauce. Actuellement retirée à Black-Lake.



Jeanne Chabot

Fille d'Alphée et d'Eugénie Chabot. Née le 12 septembre 1924. Devenue religieuse en 1932. Elle enseigne présentement à Beaumont.

CHEZ LES URSULINES



Simonne Chabot

Fille de Ladislas et de Célianire Chabot. Née en 1923. Religieuse en 1942. Après 25 ans au Vieux Monastère, elle séjourne 12 ans à l'école d'enseignement ménager de St-Léonard N.B.: Cours et directorat. Elle passe trois ans à Loretteville. Elle est présentement en activité à Mérici. Cuisinière dont les talents sont fort appréciés.

CHEZ LES OBLATES DE BÉTHANIE

Juliette Roy

Fille de Godfroy et d'Hénéidine Bilodeau. Née à Manchester le 16 juin 1923, mais venue à St-Lazare en 1931. Enseigne à St-Lazare, puis entre en religion aux Trois-Rivières en 1943. Elle a séjourné 16 ans en France, puis à St-Louis, E.U. Actuellement cuisinière auprès des prêtres à la retraite, chez les Pères du St-Sacrement à Québec.

CHEZ LES DOMINICAINES MISSIONNAIRES-ADORATRICES



Yvette Labbé

Fille de Benoit et de Clara Couture. Née le 15 mai 1939. Entrée en communauté en 1963. Séjourne deux ans à Saddle Lake, Alberta. Présentement cuisinière de la communauté de Beauport.

CHEZ LES SOEURS DE NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL-SECOURS

Georgianna Turcotte

Fille de Philippe et de Marie Pouliot. Née à Ste-Marie, Beauce le 27 février 1870, sa famille vient s'établir à St-Lazare peu après. Profession en 1895: Soeur St-Lazare. Elle vient enseigner trois ans dans sa paroisse d'adoption en 1898. Décédée le 18 janvier 1936.



Claire-Ida Mercier

Fille de Misaël et d'Henriette Gosselin. Née le 26 septembre 1878. Profession en 1897: Soeur Ste-Rose. Décédée le 12 janvier 1966.



Ludivine Bilodeau

Soeur de l'abbé Adélarde, des Frères Théophile et Jean et de Soeur Amarilda. Née le 5 janvier 1880. Religieuse en 1902: Soeur Marie-Joseph. Décédée le 29 mars 1969.



Anna Chabot

Fille de Joseph et de Vitaline Goulet. Née le 4 avril 1882. Profession en 1903: Soeur St-Hyacinthe. Décédée le 28 mars 1957.



Marie-Anne Trahan

Fille d'Auguste et de Célianire Pouliot, soeur de Delvina, P.S.S.F. Née le 6 avril 1882. Profession en 1906: Soeur Ste-Emilie. Décédée le 27 mars 1962.



Bernadette Chabot

Soeur de l'abbé Désiré et d'Adèle F.M.M. Née le 24 août 1882. Profession en 1904: Soeur Ste-Isabelle. Décédée le 15 juin 1976. Elle a fait la classe plusieurs années à St-Lazare.

Césarie Roy

Fille de Cyrille et Henriette Godbout. Née le 6 avril 1883. Profession en 1899: Soeur St-Georges. Décédée le 14 septembre 1900.



Léontine Chabot

Fille de Pierre et de Marie Goupil, soeur de Philippine P.S.S.F. Née le 23 mai 1885. Profession en 1906: Soeur St-Léonard. Tour à tour supérieure générale, de 1928 à 1934, assistante générale, puis conseillère générale. Décédée le 20 janvier 1962.

Déliima Morin

Fille de Thomas et d'Obéline Boutin, soeur de l'abbé Edmond. Née le 31 décembre 1885. Profession en 1911: Soeur St-Honoré. Décédée le 28 octobre 1918.



Alvine Labrie

Fille de David et de Céline Goulet. Née le 22 juillet 1885. Profession en 1903: Soeur St-André. Décédée le 26 décembre 1972. Elle a enseigné plusieurs années à St-Lazare.

Rosalie Lemieux

Fille de Pierre et de Marie Tanguay. Née le 25 décembre 1893 à St-Gervais et venue à St-Lazare très jeune. Profession en 1914: Soeur Ste-Croix. Décédée le 3 août 1916.



Marie Chabot

Fille de Laurent et de Célanire Côté. Née le 1er mars 1911. La famille quitte St-Lazare. Une autre fille, Hélène est soeur du Christ-Roi. Après avoir enseigné plusieurs années, Marie devient religieuse en 1942. Soeur St-Laurent est décédée le 2 juin 1971 à Niamey, au Niger, où elle travaillait dans les écoles ménagères.



Elmire Laflamme

Fille de Joseph et de Rébecca Therrien. Née le 29 mai 1912. Profession en 1935: Soeur Ste-Juliette. Décédée le 1er novembre 1979, après avoir pris soin des personnes âgées.



Marie-Anne Goupil

Fille de Félix et de Mathilda Chabot. Née le 7 novembre 1889. Quatre de ses soeurs l'ont précédée chez les Soeurs de la Charité et un frère, François, chez les F.E.C. Profession en 1913: Soeur St-Michel. Elle a accompli diverses tâches, surtout au jardin et à la cuisine.



Anne-Marie Turcotte

Fille de Napoléon et d'Olivine Talbot. Née le 17 août 1903. Profession en 1924: Soeur St-Sauveur. Travail d'enseignante et d'infirmière.



Marie-Anne Garant

Fille de Joseph et d'Elmire Côté, soeur du Père Charles. Née le 4 septembre 1909. Profession en 1936 après plusieurs années d'enseignement: Soeur Ste-Thérèse d'Avila. Elle poursuit sa tâche d'éducatrice jusqu'en 1972. Présentement au presbytère de Honfleur.



Germaine Leblond

Fille d'Arthur et d'Albertine Chabot. Née le 12 novembre 1912. Profession en 1936: Soeur Georges-Arthur. Après 46 années en éducation, elle exerce actuellement ses talents naturels au Bocage des Arts de St-Damien tout en supervisant plusieurs clubs 4-H qu'elle a fondés dans les différentes paroisses où elle a enseigné.



Marie-Paule Leblond

Même famille. Née le 7 mars 1914. Profession en 1938: Soeur Marie-Albertine. Elle a consacré 42 ans à l'éducation.



Bernadette Côté

Fille de Joseph et d'Amanda Audet, soeur du Père Léonard. Née à St-Nérée, le 16 juin 1914. Venue jeune à St-Lazare. Profession en 1945: Soeur St-Anselme. Elle travaille à diverses tâches ménagères.



Marie-Berthe Lavertu

Fille de Joseph et de Marie Aubin. Née le 30 novembre 1916. Profession en 1939: Soeur St-Paul-de-la-Croix. Apostolat dans les écoles ménagères. Présentement membre du Conseil Général.



Rose-Délina Goupil

Fille de Samuel et de Marie Lessard. Née le 29 novembre 1917. Profession en 1939: Soeur St-Gilbert. Activités dans les écoles ménagères. Travail de couture à la Maison-Mère.



Marie-Marthe Tanguay

Fille d'Alphonse et de Marie-Louise Larochelle. Née le 25 avril 1932. Profession en 1954: Soeur Ste-Edith. Responsable d'un groupe de filles au Collège Mariama au Niger.



Thérèse Trahan

Fille d'Eugène et de Rosalie Plante. Née le 5 mai 1940. Profession en 1959: Soeur Gérard-Raymond. Travaille à l'infirmierie de la Maison-mère de St-Damien.



Yvonne Trahan

Même famille. Née le 15 avril 1942. Profession en 1961: Soeur Dominique-Savio. Présentement au Niger, infirmière à Niamey.



Catherine Dion

Fille de Sauveur et de Rosa Roy. Née le 21 mars 1949. Profession en 1971. Responsable au Foyer de St-Tite-des Caps.

Cette longue énumération est à la gloire de la paroisse de St-Lazare. Nous remarquons l'apport significatif de certaines familles, sans parler des liens de parenté: oncle ou tante, cousin ou cousine. Peut-être des oublis ou des erreurs se sont glissés, mais cette liste se veut la plus complète possible. Une compilation nous donne les chiffres suivants:

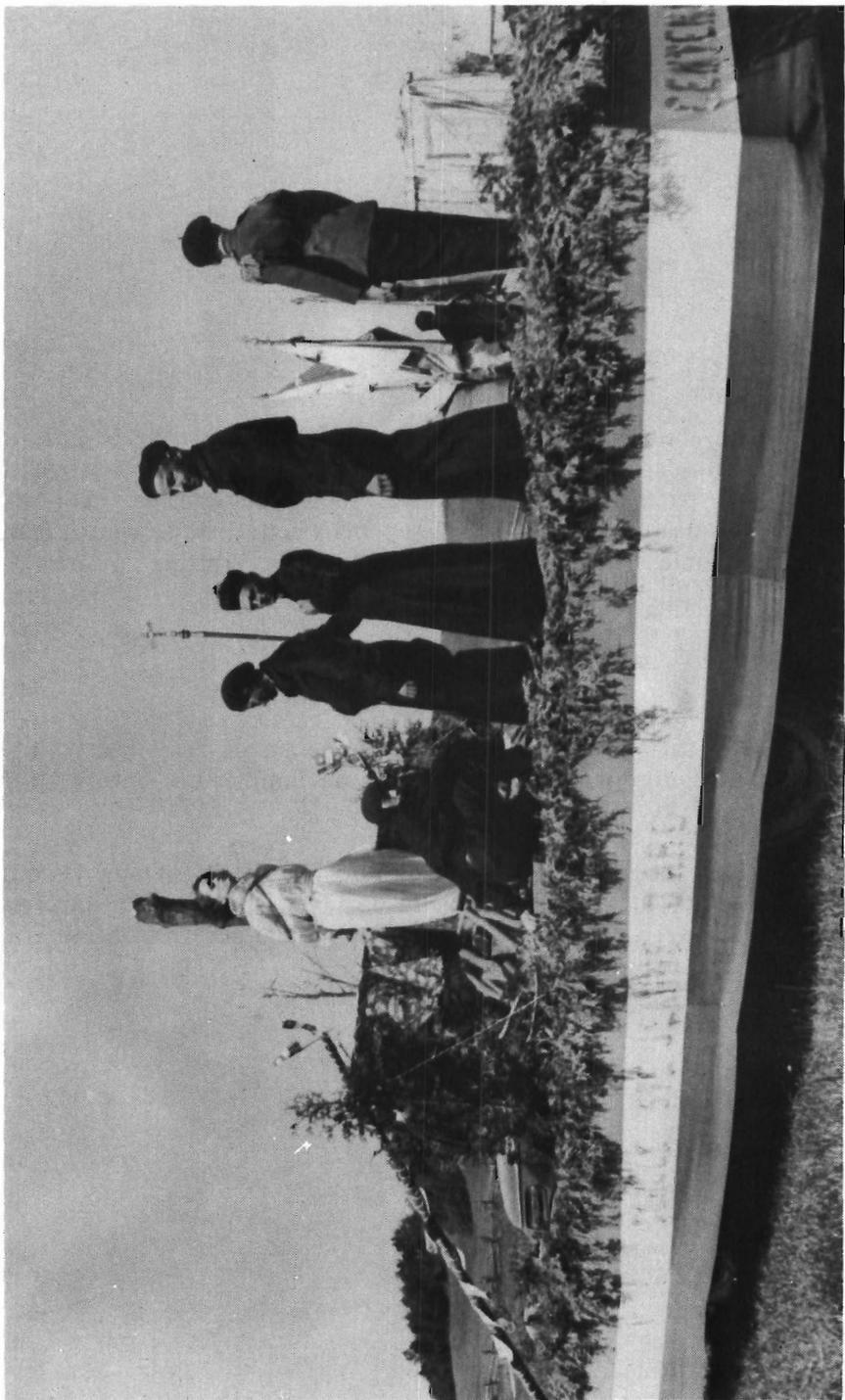
Religieuses 70

Frères 23

Prêtres 21

Ainsi, 114 vocations stables ont pris racine en ce terroir à l'allure austère, sans compter les personnes nées de familles qui ont séjourné dans la paroisse, tel que mentionné ici et là.

Pour terminer, nous pouvons ajouter que Mgr Charles-Omer Garant (1899-1962) qui fut évêque auxiliaire de Québec, avait pour ancêtres des pionniers de St-Lazare, avant que son grand-père n'établisse son domicile à Lévis.



Vocation en herbe, Gérard Laroche assiste à l'exécution de Jeanne d'Arc (Lauréanne Brochu-Aubin) lors du défilé du centenaire.

Notre patrimoine

LES BATIMENTS	160
L'église actuelle.....	160
La première sacristie.....	161
La maison des pionniers.....	161
Le premier presbytère.....	163
La salle publique.....	163
La grange.....	164
LES OBJETS A CARACTÈRE ARTISTIQUE OU HISTORIQUE	164
L'autel de la sacristie.....	164
Sceptre.....	165
Documents et objets sacrés.....	166
STATUES	167
Chemin de croix.....	168
Crucifix.....	169
Horloge.....	169
Tableaux.....	169
Monuments.....	170
Croix de chemin.....	170
LE CIMETIÈRE	172
Dernières réalisations, projet de musée.....	175

NOTRE PATRIMOINE.

BÂTIMENTS, OEUVRES D'ART, CROIX ET MONUMENTS, CIMETIÈRE

Un patrimoine est ce qui constitue, en quelque sorte, notre héritage commun. Une paroisse comme St-Lazare possède un patrimoine intéressant, non pas en termes de richesse, mais à cause de sa variété et de son état de conservation. Bien que ce patrimoine comprenne diverses habitations ou éléments anciens du territoire, nous nous limiterons à ceux qui sont liés de plus près à l'histoire religieuse paroissiale: les bâtiments, les objets à caractère artistique ou historique, les croix et monuments, de même que le cimetière.



Le village, vu du vieux quatre-chemins vers 1890, avant l'arrivée du téléphone. Remarquer les premiers trottoirs faits de madriers sur le long.

LES BÂTIMENTS

L'ÉGLISE ACTUELLE ET LA SACRISTIE

Le bâtiment le plus représentatif de notre patrimoine est, sans contre-

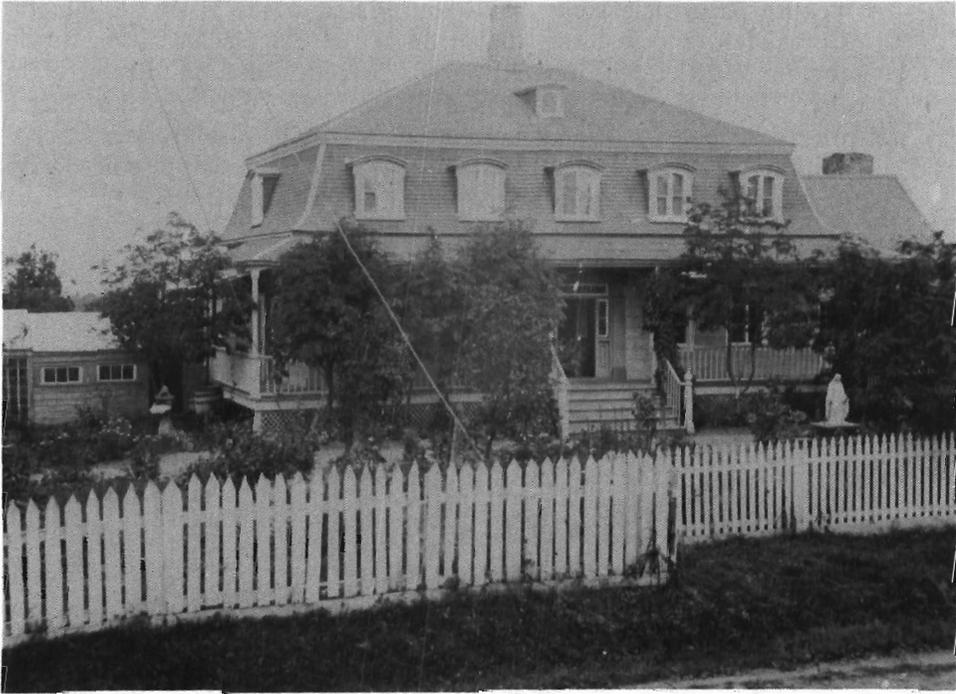
dit, l'église paroissiale centenaire. Toute la trame de la vie des générations précédentes s'est tissée autour de cet édifice élégant. Il en fut de même pour l'édifice plus modeste qui l'a précédé. On a pu retracer cette histoire, ainsi que celle de la sacristie actuelle, à travers les autres chapitres. Par ailleurs, il vaut la peine de s'arrêter à la première sacristie, toujours existante, érigée par les paroissiens en 1848, sous la direction de l'abbé Léon Provancher.

LA PREMIÈRE SACRISTIE

L'intéressant récit de cette modeste construction de 34 pieds par 26 a été rapportée au premier chapitre. Au printemps de 1882, elle a été transportée au sud du chemin en même temps que la vieille église, sa compagne, pour permettre la construction des bâtiments actuels. A l'automne 1884, alors que l'église-chapelle est démolie, la sacristie est déplacée une autre fois du côté est, en dehors du terrain de la Fabrique où elle devient maison familiale. Mais sa vocation sociale n'est pas terminée pour autant. On dit qu'elle aurait servi un certain temps de bureau de poste, peut-être vers les années 1900. En 1944, la Commission Scolaire l'achète de M. Stanislas Gauvin au prix de 2 150 dollars et la transforme en logement pour les religieuses qui arrivent pour donner l'enseignement au "*couvent*". Ce logis les abritera jusqu'en 1948, alors qu'il deviendra pendant quelques années le premier "*collège*" pour dispenser le début du cours secondaire. Puis, sans avoir subi, depuis le début de son existence, de transformation extérieure, sauf l'addition d'une véranda, la sacristie est revenue à une vocation de résidence familiale, au numéro 205 de la rue principale.

LA MAISON DES PIONNIERS

Le bâtiment le plus historique, qui demeure propriété de la Fabrique, est la petite construction au milieu des érables, en arrière du presbytère. Il s'agit d'une maison d'habitation de 20 pieds par 19 et trois quarts, achetée en 1861 par la Fabrique pour être installée juste à côté du presbytère afin de servir de cuisine en ce temps-là. En 1903, on la juge inadéquate. Une autre construction prend sa place, mais, reculée de quelques pieds, elle continue à servir de laiterie jusqu'en 1963, alors qu'elle est déplacée jusqu'à son site actuel où le curé Quirion l'a utilisée comme cabane à sucre. En 1970, elle a dû subir des réparations à la suite de dommages causés par un début d'incendie. Toute la toiture fut malheureusement changée et une annexe ajoutée l'arrière.



Le presbytère tel qu'il apparaissait, de 1881 à 1903, après son aménagement par la famille Gauthier. La cuisine adjacente, dont on voit la toiture, est une maison de pionnier transportée à cet endroit en 1861. Remarquer sa grosse cheminée de pierre de même que la clôture de bois et le tonneau pour l'eau de pluie, caractéristiques de cette époque. Une petite serre se trouve du côté gauche, une statue de la Vierge trône au milieu du parterre et, sur la droite, il y avait un jeu de croquet. Les fils servent à soutenir le mât géant à gauche.

Photo: Courtoisie de Mlles Gouin

Quel est son âge véritable? Ses dimensions modestes nous portent à croire qu'elle est l'une des premières maisons de la paroisse, à un moment où l'on pensait d'abord à s'abriter, sans rechercher l'espace et le confort. Elle est peut-être la maison d'André Dallaire, l'un des donateurs de la terre de la Fabrique en 1844. Il est en effet noté, dans le texte légal, que ses bâtisses construites sur le terrain donné seraient déplacées par les paroissiens au cours de l'été suivant. Si cette maison se trouvait libre en 1861, elle était la plus proche à déménager pour servir de cuisine. De toute manière, sans considérer son revêtement extérieur actuel qui date probablement de 1903 et sa toiture récente elle est représentative des maisons de nos pionniers des années 1830 et on peut lui donner environ 150 ans.

LE PREMIER PRESBYTÈRE

Une autre construction ancienne, mais qui a subi plusieurs transformations, est le premier presbytère, qui date de 1840. C'était d'abord une construction de 40 pieds par 30, avec un toit à pignon, dans la tradition du Québec, et recouvert comme les murs, de bardaux de cèdre. En 1859, la toiture est percée pour créer 6 lucarnes et on ajoute une porte plus large sur la façade principale. En 1861, la Fabrique lui adjoint la petite maison dont on a parlé précédemment pour servir de cuisine. C'est en 1881 que le presbytère a subi sa plus importante transformation, alors que son toit à pignon a été remplacé par un toit français dans le but d'aménager des chambres convenables à l'étage. Les murs intérieurs sont revêtus de plâtre, tandis que l'extérieur sera lambrissé en planches chaulées. L'addition d'une cuisine neuve en 1903, dans le même style, au coût de 1 450 dollars, donnera un coup d'oeil harmonieux à cet ensemble pendant plus de 60 ans. Le curé Quirion, trouvant le presbytère trop froid et difficile à transformer, décide, avec l'accord des marguilliers, de le vendre avec sa dépendance, M. Henri Dumas s'en porte acquéreur pour la somme de mille dollars.

Ces anciens bâtiments sont maintenant déménagés sur la rue St-Georges où ils portent respectivement les numéros 141 et 143.

LA SALLE PUBLIQUE OU SALLE DES HABITANTS

Une construction des premiers jours a survécu jusque vers 1930. Il s'agit de la salle publique, bâtiment de 32 pieds par 26, couvert de bardeaux de cèdre et séparé, selon l'usage du temps, en deux parties: l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes. Le mobilier consistait en quelques bancs rustiques et en un poêle, installé dans le mur mitoyen pour assurer le chauffage des deux salles. A une époque où il n'y avait pas encore de rentiers au village, ni de magasin général en face de l'église, c'était le lieu de rencontre des paroissiens et paroissiennes avant et après les offices, tant la messe que les vêpres, puisque pendant de nombreuses années, celles-ci étaient chantées un quart d'heure après la messe dominicale.

De 1882 à 1884, les constructeurs de l'église utilisent cette salle pour leurs travaux de menuiserie. Par la suite, ne cadrant plus avec la majesté du temple neuf, elle est déplacée du côté sud et réparée "*pour la mettre logeable*".

Peu à peu, les gens la délaissent, préférant se retirer chez la parenté

du village mais surtout aux magasins généraux. Toutefois, on trouve des mentions d'utilisation jusque vers les années 1930, époque où elle est démolie.

LA GRANGE

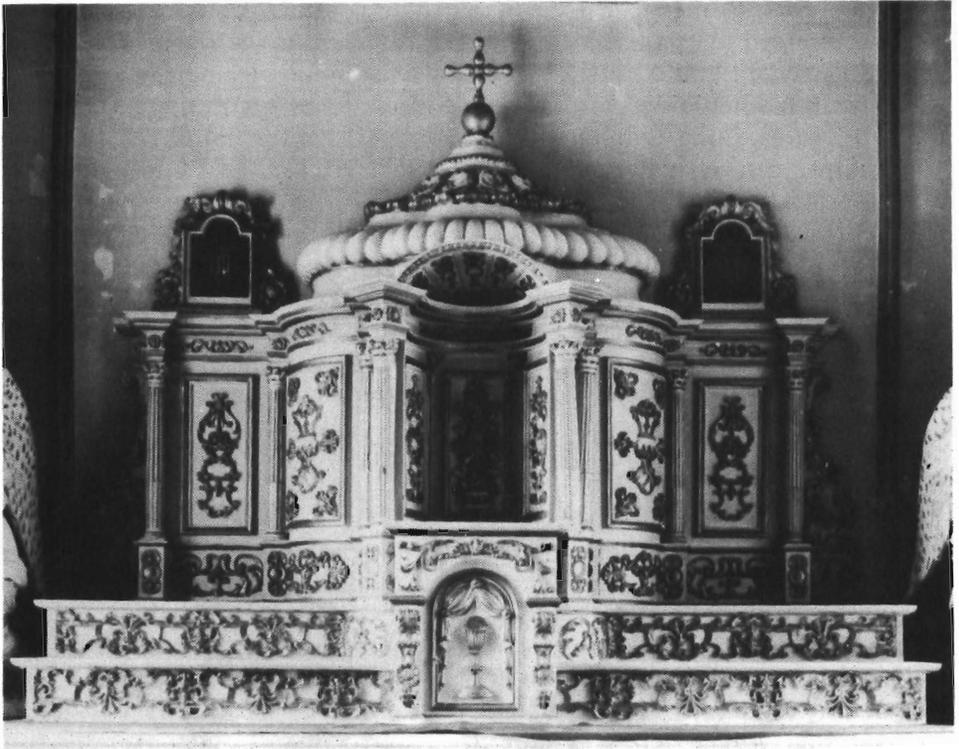
Dans la lettre de nomination du premier curé, en octobre 1849, il est écrit: "*Nous vous exhortons d'unir encore vos efforts pour un travail qui est d'une nécessité que vous reconnaîtrez facilement. Il faut une bâtisse pour le cheval et les animaux de votre pasteur. . .*" Elle était certainement modeste cette grange. Ce n'est qu'en 1876, après l'arrivée du curé Louis-Onésime Gauthier, accompagné de sa famille, que le besoin d'une construction plus appropriée se fit sentir. On lit aux registres de cette année: "*Payé à M. Honoré Labonté 18 dollars pour l'équarrissage du bois d'une étable à bâtir*", C'était en janvier. Au premier mai, "*98 voyages de bois ont été amenés*" et à la mi-juin, une corvée des paroissiens a levé la nouvelle construction. Sa forme était celle des granges-étables de l'époque. On sait qu'elle avait 28 pieds de largeur et peut-être de 60 à 80 pieds de longueur. En 1916, on lui ajoute une remise pour le corbillard. Elle fut surtout utilisée au temps du curé Eugène Beaudet, puis avec le morcellement de la terre de la Fabrique, elle a été vendue aux enchères en 1962. C'est l'O.T.J. de l'époque, devenue depuis "*les Loisirs de St-Lazare*" qui l'acheta au coût de 105 dollars. Le bois de sa démolition revit maintenant dans la bâtisse qui sert à la préparation des mets lors du "*Festival de la Galette*" tenu annuellement.

LES OBJETS A CARACTÈRE ARTISTIQUE OU HISTORIQUE

L'AUTEL DE LA SACRISTIE 1758

La partie supérieure de l'autel de la sacristie est, sans contredit, l'objet d'art le plus ancien de la paroisse. On peut lire dans le livre des comptes de la paroisse St-Charles, en 1758: "*Payé au sculpteur pour un tabernacle et deux anges, 800 livres françaises*". Cela équivaldrait à environ 133 dollars. Cet artisan est Joseph Nadeau, un charpentier de St-Charles qui avait réalisé le comble et le clocher de son église. Remarquer que mot tabernacle est souvent employé pour désigner le rétable ou par sa partie supérieure d'un autel. Cet autel remonte donc au régime français et est demeuré dans sa paroisse d'origine pendant plus de cent ans.

En 1870, des travaux de rénovation sont effectués à l'église de Charles et la Fabrique décide que "*le tabernacle du maître-autel n'ét*



Oeuvre d'art remontant au régime français, sculptée en 1758 par Joseph Nadeau, artisan de St-Charles. Cet autel fut donné à la Fabrique de St-Lazare en 1870.

plus en harmonie avec le reste de l'église, il convient d'en exécuter un neuf". Le rétable de cet autel fut donc donné à la paroisse St-Lazare cette même année, alors qu'on envisageait la construction prochaine de la nouvelle église.

La table d'autel et les deux anges, d'exécution rustique, sont conservés à St-Charles dans la chapelle des processions dédiée à sainte Anne. Quant à l'autel avec "*dernière cène*" en plâtre qui supporte le rétable historique dans la sacristie de St-Lazare, on en ignore l'origine. En 1917, une réparation au tabernacle au coût de 150 dollars fut exigée pour pouvoir y garder le saint Sacrement avec décence.

Vu avec un certain recul, ce rétable, caractéristique de l'art religieux de la Nouvelle-France, présente des lignes harmonieuses avec sa base formée de deux gradins ornés de rubans entrelacés, en bois sculpté.

Au-dessus, le regard s'arrête à la partie centrale, un portique arrondi, surmonté d'une coupole. Le tout forme une niche destinée à mettre en valeur un grand crucifix ou un ostensor. Le sommet est caractérisé par un ensemble de sculptures en forme d'oeuf qu'on appelle godrons, surmontés d'une petite croix. De part et d'autre dominant deux reliquaires, qui avaient pour but de présenter tel ou tel saint à la vénération des fidèles. Un document en latin, retrouvé à l'arrière de cet autel en 1981, authentifiait ces reliques et portait la signature de Pierre-Laurent Bédard, qui fut curé pendant un impressionnant règne de 57 ans à St-François-de-la-Rivière-du-Sud, paroisse alors voisine de St-Charles. Ce rétable, don généreux de la paroisse St-Charles, d'où venait bon nombre des pionniers de St-Lazare, mérite à bon droit d'être considéré comme un précieux élément de notre patrimoine québécois.

SCEPTRE DE 1855

Une autre parcelle d'histoire est évoquée par un sceptre bien modeste, en bois noir, d'environ 20 pouces de longueur et conservé dans la voûte du presbytère. Cet objet, symbole de l'autorité civile, comme on le voit encore dans les parlements, était porté par le bedeau lors des grandes cérémonies. Un nom et une date figurent sur ce sceptre équerri à une extrémité et marqué de couronnes sur chaque face: Victoria 1855. C'était, en effet, le nom de la souveraine d'Angleterre qui régna 64 ans, de 1837 à 1901.

DOCUMENTS

Le patrimoine comprend aussi les livres et documents d'une paroisse. Dans la voûte du presbytère, on remarque en particulier les registres paroissiaux qui commencent avec l'arrivée du premier curé en 1849 et où sont inscrits fidèlement tous les baptêmes, mariages et sépultures faits à St-Lazare. Les livres de la Fabrique remontent à la même époque. On y trouve les procès-verbaux des délibérations et décisions, ainsi que la nomination des marguilliers et la reddition annuelle des comptes. En 1875, le curé Louis-Onésime Gauthier a aussi ouvert un journal des recettes et dépenses tenu pendant plusieurs années. Une autre série de documents, les livres des prônes, commencent en 1880. Ils contiennent les avis et recommandations hebdomadaires du curé, ainsi que les annonces des messes et célébrations. En 1965, ce système fut remplacé par le bulletin paroissial qui remplit cette fonction d'une manière plus complète.

La voûte du presbytère conserve aussi les volumes du “Dictionnaire généalogique des familles canadiennes” publié par Mgr Cyprien Tanguay. Ils ont été achetés au rythme de leur parution, de 1871 à 1890, au prix de 5 dollars à 5 dollars et demi chacun. Ces volumes sont considérés par les connaisseurs, comme “*la bible des généalogistes québécois*”. Ce travail a été rédigé en particulier pour aider les curés à découvrir le degré de parenté qui aurait pu exister entre les futurs époux.

OBJETS SACRÉS

Divers objets ont été acquis pour le service du culte, comme un calice d'une hauteur de 12 pouces acheté en 1860 et un ostensor, l'année suivante. La lampe du sanctuaire installée en 1884 a coûté 20 dollars et les petites, devant les autels latéraux, 12 dollars. Un dimanche de 1924, le curé annonce: “*Nous étrennons aujourd'hui un ostensor, don de M. Adélard Bélanger. Dans quelques temps, nous aurons des ornements brodés d'or, don de généreux paroissiens*”.

STATUES *

Les statues qui se trouvent dans l'église sont arrivées à divers moments. La plus ancienne est celle de Notre-Dame de Lourdes sur l'autel de droite, donnée par des paroissiens en 1882, quelque 25 ans seulement après les apparitions de 1854. Puis, en 1884, les peintres de l'église toute neuve firent don de la statue de saint Joseph qui se trouve sur l'autel de gauche. En 1891, nous devons à la générosité du curé Darie Lemieux deux statues achetées au couvent de St-Damien et qui représentent le Sacré-Coeur et sainte Anne. La quête faite le jour de leur inauguration a rapporté 25 cents! Cette même année, on lit, non sans humour, au livre des comptes: “*Payé un charretier pour aller chercher les anges à Québec, deux dollars*”. Ces deux anges ont coûté 48 dollars.

STATUES DU CHOEUR

Selon les plans des décorateurs, des statues devaient être disposées tout autour du chœur de l'église. Ce n'est qu'en 1901 que le bon curé Lemieux ouvre la voie en donnant 25 dollars à cette fin. D'autres statues ont été achetées peu à peu jusqu'en 1908. Le choix est assez représentatif. De part et d'autre de l'autel, on reconnaît des saints patrons: celui de la nation, Jean-Baptiste et celui de la paroisse, Lazare, avec un mini-cercueil à ses pieds. Cette statue est un don de M. Joseph Goulet.

Les 4 évangélistes, Mathieu, Marc, Luc et Jean sont aussi en bonne place, avec leurs symboles respectifs: un ange, un lion, un boeuf et un aigle. Deux saints plus récents sont aussi proposés en modèles: François-Xavier pour son esprit missionnaire et Louis de Gonzague, exemple pour la jeunesse. C'est le curé Morneau qui fit acheter, en 1924, la statue de saint Gérard, "*pour préserver de la grippe*". Cette fois, la quête rapporta 54 dollars. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus fut sans doute acquise vers cette époque.

STATUES DE L'ANCIENNE ÉGLISE

Enfin, de part et d'autre de l'entrée principale, nous retrouvons les deux piliers de l'Eglise, Pierre et Paul, représentés assez modestement. Cela pourrait porter à croire que ces statues proviennent de la première église, ce qui leur donne un intérêt plus particulier.

STATUE DU CIMETIÈRE

Autrefois on voyait au cimetière, une statue en bois sculpté, représentant le Sacré-Coeur. A peu près grandeur nature et d'apparence harmonieuse, elle a été remise pour être protégée des intempéries et bénéficier d'une remise en état.

CHEMIN DE CROIX

Un chemin de croix fut béni dans la première église le 27 septembre 1850 par le Grand Vicaire Mailloux. En 1877, l'abbé Onésime Gauthier désire faire l'achat d'un "*beau chemin de croix*", laissant supposer que l'autre n'était pas très esthétique. C'est le curé Gingras de St-Gervais qui fit l'inauguration de cette nouvelle acquisition de 112 dollars. Huit ans plus tard, le 31 mars 1885, ce chemin de croix est transféré dans la nouvelle église.

Après les travaux de parachèvement, le 7 février 1895, le curé Lemieux procède à la "*bénédiction d'un nouveau chemin de croix*", celui qui est toujours en place dans l'église. Les registres ne mentionnent pas le coût d'achat. il s'agirait d'un don, peut-être venant du curé lui-même. On peut supposer que l'autre fut installé dans la sacristie à ce moment-là.

CRUCIFIX

Vers 1941, peut-être à la suite d'un voeu relatif à la guerre, M. Roméo Laverdière, résidant à Québec, mais qui n'a pas oublié ses racines paroissiales, donne le grand crucifix fixé à la colonne de droite à l'avant de l'église.

HORLOGE

A Noël 1981, la vénérable horloge, mise au rencart depuis une vingtaine d'années, a été réparée. Elle est venue reprendre sa place devant les paroissiens pour continuer son tic-tac fidèle. Cette pendule a été fabriquée à Aston, Connecticut, aux environs de 1914.

TABLEAUX

Au-dessus des autels latéraux, on remarque deux tableaux de 6 pieds par 8. Celui de gauche porte une signature et une date: Scherrer, 1896. Il s'agit de l'artiste-peintre Joseph Scherrer, né à Lauzon en 1860. Cette oeuvre a probablement été acquise l'année de sa réalisation, grâce à une "souscription pour le tableau de saint Joseph" qui a rapportée 60 dollars. Connue sous le nom de "La Sainte Famille aux Cerises", cette toile est une copie d'un tableau de Jacques Blanchard, apporté de France et acquis par la basilique de Québec, lors de la Révolution française. Nous y remarquons Joseph et Marie qui font une halte lors de la fuite en Egypte. Un ange s'approche pour offrir des cerises à l'enfant Jésus qui tend la main et semble très à l'aise sur les genoux de sa mère.

L'autre toile, anonyme, n'est pas aussi belle mais elle est attribuée au même artiste. Il s'agit d'une copie d'un tableau de Rubens intitulé: "*L'Education de la Vierge*". On y voit une toute jeune fille en compagnie de sa mère Anne, sans doute. Un autre couple admirateur est présent à cette scène. Au-dessus, une tête de vieillard et une colombe représentent le Père Eternel et l'Esprit-Saint. Avec leur bel encadrement, ces tableaux ajoutent un élément de couleur et de noblesse dans la voûte des deux nefs latérales.

GARDE D'HONNEUR

On peut signaler aussi un élément d'un genre particulier, puisqu'il est recouvert d'une grande quantité de noms. Il porte le titre de "*Tableau*

de la Garde d'honneur au Sacré-Coeur". Autour du coeur qui se trouve au centre, sont écrits, en cercles concentriques, les noms des paroissiens et paroissiennes. Souvent, on n'y lit que le prénom. Ce tableau date probablement des années 1930, puisque le nom du curé qui y apparaît est celui de l'abbé Eugène Beaudet.

MONUMENTS

En 1924, le curé Eugène Morneau annonce au prône: "M. Ephrem Audet a eu la générosité de nous donner un monument du Sacré-Coeur. Je tiens à l'en remercier publiquement". Installé sur la place entre l'église et le presbytère, ce monument demeura à cet endroit jusqu'en 1966, alors qu'il fut déplacé pour faciliter le stationnement. C'est M. Alphonse Tanguay, sacristain, qui fit cet aménagement près du site de l'ancienne grange. L'année précédente, pour la même raison, il avait aussi relocalisé du côté du cimetière la grotte de Lourdes, érigée en 1953 par M. Antonio Marceau. Ce dernier avait fait une promesse touchant l'amélioration de sa santé. Une collecte, pour défrayer le coût du matériel, rapporta 248 dollars. Notons que la statue d'origine du monument du Sacré-Coeur était en bois sculpté mais d'apparence assez rustique. Changée à un moment indéterminé, elle est conservée au sous-sol de l'église.

CROIX DE CHEMIN

"Je vous engage à planter au moins une croix dans chaque rang et à la saluer au passage". Cette invitation faite à nos ancêtres résume bien le sens de cette coutume. Les croix de chemin érigées ici et là dans chaque rang, surtout au croisement des routes, témoignent de la foi et de la dévotion populaire des gens. La plupart du temps, elles étaient en bois de cèdre. Ce n'est que peu à peu qu'on a parfois recours à du métal pour assurer leur durabilité. Car de temps à autre, il faut répondre à des appels comme celui-ci, lancé par le curé: *"Je vous engage fortement à continuer cette pieuse coutume de vos ancêtres. Relevons nos croix qui tombent"*. Dès 1898, on trouve une invitation à restaurer une croix au 4ème rang. L'une ou l'autre année, à la belle saison, le curé annonce, dans tel ou tel rang, la bénédiction d'une croix ou d'un calvaire érigés grâce à l'initiative d'une ou de quelques familles.

Enfin, en vue de souligner d'une manière permanente le centenaire de l'arrivée du curé, une croix souvenir a été érigée en 1949 sur les hauteurs de la Côte Croche qui existait à l'époque. En 1977, cette croix fut réparée, à l'initiative de la Jeune Chambre, avec l'argent des soirées



Monument du Sacré-Coeur sur la place de l'église, de 1924 à 1966, avec sa statue artisanale en bois sculpté. Remarquer à gauche l'extrémité de la "grange du curé" (1876 à 1962) avec la remise pour le corbillard, ajoutée en 1916.

de bingo. Même la nuit, cette croix lumineuse est un rappel de la tradition chrétienne de la paroisse.

LE CIMETIÈRE

DÉBUTS

Moins de 15 jours après l'arrivée du curé en 1849, soit le 4 novembre, une première sépulture a lieu à St-Lazare. Cette enfant est née d'Antoine Kemner et de Julie Leroux. Morte à la naissance, on ne lui a pas donné de nom. Elle est enterrée du côté nord de l'église. C'est cet espace clôturé, de 117 pieds par 100, avec une croix au milieu, qui devient le cimetière primitif de la paroisse. Au printemps 1882, au début de la construction de l'église actuelle, il est agrandi de 15 pieds vers le nord. En 1892, le curé Lemieux invite les gens à *"réparer le cimetière et à y apporter des fleurs vivaces"*.

PROBLÈMES D'ESPACE

Huit ans plus tard, Mgr Bégin demande à la Fabrique de *"se procurer un terrain convenable pour le cimetière, l'actuel étant presque rempli"*. Il fait le même rappel en 1908. Le site naturel du cimetière étant une côte, il n'est pas possible de le prolonger sans d'importants travaux de remplissage. Les années passent. Le curé Fortin, 4 ans plus tard, affirme: *"Le cimetière est à l'abandon comme je n'ai encore vu nulle part, cependant, il contient les corps de 2216 de vos parents qui y sont enterrés depuis 62 ans"*. C'est son successeur, l'abbé Vaillancourt qui passera finalement aux actes en 1913, pour réaliser un agrandissement d'une quarantaine de pieds vers le nord, avec la collaboration intense des paroissiens, tel que rapporté au chapitre 6.

SÉPULTURES SOUS L'ÉGLISE

A cette époque eurent lieu les dernières sépultures sous l'église. Selon la tradition, c'était une manière de manifester la valeur d'une personne. D'autres paroissiens, plus fortunés, firent la même chose pour eux ou leur conjoint. Dès 1857, la Fabrique décréta: *"Si on veut se faire enterrer sous l'église: 16 dollars pour un adulte, 8 dollars 30 pour un enfant de moins de 7 ans"*. Les registres n'indiquent pas toujours les personnes qui y sont été ensevelies, mais il y en a au moins quatre, au temps de la première église:

- 1874 nom inconnu
 1878 Lydie Gauthier, 23 ans, soeur des deux curés.
 1880 Pierre Bourassa, 56 ans, instituteur.
 1880 Louis-Onésime Gauthier, 40 ans, 3ème curé. Probablement dans le tombeau en brique, le seul apparent, du côté nord de la nef.

Il est probable que des corps furent exhumés pour faire place aux piliers de la nouvelle église. Après cette construction, le tarif fut fixé à 15 dollars, *“et pour la fosse, le bedeau aura un écu de plus que pour les fosses du cimetière”*. On peut relever le nom de 16 autres personnes.

- 1884 Eugénie Gauthier, 21 ans, soeur du curé.
 Marie Gosselin, 75 ans, épouse de Charles Fournier.
 1885 Vital Labbé, 66 ans, époux de Marcelline Goupil.
 1886 Marguerite Lamontagne, 71 ans, 2ème épouse de Jean Garant.
 1888 Eusèbe Gauthier, 77 ans, père du curé.
 Delvina Nadeau, 43 ans, épouse de Camille Chabot.
 1889 Edith Perron, 72 ans, mère du curé.
 1890 Joseph Gauthier, 47 ans, célibataire, frère du curé.
 1894 Félicité Goupil, 60 ans, veuve de Michel Asselin et 2ème épouse de Landry Chabot.
 Guillaume Lemieux, 87 ans, veuf de Suzanne Paquet et d'Elizabeth Campagna.
 1898 Joseph Chabot, 79 ans, époux de Louise Labrie.
 1902 Camille Chabot, 60 ans, veuf de Delvina Nadeau et époux d'Angèle Labrecque.
 1904 Augustin Matteau, 65 ans, époux d'Euphémie Emond.
 1907 Joseph Villeneuve, 74 ans, époux d'Esther Labrie.
 1910 J.B. Georges Boulet, 62 ans, curé, exhumé en 1946 et porté au cimetière.
 1915 Narcisse Doyer (ou Dodier) 68 ans, notaire, époux de Georgiana Bélanger. Ce dernier avait aussi fait des études de théologie et reçu les premiers ordres ecclésiastiques.

AGRANDISSEMENT DE 1924 A 1933

Après cette date, les sépultures ne se font qu'au cimetière qui est de nouveau trop exigü en 1924. A l'automne, les projets d'agrandissement prennent forme. Les paroissiens profitent de la saison froide *“pour charroyer de la gravelle donnée par M. Jos Blouin. Beaucoup de générosité manifestée”*. Les corvées reprendront l'hiver suivant, puis en 1928 et jusqu'en 1931. Il faut aussi transporter des pierres pour ériger un mur sur tout le côté est.

Les travaux traînent en longueur. Le jeune vicaire Létourneau arrive à point pour stimuler les bénévoles et ne craint pas de payer de sa personne. En dernier lieu, une clôture neuve est érigée, et le charnier, jusque là adjacent à l'église, est déplacé à un endroit plus convenable.



Un coin du cimetière après la grande rénovation de 1933 sous la direction de l'abbé Létourneau.

CALVAIRE

Au moment de ces travaux, en 1927, un calvaire est érigé grâce à un don de 6 personnes: Alphonse Bilodeau et Virginie Bergeron, son épouse, ainsi que leur fille Rose-Anna Bilodeau; Adélard Mercier et sa soeur Aurélie, ainsi que Olivine Bilodeau, veuve de Joseph Mercier.

Toutes ces personnes auront droit à être ensevelies devant le calvaire et leur nom sera inscrit sur sa base. Cependant, ce monument ne sera béni que le 6 juillet 1941 par l'un des deux Pères Fortin. La fanfare de St-Jean-Baptiste rehaussera la cérémonie.

NOUVEL AGRANDISSEMENT DE 1977 A 1981

Les années passent. En principe, chaque famille entretient son lot, mais certains restent à l'abandon. Ainsi, en 1952, le curé trouve "le cimetière dans un état déplorable". Peu à peu, le manque d'espace amène encore à se poser la question: Faut-il agrandir ou récupérer les lots des familles qui ont quitté la paroisse depuis longtemps? En 1977, après discussion, l'idée se concrétise: "Si 50 personnes veulent acheter un lot familial à 100 dollars, l'agrandissement est possible". Les travaux sont évalués à 17 800 dollars, surtout en raison du transport du gravier provenant de St-Damien. Un emprunt de 10 000 dollars est contracté et des soirées de bingo dans ce but rapportent 1 400 dollars. En 1978, les nouveaux lots sont mis en vente: 100 lots familiaux de 8 pieds par 10 à 165 dollars et 20 demi-lots de 4 pieds par 10 à 115 dollars. On coule la base en béton pour les monuments et un charnier neuf est construit. En même temps, le projet de réfection de l'ancienne partie prend forme. Les bornes et autres obstacles sont enlevés, on refait les alignements d'épithaphes, le terrain est nivelé et semé de gazon, une haie est plantée, l'entrée est décorée. . . Peu à peu, le cimetière prend un nouveau visage et témoigne du respect des ancêtres et de l'attachement à ce coin chargé d'histoire.

Le 13 septembre 1981, nous pouvons lire au feuillet paroissial: "*Au cours de l'été, nous avons terminé un projet très délicat – à savoir la rénovation de notre cimetière– que nous avons à coeur de réussir, mais qui a été facile grâce à votre bonne compréhension. . .*

Mais le plus grand mérite revient certainement à vous, propriétaires de lots, qui avez coopéré et nous avez laissé travailler pour faire de notre cimetière un endroit convenable et digne de ceux qui y reposent

Joseph G. Côté, président du Comité du cimetière".

DERNIÈRES RÉALISATIONS: MUSÉE

Ce chapitre nous a permis de découvrir le patrimoine à travers des

bâtiments, des objets et des lieux. D'autres éléments pourraient s'ajouter à cette présentation, mais ce qui est important, c'est le regard neuf que nous pouvons porter sur eux, dans la continuité entre le passé et l'avenir. C'est sans doute dans cet esprit qu'a germé, à l'initiative de l'abbé Rossignol, au cours de l'année 1981, un projet de musée paroissial. Ainsi, en plus de ce qui a été décrit ici, d'autres pièces pourront sortir de l'ombre pour être mises en valeur et présentées aux générations montantes.

** Lors des travaux de rénovation de l'église, en mars 1982, les statues ont aussi besoin d'être restaurées. Deux jours après la demande du curé, des paroissiens ont défrayé le coût de ce projet. D'autres s'engagent à payer le tapis pour le choeur, Voici la répartition des dons pour les statues:*

<i>Sacré-Coeur</i>	<i>Dame Eugénie Chabot</i>	<i>50 dollars</i>
<i>Notre-Dame</i>	<i>Eugénie et Eugène Brochu</i>	<i>80 dollars</i>
<i>Saint Joseph</i>	<i>Léonard Lamontagne</i>	<i>100 dollars</i>
<i>Sainte Anne</i>	<i>Gracienne Gosselin</i>	<i>100 dollars</i>
<i>Saint Lazare</i>	<i>Demoiselles Goulet</i>	<i>300 dollars</i>
	<i>(Leur père avait donné cette statue)</i>	
<i>Saint Mathieu</i>	<i>Albert Fortier, Patrice Labrecque, Marcel Leblond, Amédée Talbot</i>	<i>300 dollars</i>
<i>Saint Marc</i>	<i>Yolande, Guy et Marc Chabot</i>	<i>300 dollars</i>
<i>Saint Luc</i>	<i>Familles Philippe Dion et Gilles Gagné</i>	<i>300 dollars</i>
<i>Saint Jean</i>	<i>Anonyme</i>	<i>300 dollars</i>
<i>Saint Jean-Baptiste</i>	<i>Dame Yvonne Aubin et ses enfants</i>	<i>300 dollars</i>
<i>Saint-François-Xavier</i>	<i>Famille Rossignol</i>	<i>300 dollars</i>
<i>Saint Louis de Gonzague</i>	<i>Les Chevalier de Colomb</i>	<i>300 dollars</i>
<i>Saint Pierre</i>	<i>M et Mme Alphonse Chabot</i>	<i>350 dollars</i>
<i>Saint Paul</i>	<i>Alban Rossignol, curé</i>	<i>350 dollars</i>

Ces deux dernières statues, d'origine française et plus anciennes, nécessitent une restauration plus poussée.

Activités religieuses au rythme des saisons

Activités religieuses au fil des saisons.	178
Dévotions des dimanches et fêtes	186
Confréries et sociétés.	189
Période de changements	191
Foi vécue: le miracle du Sacré-Coeur.	192

ACTIVITÉS RELIGIEUSES AU FIL DES SAISONS DÉVOTIONS, CONFRÉRIES ET MOUVEMENTS MIRACLE DU SACRÉ-COEUR

Un patrimoine digne de ce nom doit demeurer quelque chose de vivant. La dévotion populaire est ce patrimoine vécu au jour le jour, selon les saisons. On ne peut dire que, sous ce rapport, nos ancêtres se soient ennuyés. C'est cette vie ponctuée de fêtes, de coutumes religieuses et de dévotions, vécues au sein de confréries, que nous allons évoquer.

JOUR DE L'AN

La première journée de l'année était donnée à Dieu. *"Amusez-vous ferme, soyez heureux. . . dans le Seigneur"*, disait le curé Marcoux, en ajoutant: *"Présentez vos premiers souhaits au Bon Dieu"*. Depuis les premiers curés, on retrouve le rappel suivant: *"Que les enfants se réunissent et demandent la bénédiction à leurs parents"*. Il est à remarquer, depuis quelques années, que la maman autant que le père, est associée à cette bénédiction.

VISITE PAROISSIALE

Le temps des Fêtes, sous l'aspect religieux, s'achevait aux Rois, le 6 janvier. Entre temps, le curé, accompagné du marguillier en charge, faisait sa visite paroissiale. On ne flânait pas puisque certains réussissaient à voir un rang par jour et le village en une journée et demie. *"La première chose que le prêtre fera en entrant dans la maison, sera de bénir toute la famille agenouillée. Puis il fera, avec eux, une prière devant la croix noire ou une image pieuse"*. La quête de l'Enfant Jésus se faisait à ce moment-là. *"On prendra tout espèce d'effets"*, annonçait le curé, et le marguillier entassait les modestes dons dans la voiture. A cette occasion, le curé était invité à bénir les maisons et les bâtiments neufs.

CHANDLEUR

Au début de février, la Chandleur est l'occasion de faire bénir des cierges qui étaient ensuite conservés à la maison pour diverses circonstances: lors de la visite du prêtre en cas de maladie, pour veiller un mort *"sur les planches"*, pendant un orage. . .

CARÊME

L'approche du printemps amène, après le mardi-gras, le temps du Carême qui s'inaugure par le mercredi des cendres.

FAIRE SES PÂQUES

Pour souligner l'entrée en carême, les cloches sonnaient pendant 10 minutes le soir du mardi gras, à 8 heures. C'était aussi un rappel du temps pour "*faire ses Pâques*" c'est-à-dire rencontrer son "*créateur*" en recevant la communion. Cette démarche est précédée du sacrement du pardon reçu "*en allant à confesse*". Au besoin, le curé rappelait ce devoir à ses fidèles: "*Se hâter de faire ses Pâques, quelque temps qu'il fasse*". Le temps pascal se terminait une semaine après Pâques, au dimanche de la Quasimodo. C'est pourquoi, ce jour-là, après l'Angelus du midi, on ajoutait "*une sonnerie de trois cloches pour annoncer la clôture du temps de Pâques. Ceux qui ont oublié, venez au presbytère, vous entendre à ce sujet*", disait l'abbé Morneau. Ceux-là, selon l'expression populaire, "*faisaient des Pâques de renard*".

JEÛNE

Entre temps, le carême s'était poursuivi dans le jeûne, "*jusqu'au samedi midi avant le dîner*". Pour observer ce jeûne à la lettre, il fallait se limiter à 2 onces (environ 3 tranches de pain grillé d'aujourd'hui) de nourriture le matin. Souvent, les hommes partaient travailler dans la forêt en portant leur dîner de crêpes ou de galettes de sarrasin sous leur chemise afin de lui garder une certaine chaleur. . . A la fin de la journée, nul doute que le souper familial était apprécié! En 1914, ce jeûne, qui ne permettait qu'un véritable repas par jour, devient moins rigoureux. Des formes d'aumônes et de pénitence sont encouragées. Une semaine avant Pâques revenait le dimanche des Rameaux. Les branches de sapin ou de cèdre, cassées la veille, étaient bénites au cours de la célébration, rappelant le passage et l'accueil du Seigneur et étaient rapportées à la maison: "*Traitez-les avec respect. En laisser dans chaque pièce de vos bâtisses*". La Semaine sainte se terminait d'une manière plutôt discrète puisque la vigile pascale n'est célébrée en soirée que depuis 1955.

MOIS DE SAINT JOSEPH

Toute cette étape liturgique se déroule au cours du mois de mars, consacré à saint Joseph qui n'est pas oublié dans les dévotions popu-

lares. Le 19, jour sommet de sa fête, est préparé par une série de 7 *"dimanches à saint Joseph"*.

ROGATIONS

La tradition a aussi conservé des prières pour accompagner les travaux des champs qui reprennent avec le printemps. Les cultivateurs de chaque partie de rang offrent des intentions de messe *"pour les biens de la terre"*. Des graines sont bénites à l'occasion des rogations, pendant les 3 jours qui précèdent l'Ascension. *"Mêlez des grains bénits à vos grains de semence"*. L'arrivée de chaque saison est aussi soulignée par 3 jours de prière et d'abstinence, d'où l'appellation de quatre-temps.

MARCHER AU CATÉCHISME

Pour les jeunes, le printemps est la période désignée pour *"marcher au catéchisme"*, puisque chaque semaine, ils doivent se rendre à l'égli-



Intérieur de la sacristie, vers 1920, où ont défilé les générations qui ont marché au catéchisme ou qui ont attendu leur tour dans les bergères avant d'aller "à confesse".

se “3 ou 4 jours pendant 5 semaines, dès que les chemins seront passables”. Sont admis les garçons de 11 ans et les filles de 10 ans, à condition de “savoir la lettre de leur catéchisme”. Le curé sonde les connaissances religieuses des candidats. La plupart s’en tirent bien, d’autres “passent par charité”. Jusqu’en 1912, cette démarche donnait accès à la première communion, qui, par la suite, était tout au plus mensuelle. A partir de cette année-là, la première communion est reçue à 7 ans et le “catéchisme” se termine par la communion solennelle. A cette occasion, plusieurs parents désirent imiter, pour l’habillement, ce qui se fait en ville ou dans les couvents, mais le curé n’est pas de cet avis: “Pas de dépenses pour le linge. N’achetez pas de couronnes pour les filles”. Pendant la crise économique, l’abbé Morneau rappelle: “Inutile de vous dire que vous n’avez aucune dépense à faire pour cela. Je vous le défends. Vos enfants sont habillés pour venir à la messe, contentez-vous de cela”. Après le Concile, la communion solennelle prit le nom de “profession de foi” ou encore, en 1973, de “fête de la foi”.

MOIS DE MARIE

Mai, c’est connu, est le mois de Marie. Chaque soir, à l’église ou à la maison, les fidèles sont invités à “faire les exercices du mois de Marie”: Récitation du chapelet et chant de cantiques à la Vierge à qui on offre aussi des cierges. Parfois, c’est un bout de rang qui se rassemble à la croix du chemin pour ces dévotions.

MOIS DU SACRÉ-COEUR

Le mois de juin est le mois du Sacré Coeur. “Faites vos dévotions partout, dans toutes les familles” disait l’abbé Boulet.

FÊTE-DIEU

Le sommet était la Fête-Dieu, avec sa traditionnelle procession qui avait lieu après la grand-messe. “On sortait le Bon Dieu de l’église”, comme pour l’intégrer au vécu matériel et on l’acclamait sur tout le parcours “balisé et orné”. Le curé avait recommandé: “Répondez fort, criez même les invocations que l’on vous suggérera. Chantez les cantiques entonnés”. Pour cette procession qui se déroulait dans un ordre précis, chacun avait revêtu ses plus beaux habits et il n’était pas rare d’étrenner à cette occasion. On se rendait jusqu’au reposoir, situé, une année en bas du village, et à l’autre extrémité l’année suivante. Après les cérémonies d’usage, c’était le retour à l’église pour un dernier salut au Saint-Sacrement.



Document d'une grande valeur historique nous montrant la procession de la Fête-Dieu au tournant du siècle, telle qu'immortalisée par le photographe Jean Ruel, du haut de son balcon. Remarquer les costumes, les haies de sapins et les nombreuses banderoles.

En 1953, l'abbé Marcoux voulut aussi fêter le Sacré-Coeur d'une manière spéciale en organisant une deuxième procession, celle-ci aux flambeaux, le dimanche soir qui suivait la Fête-Dieu. Puis, avec les changements liturgiques, un ralentissement de cette forme de piété populaire se fit sentir. La dernière procession dans le village eut lieu en 1967. Cependant, l'abbé Isabelle mit sur pied à quelques reprises une manifestation extérieure au monument du Sacré-Coeur.

MOIS DE SAINTE ANNE

Après la Mère et le Fils, c'était la grand-mère qui était fêtée au cours du mois de juillet, en particulier le 26, jour de la fête de sainte Anne. Mais les fidèles ne se limitaient pas à célébrer leur grande patronne dans leur paroisse. C'est à Beaupré qu'ils se rendaient en pèlerinage. Dès les premières pages du livre des prônes, à partir de 1880, on trouve des annonces de ces pèlerinages qui représentaient toute une démarche en ce temps-là. Il faut se rappeler qu'à ce moment, le bateau était le seul moyen de traverser le fleuve et que le seul service ferroviaire existant, depuis 1875, était le Lévis-Kénébec qui passait à St-Anselme. Au milieu de la nuit, c'est donc là qu'on se rendait, en voiture, pour prendre le train. Arrivé à Lévis, c'était le *"départ du quai à six heures du matin"*. D'autres recommandations suivaient: *"Prendre son billet, au coût de 25 cents, avant d'entrer dans le Steamboat. Ne pas boire ni manger pour pouvoir communier"*. Le bateau se rendait ainsi jusqu'au quai de Beaupré tout près de la basilique construite 8 ans auparavant et qui sera détruite, en 1922, dans un incendie.

C'était une longue journée pour ces pèlerins qui devaient prendre le chemin du retour après leurs dévotions, mais quelle démarche ressourçante! Certaines années, le voyage se fait par St-Michel où le bateau quitte le quai à sept heures du matin. Après 1886, les pèlerins empruntent aussi le chemin de fer à St-Charles où l'Intercolonial les conduit à Lévis ou à la gare de St-Michel à la Durantaye. Après 1889, il est possible de prendre, une fois rendu à Québec, *"le petit train de Ste-Anne"*.

Mais à ce moment, un autre courant s'est créé. Accompagnés du curé Darie Lemieux, les paroissiens se rendent à St-Damien, dès 1892, à la petite chapelle dédiée à sainte Anne. *"Départ de l'église St-Lazare au petit matin, à cinq heures. Chaque confrérie apporte sa bannière. Arrivée à la chapelle vers huit heures et demie pour la grand-messe"*. Quelques années plus tard, quand l'abbé Lemieux exercera son ministère à cet endroit, ce pèlerinage prendra le nom de Grand Pardon et se déroulera du samedi après-midi jusqu'au coucher du soleil le dimanche soir.

En 1926, on annonce le premier voyage à Beupré en autobus jusqu'à Lévis. A partir de 1933, il est possible de se rendre à Notre-Dame-du-Cap en déboursant 2 dollars, tandis que le premier voyage à l'Oratoire St-Joseph est organisé en 1950. A partir de 1960 commence la tradition de se rassembler à Notre-Dame d'Etchemin un soir d'automne. En plus de ces voyages, il faudrait aussi mentionner tous les pèlerinages familiaux au cours de la belle saison, sans oublier la coutume de passer par Ste-Anne-de-Beupré lors du voyage de nocés.

QUARANTE-HEURES

Le mois d'octobre ramenait les Quarante-heures avec la participation des curés du voisinage. C'était au tour de la paroisse d'assurer dans le diocèse, pendant deux jours, la continuité de la prière. Le curé demandait *"les marguilliers et quelques hommes sages pour garder le Saint-Sacrement"*, en leur recommandant: *"Faites le sacrifice de la pipe durant la nuit"*. Cette tradition prit fin en 1969 et fut remplacée, à ce moment, par une journée d'adoration eucharistique.

MOIS DES BONNES ÂMES

Novembre était tout désigné pour rappeler le souvenir des défunts. Tout d'abord, la Toussaint donne l'occasion de fêter ceux qui sont pleinement auprès de Dieu. C'était aussi ce jour-là que la Fabrique achetait, du plus bas soumissionnaire, le bois pour le chauffage de l'église: Environ 25 cordes de bois franc de 2 pieds et, pour allumer les poêles, 5 cordes de *"bois d'épinette fendu fin"*.

Le soir de la Toussaint, après l'angelus, le glas sonnait toutes les 30 minutes jusqu'à 8 heures. *"Ne faites pas de veillée, offrez ce sacrifice pour les défunts"*. Car le jour suivant était le *"jour des morts"*. Le prêtre pouvait célébrer 3 messes d'affilée, après quoi avait lieu *"la criée pour les âmes"*. C'était le privilège du marguillier en charge ou de quelqu'un qu'il désignait, de monter sur la petite estrade couverte appelée *"cabane des âmes"* et de vendre à l'encan fruits et légumes, objets d'artisanat et petits animaux donnés par les fidèles. Le profit de la vente servait à faire célébrer des messes pour les défunts. Déjà au printemps, le curé rappelait aux gens: *"Quand vous faites votre jardin, pensez aux bonnes âmes"*. Plus d'un petit cochon ou d'une volaille se sont retrouvés aux mains de *"l'encanteur"* endimanché. Une autre année, c'est *"un bon moulin à coudre qui a été offert"*. Le curé Boulet apporte une contribution originale: *"Un châle perdu n'a pas été réclamé. Il sera vendu pour les âmes s'il ne trouve point ses maîtres"*.

Le *“mois des bonnes âmes”* se poursuivait. Chaque soir, à sept ou huit heures, le son du glas invitait les gens à réciter, en famille, le *“De profundis”*, prière qui devait être enseignée aux élèves à la petite école. Au temps de M. Boulet, l'autel de saint Joseph restait drapé de tentures noires pendant tout le mois, pour faire penser à la mort.

LES AVENTS

Avec décembre commençait *“les Avents”*, quatre dimanches préparatoires à la fête de Noël. A une époque où il n'y avait pas de réfrigérateurs, l'arrivée du gel indiquait le temps de *“faire boucherie”*. C'était aux environs de la Notre-Dame, une autre fête d'obligation appelée plus tard l'Immaculée Conception. Puis venait, le 17, la fête de St-Lazare, avec vénération de la relique. Durant ces semaines, la chorale préparait les chants de Noël et, le 24, à minuit, dans l'église bondée, éclairée de lampes et de chandelles, la fête éclatait.

NOËL

Le curé avait pris soin de rappeler *“Pendant la veillée du 24, éviter les jeux et les propos qui seraient trop distrayants pour ceux qui doivent communier.”* Certains n'avaient pas observé la consigne et le curé devait rappeler: *“Avant la messe de minuit, pas de boisson. Sinon, vous viendrez à la messe du jour”*. Le centre d'attraction était la crèche, au milieu des sapins, et les familles se rendaient voir de plus près ces personnages qui rappelaient le mystère de Noël. Nous trouvons une formulation originale, en 1889, du renouvellement d'un personnage: *“Nouvel Enfant Jésus acheté avec l'argent des quêtes de la sainte Vierge”!* Il fallait s'attendre à la contrepartie, au cours de l'année suivante: *“Vendu l'Enfant Jésus avec sa couchette: 50 cents. . .”*

LA SAINTE FAMILLE

Le dimanche suivant était consacré à la Sainte Famille, selon une tradition qui remonte à Mgr de Laval. Le pasteur recommandait aussi de garder, dans chaque foyer, un tableau représentant Jésus, Marie et Joseph. En 1980, il fut décidé qu'on implanterait à St-Lazare la belle coutume de la fête et de la bénédiction des enfants de 0 à 10 ans. Ce dimanche étant le dernier de l'année, une assemblée de paroissiens désignait le nouveau marguillier qui entrait en charge à la grand-messe du Jour de l'An et ainsi recommençait le cycle des activités religieuses.

LE DIMANCHE

Il convient aussi de retracer le déroulement du dimanche, tel que vécu par les générations précédentes. En septembre 1970 seulement, les célébrations du samedi ont débuté. Auparavant, la pratique religieuse était centrée sur le dimanche. Si une famille désirait communier ce jour-là, il fallait se lever très tôt, "*faire le train*", puis se rendre à l'église où le prêtre attendait les pénitents au confessionnal. Toutes les demi-heures environ, il distribuait la communion, après quoi les fidèles prenaient le temps de faire une action de grâces. La grand-messe commençait généralement à neuf heures, durant la belle saison et à neuf heures trente, de la Toussaint à l'Ascension. Ceux qui avaient communié et qui étaient à jeun depuis minuit se hâtaient d'aller casser la croûte à la salle des habitants, au magasin général ou chez la parenté du village pour revenir à l'église au son du "*dernier coup*".

Quant au curé, il devait rester à jeun pour la célébration solennelle de la messe avec aspersion d'eau bénite pour débiter, chants grégorien à chaque partie, encens, prières et lecture en latin, prône, sermon de 30 minutes au moins, ponctué de quintes de toux et de râclements de gorge.

PAIN BÉNIT

Après le Gloria, avait lieu le rite du pain bénit. Chaque dimanche, un paroissien avait l'honneur d'offrir à toute l'assemblée un pain qui était déposé sur une table au bas des degrés du chœur. Après la bénédiction, le bedeau portait ce pain à la sacristie pour le découper en morceaux. Il revenait le distribuer à chaque banc dès que le Credo était entonné. Des morceaux étaient apportés à la maison pour ceux qui avaient "*gardé*" pendant la messe. Le curé et les marguilliers recevaient des portions plus considérables, ainsi que celui à qui ce serait le tour de "*rendre*" le pain bénit le dimanche suivant. Ce morceau s'appelait chanteau ou "*entome*".

Selon certains, cette coutume remonte aux premiers temps de l'Église, quand les chrétiens partageaient un même repas à leurs rassemblements. Elle était courante dans les régions d'où venaient nos ancêtres et elle a été continuée jusqu'à la fin du siècle dernier. Dans les villes, en particulier, ce qui avait été un beau symbole d'unité et de partage était devenu occasion de vanité et de rivalités, car au lieu d'offrir un pain de ménage, les plus fortunés apportaient de véritables gâteaux étagés de huit à dix pieds de hauteur. On comprend pourquoi le cardinal Taschereau préférait que cet usage soit abandonné. A St-

Lazare, il semble que cette tradition soit disparue à l'arrivée du curé Boulet en 1897.

PROCESSION

Après le dernier évangile, il y avait, le premier dimanche du mois, la procession du saint Rosaire. La paroisse faisait partie de cette confrérie depuis 1903. Tous les occupants du chœur défilaient autour de l'église, au chant des litanies, en portant la statue de la Vierge sur un brancard. Le tout se terminait par le salut du Saint-Sacrement. Les pratiques religieuses n'étaient pas terminées pour autant. Les fidèles se retiraient à la salle publique pendant quinze à trente minutes, le temps de laisser le curé prendre sa première nourriture depuis la veille au soir. Puis commençait, pendant la belle saison, le catéchisme *"pour les enfants de l'an passé, ceux de l'an prochain, de même que les vieux et les jeunes"*. A certaines époques, ces instructions avaient lieu au cours de l'après-midi. Les vêpres connurent aussi un horaire variable. Certains curés les chantaient après la messe et le catéchisme suivait à 11:30h ou à midi. Les participants devaient être moins nombreux qu'à la grand-messe car le curé devait donner un *"avis à ceux qui restent dans la salle publique et les autres maisons environnantes pendant les vêpres"*. D'autres curés avaient choisi le milieu de l'après-midi. Vers 1950, elles passèrent dans la soirée puis disparurent au cours de la période de renouveau liturgique.

RENCONTRES

Le dimanche était donc une journée bien remplie pour les fidèles qui participaient à toutes les activités religieuses. Pour plusieurs, c'était leur seule sortie de la semaine. On était sûr de rencontrer son monde pour échanger les dernières nouvelles de la paroisse et de l'extérieur, pour *"faire les commissions"* au magasin général et conclure les marchés: animaux à acheter ou à échanger, bois à livrer, réparations à faire
...

GARDER LA MAISON

Pendant ce temps, à la maison, quelques personnes avaient *"gardé"* en prenant soin de réciter le chapelet au moment de la messe en entendant tinter les cloches à la consécration. En 1910, l'abbé Fortin *"encourage à acheter le Grand Catéchisme pour les enfants et à le lire quand on garde le dimanche"*.



Rassemblement devant l'église après la grand-messe, vers 1915, moment capital de la vie paroissiale chaque semaine.

PRIÈRE DU SOIR

Chaque journée se terminait par la prière du soir à l'église pour les gens les plus rapprochés, tandis que les autres récitaient la prière en famille. Jusqu'à l'avènement de l'électricité au village, en 1927, ce n'était pas chose facile de marcher dans l'obscurité à la morte saison. Plusieurs s'éclairaient au fanal qu'il fallait rallumer après la prière. Peut-être qu'un accident faillit arriver puisqu'en 1924, le curé rappela: "*Ne pas allumer votre fanal dans l'église ou le tambour en repartant après la prière du soir*".

CONFRÉRIES ET SOCIÉTÉS

LA CROIX

Plusieurs possibilités de s'engager dans une confrérie ou un mouvement s'offraient aux paroissiens et paroissiennes. C'est la Société de la Croix qui est la plus ancienne. Etablie en 1859 par le Grand Vicaire Mailloux, au temps du Curé Dufour, elle a conservé sa vigueur puisque le vicaire Létourneau disait, en 1932: "*L'une des premières choses qui m'ont frappé en arrivant dans la paroisse est le grand nombre de personnes qui font chaque semaine leur chemin de croix*".

LE SCAPULAIRE

La Confrérie du Scapulaire date de la même époque. Nous retrouvons des mentions de scapulaires noir, vert et bleu. Certains dimanches, il y avait des prières spéciales suivies d'une procession du saint scapulaire.

LA TEMPÉRANCE

Messire Dufour établit aussi très tôt, après une prédication du Grand Vicaire Mailloux, la Société de Tempérance, puisqu'il rapporte en 1858: "*La Société de Tempérance compte 400 associés. . . Il se trouve assez d'ivrognes pour soutenir une auberge qui cause les plus grands désordres*".

En 1881, sous l'abbé Napoléon Gauthier, "*un grand nombre de paroissiens prennent la croix de tempérance*". A cette occasion, comme signe d'engagement à promouvoir la sobriété, les chefs de famille recevaient une croix noire, symbole d'austérité, qu'ils apportaient à la maison pour la suspendre à la place d'honneur.

**TIERS-ORDRE
UNION DE PRIÈRES
ENFANTS DE MARIE
DAMES DE SAINTE ANNE**

Le Tiers-Ordre de saint François, avec *“prise d’habit”*, c’est-à-dire imposition d’un scapulaire et d’un cordon, fait son apparition en 1885. La Société d’union de prières débute en 1889, avec 56 membres. La Confrérie des Enfants de Marie, pour les jeunes filles, remonte à 1892, tandis que les épouses se sont regroupées en 1924 pour former les *“Dames de Sainte Anne”*. Vers 1970, cette association adopta l’appellation de Femmes chrétiennes.

LIGUE DU SACRE-COEUR

On retrace la Ligue du Sacré-Coeur pour les hommes à partir de 1891. Il semble que celle des jeunes, appelée aussi Petite Ligue, a commencé à peu près en même temps.

CHEVALIERS DE COLOMB

Il convient aussi de mentionner l’existence des Chevaliers de Colomb. Un sous-conseil a été établi dans la paroisse en 1945. Les membres se sont signalés par leur engagement à la fois social et chrétien. Récemment encore, en 1981, ils ont apporté une contribution de 245 dollars au réaménagement de l’ancienne chaire en un baptistère et deux ambons.

CERCLE LACORDAIRE

Le Cercle Lacordaire et Jeanne d’Arc, prônant l’abstinence de l’alcool fut fondé en 1946. Les premiers membres étaient rattachés à St-Damien. Vers 1950, ce groupe connut son apogée avec environ 200 membres et son organisation de soirées et d’activités.

ARMÉE DE MARIE RENOUEMENT RENOUEAU

L’Armée de Marie a été établie en 1970.

D’autres mouvements sont aussi apparus par la suite: le Renouement conjugal en 1978, de même que le Renouveau charismatique, la même année.

Cette énumération ne fait qu'évoquer les formes multiples d'engagement de laïcs. Qui dira l'expérience, l'enrichissement et le dévouement que ces mouvements ont suscités et suscitent encore aujourd'hui?

PÉRIODE DE CHANGEMENTS

Les années 1960 ont amené beaucoup de changements dans le déroulement des activités religieuses. Rappelons l'adoucissement progressif du jeûne eucharistique qui a donné la possibilité de communier à la grand-messe et a permis les célébrations liturgiques en soirée. En 1964, les jeunes ont connu une approche religieuse nouvelle avec la catéchèse. L'année suivante, la messe est célébrée dans la langue des fidèles, puis face à l'assistance. Le rituel des funérailles devient moins funèbre, les célébrations de mariage, de baptême et du pardon sont transformées. L'interdiction de la viande le vendredi disparaît, le Carême s'adoucit. En 1968, il y a une réduction des fêtes d'obligation, les fidèles ont la liberté de communier dans la main, les paroissiens peuvent assister à la messe dominicale à partir du samedi soir. . .

Bref, en l'espace de 10 ans, la liturgie s'est donné un nouveau visage, les pratiques religieuses sont devenues moins austères, signe des autres transformations intérieures souhaitées. Laissons l'abbé Quirion exprimer à sa manière, un aspect de ces transformations, tel que publié au feuillet paroissial du 21 février 1971:

"A l'âge avancé de 1960 et quelques années est décédé le sieur Carême dit le Maigre, veuf de dame Mortification.

Pendant des siècles, le défunt avait exercé un contrôle aussi salutaire que souverain et efficace sur le régime alimentaire de nombreuses générations qui ont suivi fidèlement ses prescriptions. C'est ainsi qu'il avait largement contribué à la formation de nombreux saints et saintes.

Le défunt avait de nombreux adversaires: Insoumission, Volupté, Facilité-de-vivre. . . Finalement, il fut pris en grippe et la grippe l'a tué. L'ont précédé dans la tombe ses beaux-frères: les sieurs Avent et Quatre-temps. Ses deux soeurs, les dames Vigile et Abstinence, se sont écroulées, en même temps que lui, sur le lit funèbre.

Leur survivent leurs petits-enfants, les dames Pénitence Volontaire, Aumône Complémentaire, Prière Spontanée, Célébration Pénitentielle, Communion Fréquente. . . tous enfants de la Sainte Eglise de Dieu".

FOI VÉCUE

La foi populaire a été vécue d'une manière souvent profonde mais discrète. Un événement plus spectaculaire a poussé Mme Eugénie Chabot, épouse de M. Alphée Chabot, à relater un fait vécu au cinquième rang, en 1926, sur la ferme appartenant aujourd'hui à son fils Maurice.

“LE MIRACLE DU SACRE-COEUR

Ce jour-là avait commencé comme tous les autres. On était au début de septembre, la journée s'annonçait belle et ensoleillée. Les deux aînés, Maurice et Adrien étaient partis à l'école située plus d'un mille d'ici. Je restais à la maison avec les trois plus jeunes: Rita 4 ans, Jeanne 2 ans et André le bébé 3 mois.

La matinée se passe sans incident. Après le dîner, mon mari décida d'aller vérifier la clôture du “*clos des moutons*” avec l'intention d'y faire paître le troupeau après la récolte des foins. La température était alors clémente, la petite Rita me pria de lui permettre d'aller rejoindre son père. La permission fut accordée à condition que la course ne dure pas longtemps, car j'en serais très inquiète. Rita rejoignit donc son père et s'amuse à gambader auprès de lui. Mon mari continuait son travail tout en scrutant le ciel. Il savait reconnaître le langage des nuages. Soudain il vit monter un nuage noir à l'horizon. Il dit alors à Rita de courir vite à la maison et d'avertir maman de fermer portes et fenêtres car il y avait risque d'orage avec grand vent. Rita arriva donc en courant à la maison et fit le message. Comme le ciel se faisait très menaçant, mon mari suivit Rita de près et arriva presque aussitôt. La porte d'entrée était à peine refermée que la cuisine d'été (le bas-côté comme on l'appelait) adjacente à la maison s'écroula et un fracas épouvantable secoua la pièce où nous nous trouvions.

Je me jetai alors à genoux avec les enfants, tout en croyant ma dernière heure arrivée, je récitai mon acte de contrition; et au fond de mon coeur, je suppliai le Sacré-Coeur de nous sauver tous. Nous avions devant nous la statue du Sacré-Coeur qui m'était bien précieuse; c'était un cadeau reçu, lors de mon mariage, de ma patronne Mme Alphonse Bilodeau et bénite par notre bon Curé. Je l'aimais particulièrement cette statue, à cause de la position de ses bras ouverts; c'était comme une invitation: “*Venez à moi vous qui êtes effrayés!*. . .” Le bruit de tonnerre n'avait duré qu'une seconde et tout semblait maintenant calme. Un sentiment étrange m'envahissait; j'étais effrayée et en même temps curieuse de voir ce qui était arrivé. A ce sujet, mon mari était

d'un grand secours, car il savait garder son sang-froid afin de connaître les faits et nous rassurer. Il s'avance pour ouvrir la porte qui conduisait au salon et à une chambre d'amis. Quel spectacle! Toute la pièce était réduite en poussière; murs et fenêtres n'étaient plus qu'un amas de poudre de plâtre et de bois. (Les murs de la maison étaient plâtrés). La fureur du vent avait arraché le toit de l'étable et certaines planches avaient traversé la maison en fracassant deux fenêtres situées vis-à-vis l'une de l'autre et s'étaient arrêtées dans le champ situé de l'autre côté de la route. Quand aux bardeaux qui recouvraient la toiture de la grange, ils s'étaient éparpillés ici et là; on en trouve jusque près de la cabane à sucre située à environ un mille plus loin. La maison et la grange étaient en ruines; mais nous étions tous sains et saufs. Je me suis écriée: "*Dieu soit béni! c'est un miracle*".

Le Sacré-Coeur nous avait pris dans ses bras.

Un peu plus tard, Maurice et Adrien arrivèrent de l'école, ils nous demandèrent ce qui s'était passé car il n'y avait rien eu d'anormal au cours de leur retour de l'école.

Chez nos voisins, tout était resté intact.

En vérifiant la condition des lieux avec les aînés, mon mari constata que la cabane qui servait d'abri aux porcs avait été transportée par le vent en tournant plusieurs fois sur elle-même, et retombée enfin sur sa bonne position. On croyait les deux porcs morts ou cachés plus loin. Mais à notre grande surprise, en soulevant la cabane pour la remettre en place, on trouve nos deux porcs qui se reposaient bien tranquillement comme si la cabane n'avait pas changé de place.

Cette aventure m'avait tellement bouleversée que, même après 50 ans, tous les détails me reviennent comme ci c'était hier".



“Que les enfants se réunissent et demandent la bénédiction à leurs parents au Jour de l’An”.

Pauvres ou quêteux?

Des paroisses de quêteux	196
Changement de mentalité	197
Démunis de biens, riches de coeur	197
Quand des pauvres donnent à d'autres pauvres	198

DES PAROISSES DE QUÊTEUX. . .

Impossible de parcourir l'histoire de St-Lazare sans rencontrer la réalité de la misère et de la pauvreté. Étaient-elles plus grandes qu'ailleurs au point que la tradition populaire du Québec fait de cette région de Bellechasse un territoire de quêtueux? Déjà en 1807, bien avant l'existence de St-Lazare, un article du journal "*Le Canadien*" parle des "*menditants qui prennent le nom de Pauvres de St-Gervais. . .*" et ajoute: "*les paresseux des autres paroisses quêtent sous ce nom des Pauvres de St-Gervais pour n'être point refusés*". Cela a pu se passer aussi pour St-Lazare et St-Nérée comme l'écrit Mgr Georges-Marie Bilodeau, dans la Brochure du centenaire: "*Aux environs de 1820, St-Lazare était absorbé par St-Gervais qui portait le nom de paroisse des quêtueux, titre qu'elle légua à St-Lazare après la division, laquelle s'empressa de le léguer à St-Nérée au jour de la séparation, titre aujourd'hui évanoui. . . Vanité, hélas, des titres de la terre!*"

On peut considérer cette question avec humour comme le fait Mgr Bilodeau, mais en même temps, il est possible de s'arrêter à quelques indices fournis par les documents paroissiaux à ce sujet. En 1854, le curé Edouard Dufour rapporte: "*Ma paroisse contient un bon tiers de ses habitants qui ne vivent durant la plus grande partie de l'année que de mendicité. Ces gens, par manque de vêtements, ne viennent à l'église qu'une fois ou deux par année*". Pourquoi une telle pauvreté et une telle misère? L'une des causes est liée à la mauvaise qualité du territoire. Les lots concédés étaient beaux au dire des agents des terres, mais quand le colon arrivait pour s'y installer, c'était autre chose. Si certains chanceux avaient des espaces qui pouvaient devenir cultivables, d'autres se retrouvaient avec une fondrière ou une "*rochière*", parfois les deux. C'était très différent des terres sur lesquelles ils avaient été élevés. De là à se décourager ou à commencer à tirer le dable par la queue, il n'y avait qu'un pas, d'autant plus qu'ils ne voyaient pas tellement comment s'en sortir sur cet espace souvent limité à un arpent de largeur. D'autres n'avaient pas du tout une "*vocation*" agricole et les possibilités de gagner leur vie devenaient pratiquement nulles.

Le sentiment de déception a pu créer une mentalité de défaitisme et de laisser-aller, pas facile à changer. Dans son rapport à l'évêque, le curé Dufour écrit, en 1865: "*J'ai pu gagner, par beaucoup d'efforts, plusieurs familles à laisser leurs méchantes terres pour s'établir sur des terres nouvelles où elles trouvent un soutien pour leurs enfants*". En effet, chaque année, il y a 6 à 12 familles qui abandonnent leur lot pour aller tenter leur chance ailleurs. Souvent, elles sont remplacées, sur ces terres de peu de valeur dont personne ne veut, par d'autres gens qui ont peu d'ambitions. Par exemple, en 1877, le curé note que

“12 nouvelles familles sont venues s’installer à St-Lazare, dont 10 de quêteux”.

Certains étaient quêteux de père en fils. Qui ne connaît les quatre générations des Boulet, surnommés les Coqs à cause de leurs réactions vives?

CHANGEMENT DE MENTALITÉ

C’était donc une réalité qui correspond à la tradition populaire. Le curé Dufour, qui a oeuvré un quart de siècle à St-Lazare, s’est efforcé de corriger cette situation. A-t-il vraiment réussi? En tout cas, il écrit cette phrase très percutante: *“A force de crier, l’esprit quêteux – il souligne ce mot – qui existe ici depuis de longues années, tend à disparaître un peu tous les ans, à mesure que les souches venues de St-Gervais s’éteignent”.* Cette révélation colorée en dit long, mais il faut ajouter que la deuxième génération avait déjà moins de mal à subsister à mesure que la vie paroissiale s’organisait.

Il est cependant certain que personne ne roulait sur l’or à St-Lazare. Les comptes de la Fabrique sont très révélateurs, avec les dettes accumulées. On ne réussissait même pas à payer les frais d’honoraires à 25 cents pour les sépultures d’enfants. On peut aussi y lire, en 1875: *“Donné en aumône à la municipalité, 1 dollar 40”.* Aujourd’hui, ce geste peut paraître insignifiant, mais peut-être représentait-il beaucoup pour ces gens qui essayaient de se sortir de la misère et de se prendre en charge, à une époque où on ne parlait pas d’octrois ou de subventions et encore moins d’aide sociale ou d’allocations.

DÉMUNIS DE BIENS, RICHES DE COEUR

Des pauvres et des quêteux, il y en a donc eu à St-Lazare, comme dans les paroisses environnantes. Il n’y a pas à s’en cacher ou à avoir honte, c’est un fait dû aux circonstances et aux lieux. Sous un autre rapport, cette réalité honore les gens en place, parce qu’elle témoigne d’un certain esprit d’accueil et de tolérance envers ces gens moins favorisés ou moins portés à s’organiser. Alors que d’autres villages affichaient à l’entrée: *“Défense de quêter”*, à St-Lazare les portes restaient ouvertes à ces personnes. Bien des gestes de charité, souvent quotidienne, resteront ignorés, mais plusieurs pauvres ou quêteux étaient assurés de trouver du lait et un peu de nourriture en allant chez telle ou telle famille. Un jour, le curé disait aux paroissiens au sujet de l’un de ces miséreux: *“J’admire la charité de ceux qui l’ont secouru jusqu’aujourd’hui. Il est temps que les autres aident un peu”.* Une autre fois il

annonce: "*Une veuve du village se recommande à la charité publique pour avoir du bois de chauffage*". En 1926, le curé Morneau installe dans l'église un tronc à St-Antoine destiné à secourir les familles pauvres.

Beaucoup de gestes de charité et de solidarité ont été posés pour aider un paroissien malade ou moins débrouillard à faire ses semailles et ses récoltes; des corvées ont été organisées pour reconstruire des bâtisses incendiées, couper le bois de construction ou de chauffage; des quêtes en argent ou en nature ont été faites pour aider des familles éprouvées, même celles des paroisses voisines. En particulier, chaque fois qu'un cultivateur perdait son cheval, les paroissiens se cotisaient pour qu'il puisse se procurer une nouvelle bête afin d'assurer son gagne-pain. L'un de ces bénéficiaires était sûrement négligent puisqu'il a fallu lui fournir un cheval deux ans de suite. L'année suivante, le cheval avait survécu mais il a fallu remplacer sa vache!

Peu à peu, des services se sont organisés afin de venir en aide aux plus démunis. La création d'un orphelinat et de l'hospice St-Bernard par les religieuses, à St-Damien, a amélioré considérablement la situation. Puis, diverses formes d'aide gouvernementale ont été mises sur pied. Certains peuvent ainsi "*tomber sur le bien-être*" comme ils l'expriment, ou profiter des mesures sociales qui amortissent les besoins les plus criants. Aujourd'hui, l'appellation quêteux est même disparue pour être remplacée par un mot populaire venu récemment de France: clochards. Cela change-t-il la réalité profonde qu'on devine derrière ces types de miséreux? Les vraies misères ne sont peut-être plus dans le manque de pain quotidien, mais il ne faut pas se donner trop facilement bonne conscience.

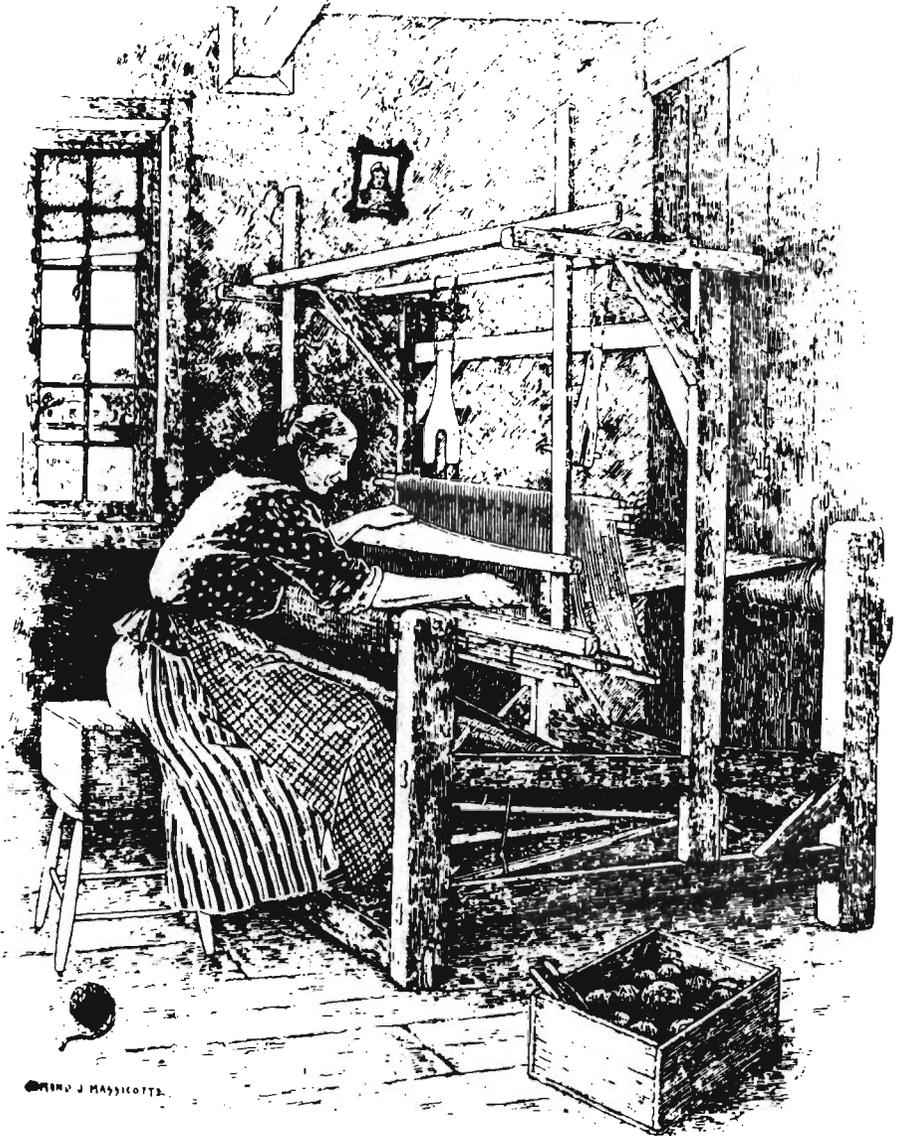
QUAND DES PAUVRES DONNENT A D'AUTRES PAUVRES

Pour terminer dans l'esprit d'autrefois, ouvrons un registre où le bon curé Dufour a pris la peine de transcrire la liste des dons apportés par les gens de St-Lazare en deux occasions. Une première fois, en 1869, les Soeurs de la Charité qui s'occupaient en particulier des orphelinats et des hospices, sont venues quêter pour leurs oeuvres. En 1874, ce sont les Soeurs du Bon-Pasteur, responsables des "*Crèches*" et dont la fondatrice, une veuve, avait été servante du curé de St-Gervais, au moment où St-Lazare commençait. D'autres quêtes du même genre furent aussi faites, à partir de 1892, par les Soeurs de St-Damien et parfois par le Père Brousseau lui-même, au profit des orphelins, des vieillards et des démunis.

Le curé rapporte donc que, dans chaque rang, deux ou trois cultivateurs ont fait une cueillette porte-à-porte, puis se sont rassemblés au presbytère. Ces quêtes ayant eu lieu en automne, cela a permis de recueillir plus particulièrement des produits du jardinage. Voici la liste des dons, révélatrice des produits d'usage courant à cette époque ou de fabrication artisanale.

Avoine, sarrasin, farine, farine de sarrasin, patates, poireaux, citrouilles, pommes, choux, choux-de-Siam, navets, fèves, blé d'inde, pois et même noisettes. Oeufs, sucre d'érable et lard. Chandelles, savon, filasse, échiffes, laine, flanelle, fil, toile et même une verge de mousseline. Bas, serviettes, essuie-mains, robe d'étoffe, jupe, jupon, chemise, bonnet, claques, nappes, draps, catalogues, poches et même un tableau et un collier de cheval.

Ainsi se vivait le partage, en ce temps-là, quand des pauvres donnaient à d'autres pauvres.



Vie agricole malgré tout

Le sarrasin à St-Lazare.	202
Production en 1851.	202
Style de vie.	203
Formation du village.	204
Beurrerie et fromagerie.	204
Connaissances nouvelles.	206
Producteurs agricoles.	210
HOMMAGE AUX PIONNIERS.	211

VIE AGRICOLE MALGRÉ TOUT

Lorsqu'ils ont commencé le défrichement des terres de la région de St-Lazare, les pionniers ont constaté que la tâche s'avérait plus difficile que dans les anciennes paroisses: terrain plus accidenté, espaces perdus en raison des rochers et des fondrières, et surtout des pierres partout. Pas seulement des cailloux comme sur les terres d'en bas, mais des roches et encore des roches. Ces difficultés de terrain ont ralenti le travail de colonisation et ont forcé les gens à cultiver le sarrasin longtemps entre les souches et les pierres, avant de passer au blé et à l'avoine. De plus, sur les hauteurs, le vent le préservait des gelées hâtives plus sûrement que dans les terres basses.

LE SARRASIN

D'où le nom de "*sarrasins*" donné aux gens de St-Lazare par ceux des paroisses d'en bas. Même si cette céréale appelée aussi blé noir, était fragile à la sécheresse et aux gelées blanches, les colons ont réussi à subsister, grâce à elle. Les patates et la galette figuraient souvent au menu, avec la soupe aux pois et les fèves au lard. C'est en souvenir de cette époque héroïque que le Festival de la Galette est célébré chaque été depuis 1977.

PRODUCTION EN 1851

Malgré tout, il fallait survivre. Pendant plusieurs années, le territoire de St-Lazare a été un immense abatis où chaque colon essayait de dégager un espace cultivable. Ce labeur acharné donne des résultats: en 1851, la population du Grand St-Lazare compte 1700 habitants, répartis entre environ 275 familles. Les 1194 arpents semés en avoine ont produit 1670 minots, les 295 arpents en blé ont produit 1670 minots, les 181 arpents en pois ont produit 923 minots, les 93 arpents en patate ont produit 923 minots, les 68 arpents en sarrasin ont produit 1000 minots, les 44 arpents de seigle ont produit 359 minots, les 42 arpents d'orge ont produit 339 minots.

Le foin a produit 113 845 bottes et le lin, 2322. Le sucre d'érable n'est pas à négliger avec ses 22 870 livres. Les 1027 moutons ont rapporté 1627 livres de laine. Sur leur métier, les artisanes ont tissé 2268 verges de lin, 1016 verges d'étoffe foulée et 1086 verges de flanelle. Les hommes ont eu l'agrément de fumer ou chiquer 190 livres de tabac "*canayen*".

Dans les étables ont hiverné 203 taureaux ou boeufs, 477 vaches laitières, 340 veaux ou génisses, 194 chevaux et 420 cochons. Il s'est fabriqué 13 375 livres de beurre. Les boucheries ont livré 35 602 quintaux de boeuf et 29 853 de lard. (1 quintal: 100 livres).

DIFFICULTÉS

Comme on le voit, les fermes ne sont pas de grosses exploitations. Il n'y a pas une moyenne de 2 vaches et 2 porcs par famille! Le colon pratique une économie d'auto-suffisance en visant à produire un peu de tout et à acheter le moins possible. Il mise sur une productivité naturelle. Le seul engrais épandu, outre la cendre des abatis, est le fumier des bestiaux. Pendant quelques années, la couche d'humus donne de bons résultats, mais peu à peu le sol s'appauvrit. L'apparition de l'oseille et des épervières manifeste la pénurie de calcaire dans le sol.

INSECTES

De plus, les insectes et les maladies ravagent les récoltes. De la côte du Pacifique arrive une *"bestiole qui dévore les champs de patates"*. En 1883, le curé recommande des prières *"contre les mouches à patates"*. En 1909, à la fin d'août, on parle du *"désastre et des dommages des sauterelles"*. Vers 1912, des chenilles s'attaquent aux érables. Presque tous les ans, des chenilles font des ravages ça et là. En 1914, on fait *"une procession solennelle pour prévenir ce fléau"*.

STYLE DE VIE

Les revenus ne sont pas abondants et le style de vie demeure austère. Voici un exemple du genre de subsistance pratiquée vers 1890: Un jour, une mère de famille exprime son désir de posséder une paire de ciseaux, tout en sachant, aussi bien que son époux, qu'ils n'ont pas d'argent pour s'en procurer. Celui-ci part, va couper un voyage de bois, descend le vendre au village de St-Gervais et revient le soir avec les ciseaux convoités. . .

S'établir sur une terre était cependant moins compliqué qu'aujourd'hui. Ainsi nous l'apprend l'extrait d'un contrat passé en 1885, par lequel un père, propriétaire d'un lot à défricher, le vend à son fils qui y a travaillé depuis cinq ans.

Ce dernier, en plus de devenir propriétaire de la ferme avec ses bâtiments, acquiert *“une jument, une vache, une moutonne et divers autres effets et articles. . . Cette vente est faite pour le prix et somme de 25 piastres, reçus comptant, dont quittance”*.

PROGRÈS

En 1873, selon la recommandation de l'abbé Lemieux, un Cercle agricole est fondé. L'un ou l'autre colon plus entreprenant commence à amender le sol. On apprend à produire la potasse, à pratiquer les rotations de culture. . . Les boeufs dressés par paire sont très utiles, à cause de leur force considérable pour arracher les vieilles souches et une partie des pierres. Des *“tas de roches”* et des digues occupent une place importante dans les champs de culture.

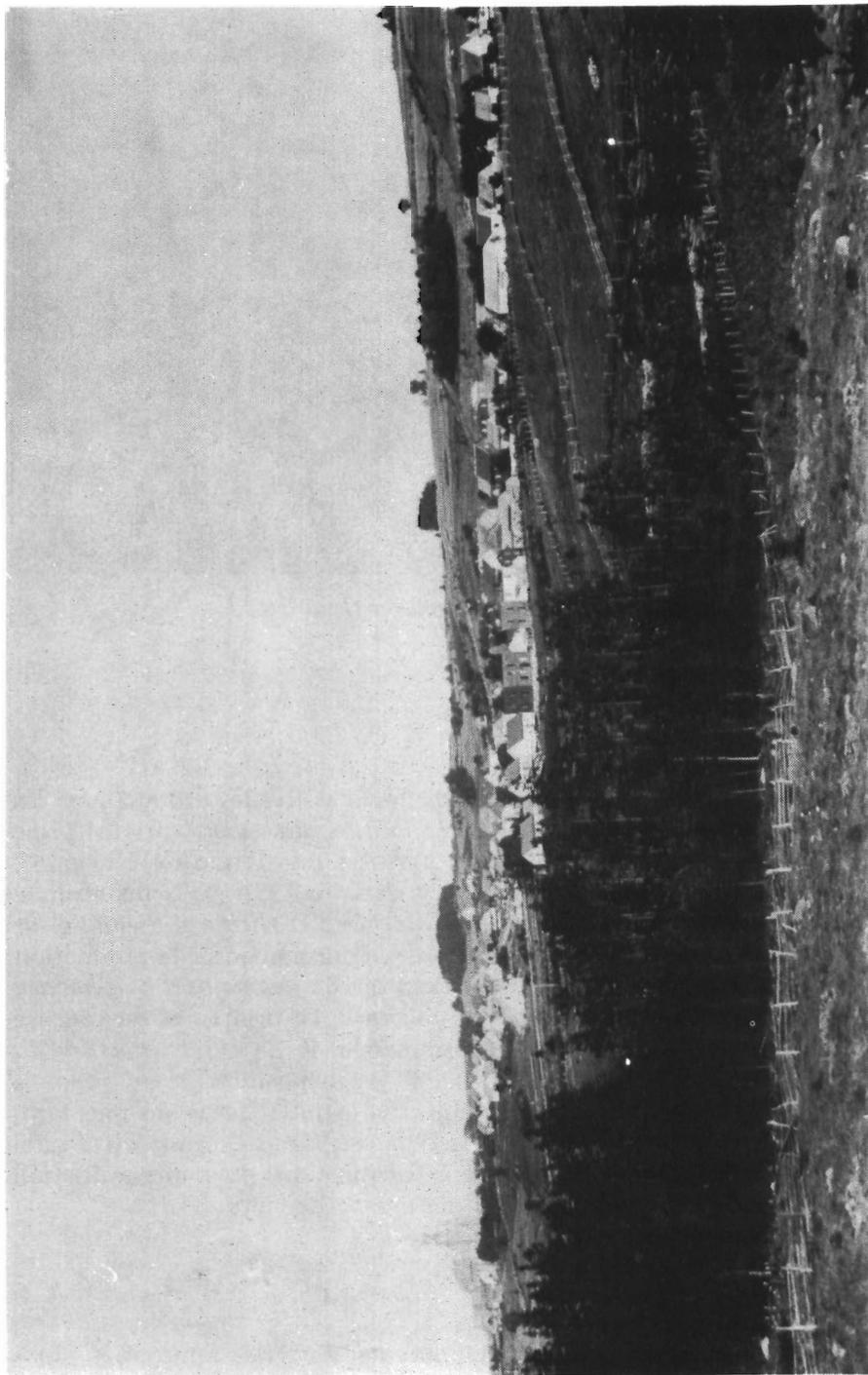
FORMATION DU VILLAGE

Les fermiers établis autour de l'église commencent à vendre des emplacements, le long de la route, aux artisans, aux commerçants et aux rentiers. Le village prend forme. En 1854, il y a 22 emplacements. Seulement trois s'ajoutent au cours des 15 ans qui suivent, puis en 1874, on en compte 48. En 1881, on atteint 60. Chaque propriété a son petit jardin, mais il est important de tout clôturer pour empêcher les vaches de venir faire des ravages, car des fermes sont exploitées dans tout le village, y compris sur la terre de la Fabrique. Le curé Fortin doit avertir *“de ne pas laisser pacager les vaches devant l'église”*.

Des fils de cultivateurs voudraient s'établir mais ne trouvent plus d'endroit convenable dans la région. En 1896, deux excursions sont organisées au Lac-St-Jean pour y attirer des colons. L'abbé Boulet donne quelques conseils sur les cultures. Il est le premier, en 1889, à encourager l'achat de pommiers et il en plante à côté du presbytère.

BEURRERIE ET FROMAGERIE

Une beurrerie s'établit sur le territoire en 1888. En 1902, une autre est ouverte au village. Deux ans plus tard, le curé annonce *“l'ouverture de la fromagerie du nord-est”*. Et il ajoute ce mot: *“Honnêteté!”*, sans doute à cause de plaintes sur la qualité et la densité du lait. De novembre à mai, la beurrerie et les fromageries sont fermées à cause du froid et surtout parce que la production laitière est plus faible. Certains ruraux peuvent encore avoir des surplus, comme en décembre



St-Lazare au tournant du siècle, avec ses nombreux tas de roches et ses clôtures de perches.

Photo: Courtoisie de Milles Goulet

1912 où le curé "*demande du lait gelé pour l'hôpital du Sacré-Coeur, en aussi grande quantité que vous pourrez*".



Fromagerie du bas du village, en opération à partir de 1902.

CONNAISSANCES NOUVELLES

De temps à autre, des agronomes viennent visiter les producteurs. En 1909, on relève un "*rapport sur la culture du tabac*". Cette même année, les cultivateurs sont invités à visiter une ferme expérimentale et à mieux connaître la culture des grains. En 1914, se tiennent d'autres "*conférences sur la fabrication du sucre et du sirop d'érable, sur l'industrie laitière et sur l'horticulture*". Pour améliorer la production de la pomme de terre, on annonce, en 1918 "*des patates de semence à 1 dollar 27 le minot; fournir les poches*". Le printemps est précoce cette année-là puisque le curé recommande, le 28 avril: "*Profiter du beau temps pour semer*". En 1920, il y a exposition de graines à la salle publique. On y parle de la culture du trèfle. Trois ans plus tard, un concours de choux-de-Siam est organisé. Tout ceci est dû à l'initiative du cercle agricole qui voit à l'acquisition, pour une utilisation de groupe, des instruments nécessaires à la petite culture.

DIFFICULTÉS

Vers cette époque, les terres dépourvues d'engrais appropriés, don-

nent de maigres résultats. Malheureusement, des commerçants sans scrupules exploitent la situation. Certains fermiers se sont fait prendre et le curé adresse une mise en garde en 1923: *"Il y en a qui parcourent les campagnes pour vendre des graisses et des engrais chimiques pour faire le bonheur des cultivateurs. Defiez-vous en!"* En effet, des essais de produits soi-disant efficaces n'ont contribué qu'à endetter les fermiers. Cette même année, l'automne semble avoir été précoce puisque le prône du 12 août porte la note: *"Nous sommes menacés par les gelées!"*

En 1924 ont lieu *"des conférences pour inciter à désinfecter l'avoine"*. L'année suivante, le curé fait un commentaire de nature à rehausser la qualité de la production: *"Classifiez votre foin: le bon foin relève le prix du mauvais, mais le mauvais baisse le prix du bon"*. Le printemps qui suit fut assez défavorable aux travaux, semble-t-il. Devant les gens qui s'en plaignent, le curé réplique: *"Comment semer du grain béni en blasphémant? On récolte ce qu'on sème. L'ouvrage du sucre est un ouvrage divin. Ne pas maudire. . ."*

ÉRABLIÈRE ET COUPE DE BOIS

Cette mention du temps des sucres nous rappelle que les érablières apportent, chaque printemps, un certain revenu aux nombreux cultivateurs qui en possèdent. Il en est de même du bois qui, en plus de subvenir à l'usage domestique, peut être abattu pour la vente à l'extérieur, sous forme de bois de chauffage, de billots et, avec l'apparition des camions pour le transport, du bois de pulpe. A l'automne, après les labours, plusieurs paroissiens, surtout les *"jeunesses"* partent pour les chantiers afin de se constituer un revenu additionnel. Le curé ne manque pas de les inciter *"à rester en présence de Dieu"* au cours de ces longs mois.

DÉPARTS

Des jeunes, et parfois des familles entières, décident aussi d'aller chercher fortune ailleurs. Plusieurs gagnent *"les Etats"*, surtout les manufactures de la Nouvelle-Angleterre qu'ils nomment *"factries"*. D'autres grossissent les villes du Québec ou émigrent vers d'autres régions du Canada. Certains d'entre eux préfèrent continuer la tradition agricole et vont de pays neuf en pays neuf, trop souvent d'une terre de côtes et de roches à une autre terre de côtes et de roches, en particulier dans le haut du comté. En 1923, des paroissiens assistent à *"des vues animées sur la colonisation"*. L'arrivée de la crise économique oriente

encore davantage vers l'agriculture comme étant la voie la plus sécuritaire pour subsister. En 1931, l'abbé Georges Bilodeau, prêtre originaire de la paroisse, très impliqué dans la colonisation, organise une excursion de cultivateurs en Abitibi. Au cours des années suivantes, des familles vont s'y établir. La paroisse apporte son concours aux moins fortunées: "*Quête pour ceux qui partent pour l'Abitibi; donnez: viande, patates, laine, linge, etc.*" En 1937, quand la famille Lacroix tente l'aventure, on recueille des meubles: "*Collecte de chaises, couchettes, couvertures de lit, etc.*".

REPRISE

Au cours des vingt années qui suivent, ceux qui ont persévéré se sont assuré un revenu d'appoint par l'élevage d'animaux à fourrure, en particulier des renards. Toutefois l'année 1932 apporte une récolte abondante puisque le curé annonce, le 18 septembre: "*Messe d'action de grâces pour la belle récolte de grains que vous avez eue*".

Au temps de l'énergie douce, bien avant la crise du pétrole. . .



Avec son boeuf attelé à son banneau, M. Marcel Côté (1857-1941), père de 17 enfants, est un témoin authentique de l'agriculture d'autrefois. Elevé à St-Lazare, il a défriché une terre devenue partie de la nouvelle paroisse de St-Nérée, puis il est revenu finir ses jours dans sa paroisse d'origine.

Il pose ici, vers 1920, dans un clos qu'il a bûché essouché, "éroché" et labouré avec son fidèle compagnon. Noter le port de la barbe longue, à la mode du temps, et l'état artisanal de l'habillement, de l'attelage, du banneau avec ses menoirs de bois rond et de la clôture de perches à l'arrière-plan.

U.C.C.

En 1933 naît l'Union Catholique des Cultivateurs. Au cours des années subséquentes, le curé Beudet donne un nouvel essor à cette association qui est devenue aujourd'hui l'Union des Producteurs Agricoles.

FERMIÈRES

Le Cercle des Fermières a vu le jour en 1939. Il a permis à de nombreuses femmes du milieu rural d'acquérir des connaissances nouvelles, de développer leur talent artisanal, de nouer des liens d'amitié et d'échanger leurs expériences. On peut souligner leur beau geste de solidarité, à l'occasion des funérailles, par leur participation bénévole à la collation qui suit la cérémonie.

NOUVEAU TOURNANT

La fin de la guerre, en 1945, marque un nouveau tournant dans la vie agricole de la paroisse. Grâce au progrès de la technologie, les cultivateurs vont pouvoir s'attaquer à l'obstacle majeur de leurs cultures: les pierres, celles qui sont en tas comme celles, trop grosses, qui sont dispersées à la grandeur des champs. Deux annonces faites au prône en font mention: *"Ceux qui ont l'intention de faire travailler leur terre par un tracteur, se rendre donner leur nom à la sacristie après la messe"*. Puis un peu plus tard: *"Conférence par un agronome pour prendre une décision à propos du "boulldozer" pour érocher nos terres"*.

Les tracteurs, de plus en plus nombreux font leur apparition. Les accessoires agricoles se perfectionnent et permettent d'améliorer les fermes et d'en accroître le rendement en allégeant les tâches. L'électrification rurale, généralisée en 1948-49, a marqué la fin des *"trains"* au fanal, des longues corvées pour pomper l'eau aux animaux, de la traite manuelle des vaches, de l'écémage à bras. . . sans parler de la simplification des travaux domestiques à la maison, comme par exemple, le lavage et le repassage du linge, ainsi que des salles de bain dignes de ce nom!

DÉCISIONS A PRENDRE

Les manières traditionnelles d'envisager l'agriculture disparaissent à mesure que de nouvelles orientations sont proposées, sans être toujours acceptées au départ. En 1952, l'abbé Marcoux s'évertue à promouvoir

l'enrôlement des agriculteurs dans l'U.C.C.: *"Tout est organisé dans notre monde, dans tous les domaines. Seuls les cultivateurs, la classe la plus nécessaire au monde, refusent de voir à leurs affaires. Il n'y a que 40 membres à St-Lazare. Comprenez-vous ça? Pourquoi pas tous? . . . aussi intelligents et aussi travaillants que vous autres"*. Treize ans plus tard, l'abbé Quirion reprend le même thème, mais à sa manière bien typique, pour amener les récalcitrants à se brancher: *"Il y a assez longtemps que vous trouvez des raisons CONTRE, maintenant, si vous êtes vraiment des cultivateurs, essayez donc, une fois, de trouver des raisons POUR. Laissez-vous donc convaincre, au moins une fois, avant de crever et de mourir sur vos terres"*. Le résultat est manifeste. Le dimanche suivant, M. Quirion, radieux, proclame: *"Grand succès à St-Lazare: 82 cultivateurs se sont inscrits membres de leur union"*.

PRODUCTEURS AGRICOLES

Notre époque, avec ses normes et ses quotas, ses sessions et ses cours de perfectionnement, marque la fin d'une vie rurale de vivotement. Certains cultivateurs *"décrochent"*, tandis que les autres deviennent des *"producteurs agricoles"*. En 1979, des données statistiques enregistrent dans la paroisse 50 fermes consacrées à l'industrie laitière, 74 orientées vers la production porcine et 52 qui exploitent des érablières, sans compter la production forestière.

Aussi, la vie agricole, si peu prometteuse au départ, s'affermir malgré tout, grâce à la ténacité des pionniers et de leurs successeurs qui se sont accrochés au sol pour en tirer leur subsistance et assurer la pérennité des générations. A l'occasion du centenaire de l'arrivée du premier curé, en 1949, l'écrivain de chez-nous, Mgr Georges-Marie Bilodeau, a résumé cette épopée en un très beau poème qui proclame les noms de ces valeureux et glorifie leur labeur. Il convient de reproduire ici cette belle page patriotique en guise de conclusion.

HOMMAGE AUX PIONNIERS

*C'était au lendemain des guerres de conquête,
Le Français labourait aux bords du Saint-Laurent.
Conquis mais non vaincu, il relevait la tête,
Car son dernier combat, c'était plus qu'une fête,
C'était une victoire; et des lauriers sanglants
Couronnaient son front pur, et fier, et glorieux.
On n'est jamais vaincu sous la voûte des cieux
Quand dans son coeur on a la fierté, l'espérance,
Quand on est vraiment fils de la très noble France.
Il était revenu glorieux dans ses champs,
C'était au lendemain des guerres de conquête,
Le Français labourait aux bords du Saint-Laurent
Conquis, mais non vaincu, il relevait la tête.*

*Et les vieilles maisons de pierre
Au toit pointu
N'étaient pas ébranlées*

*Et les mamans, et les grand'mères
Au front têtu
N'étaient pas désolées*

*Et l'essaim des enfants, des garçons et des filles,
L'essaim mélodieux de nos grandes familles,
De Berthier, de Beaumont, Charlesbourg et Beaupré,
Et jusque des confins du malheureux Grand'Pré,
Entreprit sans broncher la conquête héroïque
D'un sol encore couvert de la forêt antique.
Ils dépassent d'un bond le premier palier
Qui couvre tout le sud de la Rivière Boyer.*

*Au sol tombe le pin, s'écrase l'épinette,
Et l'abatis s'allume et de rouges aigrettes
Illuminent le soir; et dans le firmament
Au brasier confondu, de nouvelles étoiles,
Comme on vit autrefois au lointain Orient,
Projetant leurs clartés sur le front des croyants,
De l'obscurité lourde ont déchiré les voiles.*

*Ils ont laissé derrière, Québec, douce ville,
Plus forts sont les garçons, et plus belles, les filles,
Ils montent vers le sud à l'assaut des grands bois.
Quelle est cette légion? Quelle est cette phalange?
Qui la conduit? Un roi? ou mieux encore, un ange?
Silence! Les pionniers ont planté une croix.*

*Et le génie du mal qui s'étonne
La foule recueillie entonne
Un rythme doux et monotone.*

*C'est la prière
Que dit la mère
à ses enfants.*

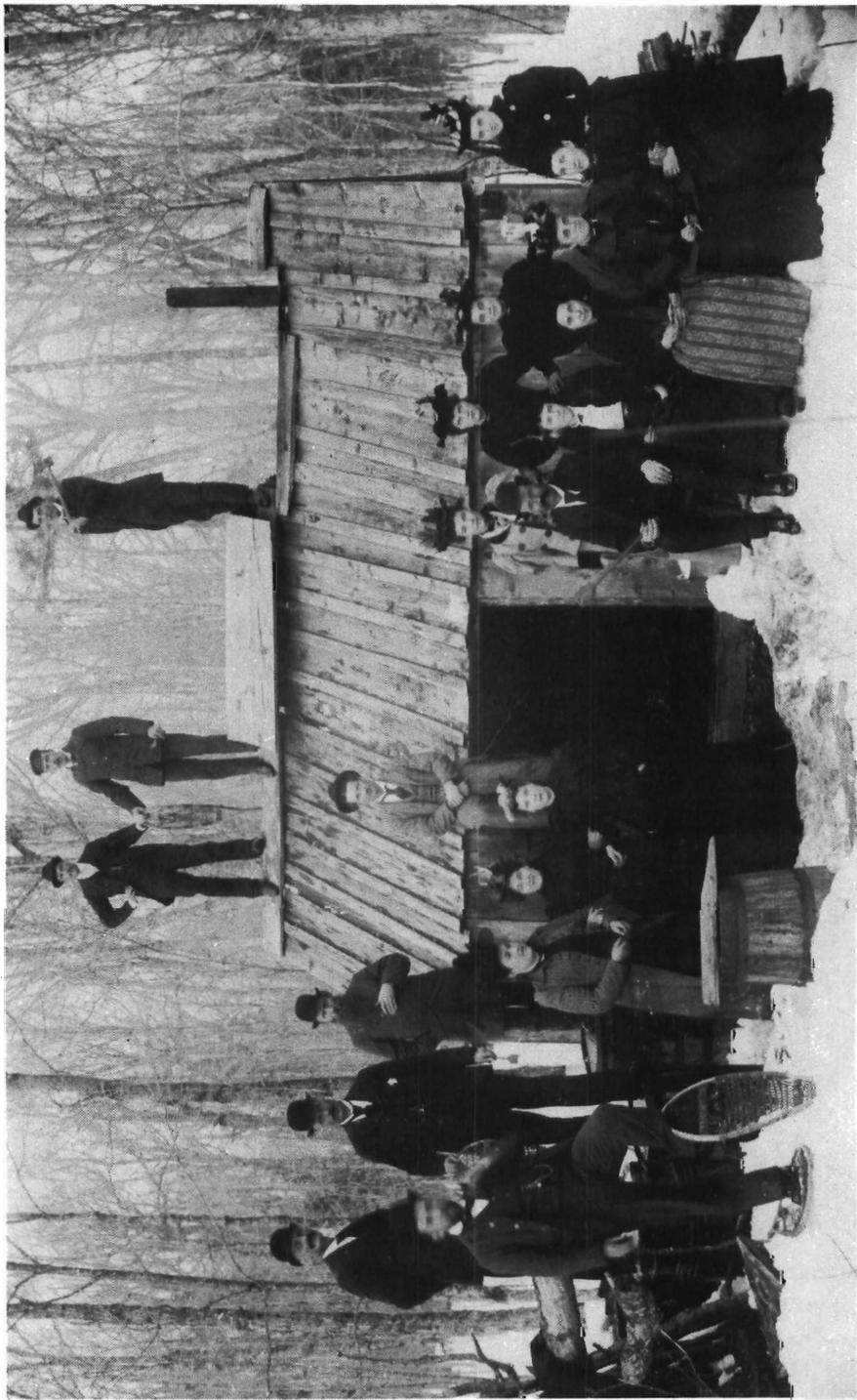
*Et que tout le monde reprend
Notre Père, qui êtes aux cieux. . .
Et Sainte Marie. . . Mère de Dieu. . .*

*Et sans cesse, sans cesse, la forêt recule.
Les colons aux coeurs forts, aux durs muscles d'Hercule
Montent, montent toujours. Les premiers contre-forts
Des monts Alléghanys projetant au dehors
Défenses de granit, de ruisseaux, de collines,
De marais, de graviers où les bouleaux s'inclinent,
Sont enlevés, vaincus. . . Laverdière et Gautron
Qu'on a fait Laroche, Bilodeau et Breton,
Lemieux, Leblond, Goupil, Gosselin et Labrie,
Chabot, Brochu, Mignault, tous colons pleins de vie,
Kemmeneur dit Laflamme, et Dumas, et Couture,
Labrecque et Létourneau, tous chercheurs d'aventure,
Les Marceau, les Gagnon, Labonté et Godbout,
Trahan dont la vie semble n'avoir plus de bout,
Et Bolduc, et Côté, et Pelchat, et Lapointe
Qui veulent être Audet, tous défricheurs sans crainte
Et sans remords, et j'en passe, comme Thibault,
Bélanger, et Fradet, peut-être les plus beaux
Et les plus méritants. Tous ont travaillé ferme.
La forêt a fait place aux guérets, à la ferme.*

*Gracieuses maisons sur le chemin du Roi
Sur lesquelles toujours on fait briller la croix,
Vous êtes maintenant ruches et sanctuaires. . .
Et les vieux qui méditent au fond du cimetière,
Se rappelant les faits de ce long centenaire,
En regardant du ciel leurs fils et leurs filles
Allument dans leurs yeux le plus fier des défis. . .*

*“Tu croyais, conquérant, avoir vaincu la France.
“Regarde, elle revit. . . Voilà notre vengeance!
“La sienne est notre Foi; le nôtre, son parler;
“Elle chante nos chants. Ecoute-la chanter.
“De sa vitalité, elle n’est pas avare;
“Pour t’en convaincre, vois, regarde “Saint-Lazare”.*

G. BILODEAU, ptre.



Une fête au sucre bien endimanchée chez M. Norbert Bélanger, au début du siècle, au cinquième rang ouest.

Photo: courtoisie de Mlles Goulet

Activités scolaires et loisirs

VIE SCOLAIRE A ST-LAZARE.....	216
Encouragement du clergé	216
Commission scolaire	216
Religieuses enseignantes	217
Institutrices et écoles de rang	219
LOISIRS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI	220

VIE SCOLAIRE A SAINT-LAZARE

Les pionniers n'ont pas attendu d'intervention extérieure pour organiser la vie scolaire. L'initiative privée est à l'origine des premières écoles à St-Lazare. C'est dans une pièce de l'une ou l'autre maison, sous la direction d'une institutrice à l'esprit de gratuité, que se sont regroupés les enfants de ceux qui croyaient à l'utilité de la lecture, de l'écriture et du calcul. En 1851, on retrouve 3 "écoles" de ce genre. Depuis combien de temps? Selon un rapport de l'abbé Dufour, "*elles sont peu fréquentées*". Quand il faut se battre avec les souches et les pierres, on ne ressent pas tellement l'utilité de manier plume et crayon. Le curé revient sur ce sujet dans ses rapports à son évêque et il lui demande même d'écrire un mot à ses paroissiens pour convaincre les parents de ne pas garder leurs enfants avec eux pour leurs travaux.

ENCOURAGEMENT DU CLERGÉ

Contrairement à ce qui s'est écrit sur la question, nous constatons que le clergé d'ici, loin de freiner le mouvement de scolarisation, l'a encouragé à temps et à contre-temps. Chaque année, au prône du début de septembre, le curé rappelle l'ouverture des écoles. "*Envoyez vos enfants!*" L'abbé Fortin, en 1910, ira même plus loin à l'intention des parents: "*Dans vos soirées d'hiver, apprenez à lire et à écrire*". En 1924, le curé Morneau déclare: "*C'est un devoir grave des parents d'envoyer les enfants à l'école*".

En 1854, le nombre d'écoles a doublé. Les 6 écoles sont fréquentées par 140 élèves, soit une moyenne de 23 élèves par maison d'école, répartis sur trois ou quatre années de scolarité.

COMMISSION SCOLAIRE 1859

Une Commission Scolaire indépendante est créée le 1er décembre 1859. Peu à peu, on construit "*des maisons d'écoles*". L'année scolaire était plus longue qu'aujourd'hui puisque les classes continuaient entre Noël et le Jour de l'An. A cette occasion, le curé et les commissaires faisaient la tournée des écoles. Quant aux prix de fin d'année, ils étaient souvent distribués au début de juillet.

Beau temps mauvais temps, les jeunes prennent le chemin de l'école sans compter sur un transport commun. A la venue des beaux jours, les chassures deviennent encombrantes. En 1898, le printemps était certainement précoce puisque le curé doit avertir au prône du 30 avril:

“Ne pas laisser aller les enfants à l'école pieds nus”!

INSTITUTRICES ET INSTITUTEUR

Des institutrices se dévouent pour donner l'enseignement. Rares sont celles qui font carrière, car elles se marient après quelques années. Quelques hommes exercent la profession d'instituteur. Ainsi, Pierre Bourassa enseigne au village, de 1862 à 1866. A sa mort, en 1880, il sera enterré sous l'église. C'est probablement cet éducateur qui a donné à l'un ou l'autre élève le goût de poursuivre ses études, comme le montrent les premières vocations sorties de St-Lazare dès cette époque.

SALAIRE

On ne peut dire que les institutrices étaient attirées dans la profession par un salaire alléchant: 56 dollars par an en 1860! Chaque année, les Commissaires discutent longuement avant d'accorder parfois, une augmentation. Au début du siècle, le traitement annuel est de 65 dollars; en 1922, il est de 200 dollars pour les écoles de rang et de 275 dollars au village. Puis on les porte à 250 dollars en 1926 afin de pouvoir profiter des octrois du gouvernement. Arrive la crise économique en 1931. L'argent se fait rare. Malgré la perte des octrois, on abaisse les salaires à 150 dollars! En 1937 seulement, les enseignantes obtiendront 300 dollars. Mlle Hénédine Bilodeau, en raison de son ancienneté, reçoit 25 dollars de plus. A la fin de la guerre, après bien des controverses, la Commission Scolaire consent à engager les institutrices pour 600 dollars. Cette même année 1945, elle s'unit à la Commission des Ecoles Catholiques de la Province de Québec.

RELIGIEUSES 1898 – 1904

Ces éternelles questions d'argent gâchent aussi un projet qui a pris corps en 1898. Cette année-là, deux religieuses de la jeune communauté de 6 ans, fondée par le Père Brousseau, viennent enseigner au village. Ce sont des Soeurs de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours. L'une d'elles est Georgianna Turcotte, première fille de la paroisse dans cette communauté. Pour ce motif, elle porte le nom de Soeur St-Lazare. Pendant 6 ans, elles seront 2 chaque année à enseigner à une cinquantaine d'élèves et elles formeront même des institutrices en décernant le *“brevet élémentaire”*.

En 1904, le poste est fermé parce que la Commission Scolaire ne veut

pas payer suffisamment. De plus, on émet des doutes sur la qualité de l'enseignement donné. Le curé Boulet, qui semblait prendre ombrage du développement des oeuvres de l'abbé Brousseau à St-Damien, n'est peut-être pas étranger à ce départ. La page n'était pas entièrement tournée puisqu'au début de l'année suivante, on peut lire au procès-verbal d'une séance de la Commission Scolaire: *"Il est proposé par M. Gonzague Bilodeau que des Religieuses soient engagées pour l'école du village. MM. Alfred Labrecque et Alphonse Chabot demandent à ce que la question soit remise à plus tard. . ."*

RETOUR 1944

Ce *"plus tard"* devait se prolonger 40 ans! Car, ce n'est qu'en 1944 que la Commission Scolaire fit des instances auprès de la communauté de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours pour le retour des Soeurs. Les supérieures jugèrent bon de reprendre ce poste et cinq religieuses, sous la direction de Soeur St-Albert-le-Grand, vinrent habiter l'ancienne sacristie achetée de M. Stanislas Gauvin par la Commission Scolaire. Cette année-là, il y avait 128 élèves, et 12 certificats de la septième à la dixième année furent obtenus.



Ecole modèle où l'enseignement a débuté en 1916. Elle devint couvent en 1946 avec l'addition d'une résidence pour les religieuses. Au cours des années 1970, l'Age d'or en utilise des locaux pour ses activités et, en 1982, elle est choisie comme siège social de la Municipalité régionale de comté.

Deux ans plus tard, une annexe de deux étages, pour loger la communauté, est ajoutée à l'école du village, au coût de 10 989 dollars. La chapelle de cette résidence fut bénite le 31 juillet 1949.

ÉCOLE STE-MARIE 1962

En 1962, à la suite du regroupement scolaire, une nouvelle école fut construite pour accueillir les élèves des rangs. La communauté, plus réduite, établit ses quartiers à cette école Ste-Marie. La dernière messe dans leur chapelle fut célébrée le 18 juin 1972. Depuis 1971, la directrice de l'école est Soeur Alexandra d'Astous.

COLLÈGE

Entre temps, en 1948, M. Rodolphe Labbé a été engagé pour faire la classe aux garçons du cours secondaire. L'ancienne sacristie, qui vient d'être libérée, est utilisée à cette fin. M. Herman Laverdière, qui fut aussi député de Bellechasse au Fédéral de 1962 à 1970, continue ce travail d'éducation en 1950. Une nouvelle bâtisse, nommée collège, sera le lieu de formation de plusieurs jeunes de la paroisse, à partir de 1952 jusqu'à la centralisation des classes du secondaire à St-Damien.

Avec des moyens assez modestes, St-Lazare a contribué à la formation de personnes engagées dans diverses professions et en particulier de toute une brochette d'éducateurs et d'éducatrices.

C.S. de l'ÉLAN 1972

En 1972, le regroupement scolaire amène aussi la fin de la Commission Scolaire de St-Lazare. La nouvelle Commission Scolaire de l'Élan qui s'est formée conjointement avec cinq autres paroisses a établi son siège administratif à St-Lazare sous la direction de son président, M. Raymond Aubin.

INSTITUTRICES ET ÉCOLES DE RANG

Malgré toutes ces transformations, la vie scolaire paroissiale s'est déroulée avant tout, pendant plus de 100 ans, dans ces modestes écoles de rang où, chaque lundi matin, l'institutrice arrivait avec ses livres et sa nourriture, pour faire la classe jusqu'au vendredi soir. Elles ne comptaient pas leur temps, ces enseignantes, puisqu'un avis de 1904

rapporte: *“Le président de la Commission Scolaire défend aux institutrices de faire la classe le samedi”!* Que de dévouement dans l’ombre chez ces maîtresses d’école, ayant parfois à peine 16 ou 17 ans, seules dans l’inconfort d’une bâtisse au plafond trop élevé et mal isolé, sans parler des *“cabinets”* glacés et malodorants, derrière les cordes de bois, au fond de l’appentis.

C’est dans le silence des longues soirées d’hiver, rompu seulement par les craquements du bois dans le poêle à deux ponts ou des clous qui éclataient dans les murs frimassés, qu’elles ont préparé modestement, à la lueur d’une lampe à l’huile, la continuité et l’avenir d’un peuple qui ne voulait pas mourir.

LOISIRS D’HIER ET D’AUJOURD’HUI

Au cours de ces temps héroïques, l’esprit n’était guère tourné vers le loisir. Le premier *“loisir”* des pionniers était le repos du soir et la pause dominicale. L’hiver, et en particulier le temps des Fêtes, offrait des possibilités de veillées pour jaser, jouer aux cartes, chanter de nombreuses chansons à répondre et danser au son du violon. En 1871, l’abbé Dufour trouve que *“les longues soirées d’hiver peuvent donner lieu à des désordres”*.

FÊTES AU SUCRE

A l’arrivée du printemps, le temps des sucres est aussi l’occasion de divertissement. Les fêtes au sucre ne sont pas toujours vues d’un bon oeil par le curé non seulement parce qu’elles entrent en compétition avec les vêpres de l’après-midi, mais parce qu’elles permettent aussi plus de liberté dans les fréquentations et qu’on n’y boit pas seulement du *“réduit”*. L’abbé Beudet voyait les choses sous un angle moins dramatique et il déplace *“les vêpres à sept heures du soir pour permettre d’aller à la cabane à sucre”*. Inutile d’ajouter qu’en bon beauceron, l’abbé Quirion était le premier à chanter *“En caravane, allons à la cabane”* et qu’il se délectait à faire bouillir dans la maison des pionniers.

JEU DE DÉS

Le printemps éveillait aussi le goût du jeu pour les *“tireurs aux dés”*. Vers les années 1880, le rassemblement dominical semblait donner lieu à des compétitions, puisque l’abbé Jacques Gauthier lance un avertissement solennel: *“MM. les marguilliers sont priés de voir à ce*

que personne ne joue aux dés aux alentours de l'église et sur le terrain de la Fabrique avant et après les offices. Ce jeu doit cesser absolument. La preuve que l'on se cache derrière les bâtisses montre toute la passion qu'on y met. Cela suffit pour le rendre condamnable. J'avertis les marguilliers d'y voir et de m'en informer".

SÉANCES

Les séances dramatiques et musicales annoncées déjà en 1887, constituent une forme de loisir organisé, surtout avant l'avènement de la radio et de la télévision. Comment ne pas mentionner aussi les tournois de cartes, avec *"euchre"* en particulier? En 1925, l'abbé Morneau commente: *"Félicitations pour les 211 dollars rapportés par le "euchre", pas de boisson, pas de décolletage"*.

PLEIN AIR

Durant la belle saison, rien de structuré. Les travaux des champs occupent le monde. Dès 1901, l'abbé Boulet porte une attention spéciale aux jeunes du village: *"J'ai nommé des personnes pour avoir soin des enfants pendant les vacances"*. La pêche et la chasse offrent aussi un loisir sain aux amateurs de plein air. Si le temps des *"fruitages"* amène quelques plaintes des cultivateurs, le curé donne *"avis à ceux qui passent dans les champs ensemencés et dans les prairies pour y chercher du fruitage"*. Un autre avertissement s'adresse aux parents: *"Veillez sur les enfants qui vont au fruitage, surtout ceux du village. Ne pas les laisser jouer plusieurs ensemble au bois"*.

PATINOIRE

Avec le prolongement de la scolarité, les loisirs organisés apparaissent. En 1949, une patinoire est inaugurée à l'automne et un tennis, au même endroit, l'été suivant. Peu à peu, les équipes de hockey se forment et suscitent de plus en plus d'intérêt.

CINÉMA

A cette époque, le cinéma paroissial connaît sa popularité. Séraphin, Aurore et d'autres personnages des *"vues animées"* causent toutes sortes d'émotions au sous-sol de la sacristie.

FESTIVAL D'HIVER

En 1952, un premier festival d'hiver est organisé. "*Soyez généreux et encouragez votre jeunesse*" recommande l'abbé Marcoux. Vingt ans plus tard, la motoneige est en pleine vague et apporte plus de variété aux loisirs d'hiver avant d'être partiellement remplacée par le ski de randonnée. Le "*Festival des Neiges*" suscite la participation des sportives en cette période de l'année. L'O.T.J. devient "*Les loisirs de St-Lazare*" auxquels on a cédé une partie du terrain de la Fabrique.

Des travaux d'aménagement sont entrepris afin d'en faire un "*site pittoresque*" pour les pique-nique et les activités sportives. En 1975, un mini-festival d'été est mis sur pied. Après deux ans, il prend le nom de "*Festival de la Galette*" avec sa chanson-thème, ses spécialités culinaires, défilé, bal, tournois. . . Beaucoup de bénévolat et de créativité s'exercent à travers ces organisations.

AMÉNAGEMENTS

En 1976 débute la construction d'un chalet des loisirs. L'édifice prend forme peu à peu à coup de corvées. L'objectif visé par la suite est l'aménagement d'une piscine qui sera inaugurée le 15 juillet 1979. Peu à peu, le site, assez inhospitalier au début, est aménagé afin d'offrir de multiples possibilités de rassemblement aux individus et aux familles. Ainsi, à une époque qui donne de plus en plus de place au loisir, St-Lazare possède une bonne tradition sportive et récréative, exprimée à travers des activités accessibles aux jeunes comme aux moins jeunes.

PROGRAMME D'UNE SOIRÉE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Deux documents nous donnent une idée de la créativité dans le domaine des loisirs au cours de l'histoire de la paroisse.

Le premier est l'un des programmes des séances qui eurent lieu vers 1914. Préparé et imprimé avec soin, il se lit comme suit:

Soirée dramatique et musicale organisée par les jeunes et donnée au profit de l'église, sous le patronage du Révérend Joseph Vaillancourt, curé.

Lundi et mardi, 20 et 21 juillet 1914.

Admission: Enfants 15 cents, adultes 25 cents, sièges réservés 35 cents.

- Programme:
1. Ouverture; "*Qui vive*" Galop de Concert, duo de piano par Mlle Y. Goulet et M. A. Thompson
 2. Quelques mots du président, J. Dion
 3. Les Anciens Canadiens, drame en trois actes tiré du roman populaire de Philippe-Aubert de Gaspé.
Personnages: MM. J.M. Thompson, G. Bilodeau, W. Goulet, R. Bilodeau, A. Audet, J. Dion, J. Nadeau, A. Bilodeau, A. Thompson, J. Bilodeau, W. Audet.
 4. Déclamation, G. Bilodeau
 5. Chanson comique, J.M. Thompson
 6. Piano, Mlle G. Mercier
 7. Salsifis, ou les inconvénients de la grandeur, farce en deux actes par Alfred Delisle.
Personnages: MM G. Bilodeau, A. Thompson, J. Dion, O. Nadeau, J.M. Thompson, F. Lecomte, J. Nadeau, W. Audet, R. Bilodeau, W. Goulet, J. Bilodeau, A. Bilodeau.
 8. Déclamation, A. Thompson
 9. O Canada
 10. Sortie; duo de piano par Mlle Y. Bilodeau et M.A. Thompson.

CHANSON DU FESTIVAL DE LA GALETTE

Deux générations plus tard, le Festival de la Galette est aussi une occasion de créativité. Sa chanson thème sur l'air de "*Les Moines de St-Bernardin*" est une création collective de Liliane L. Brochu, Alice A. Corriveau, Aimé Côté et Marguerite C. Dion.

Ses paroles expriment d'une manière humoristique quelques facettes du vécu paroissial:

*“Venez déguster, vous amuser, rire et chanter ah! ah! Venez festoyer
comme bon vous semblera”.*

1. *Nous les Lazariens, on se porte bien
Nous nous couchons tard et levons tôt l'matin
On n'est pas des “feluettes”, on mange de la galette
C'est ça qui est bon, est bon, est bon. . .*
2. *Comme nos grand-mères la faisaient si bien
Notre bonne galette de sarrasin,
Pour toutes les bonnes fourchettes, on a de la galette
C'est ça qui est bon, est bon, est bon. . .*
3. *Pour le Festival, plusieurs activités
Où chacun de nous pourrait participer
Venez nous apporter votre franche gaieté
C'est ça qui est bon, est bon, est bon. . .*
4. *Sur notre effigie, vous remarquerez
Un gentil bonhomme bien “engaletté”
Si vous l'voyez trinquer, tâchez de l'imiter
C'est ça qui est bon, est bon, est bon. . .*
5. *De tous les cantons, vous arriverez
Et si vous aimez notre hospitalité
Avec vous amenez toute la parenté
C'est ça qui est bon, est bon, est bon. . .*

*“Venez déguster, vous amuser,
Rire et chanter ah! ah!
Venez festoyer comme bon vous semblera”.*

Évolution et événements marquants au fil des ans

Mode et moeurs.	226
Maladie, épidémies, vaccins.	229
Départs et émigrations.	231
Charles Bilodeau, militaire.	231
Les passants.	234
Élections.	235
Tragédies.	236
Services et progrès techniques.	237
Voyage aux Etats en 1915.	242
Commerce et industrie	246

ÉVOLUTION ET ÉVÉNEMENTS MARQUANTS AU FIL DES ANS

En parcourant les registres paroissiaux, l'un ou l'autre indice nous permet de retracer certains événements et de découvrir l'évolution dans le milieu. Plusieurs éléments ont déjà été mentionnés à travers les chapitres précédents parce qu'ils étaient liés de plus près au vécu paroissial. En complément, voici d'autres facettes de la vie à St-Lazare, glanées au fil des ans.

MODE ET MOEURS

Au sujet de la mode et des moeurs, en 1867, l'abbé Dufour constate qu'il y a *"un luxe effrayant pour une pauvre paroisse comme la mienne. La crinoline (jupon bouffant maintenu par des baleines) portée avec les habits grossiers et courts des femmes et des filles de nos habitants et juchées dans nos véhicules si étroits d'hiver et d'été, est la cause de bien des scandales"*.

Au tournant du siècle, un jeune homme arrive de St-Aubert pour exercer son métier de tailleur à St-Lazare. Il engage du personnel fé-



Au pied de la côte du village vers 1925.

minin pour l'aider. Le curé Boulet, qui n'y va pas par quatre chemins, précise publiquement son point de vue: *"Un tailleur ne peut point prendre de filles sans la permission du curé, surtout lorsqu'il n'est pas marié"*. Deux mois plus tard, ce jeune tailleur, Alphonse Fortin épouse une institutrice de la paroisse, Bernadette Bilodeau. Trois de ses garçons deviendront prêtres et une fille religieuse. . .

A cette même époque, une autre remarque concerne des *"garçons et filles qui se promènent avec des trotteurs le soir. Ne point faire des tours de voiture sans surveillance. Parents, ne laissez pas sortir vos filles seules"*. Vers les années 1940, les autos commencent à remplacer les chevaux. M. Beudet avertit: *"Au sujet des promenades en autos de jeunes gens et jeunes filles: Il s'est passé des choses scandaleuses l'an dernier. Ne recommencez pas le même jeu cette année!"*

Avec les progrès de sa maladie, l'abbé Morneau semble être devenu sévère et même scrupuleux. On raconte qu'il fit enlever du maître-autel les deux statues d'enfants adorateurs, pas trop esthétiques d'ailleurs. C'est qu'elles étaient en contradiction avec ses critères d'habillement, leur robe étant beaucoup trop courte! En 1933, il prévient les organisateurs de la Fête-Dieu: *"A l'avenir, il est défendu de mettre des enfants en guise d'anges au reposoir. Il y a des abus et des nudités en face du Saint-Sacrement. L'Eglise défend cette parure"*.

Au moment où les paroissiens commencent à aller acheter en ville, il conseille: *"Habillez-vous modestement; achetez chez nos marchands"*. Quand l'évêque annonce sa visite pour les confirmations, l'abbé Morneau fait une mise en garde le dimanche précédent: *"Soignez vos toilettes. Qu'il n'y en ait point d'inconvenantes, car je le signalerai à Mgr Langlois et vous serez affrontés publiquement"*. Le dimanche suivant, il félicite ses paroissiennes pour leur tenue. . . Au milieu de l'été 1925, des anciens de la paroisse, sans doute, viennent visiter leur famille. Le curé est loin d'approuver leur habillement et il rédige sa remarque: *"Je me permets d'avertir quelques visiteuses que le costume primitif d'Adam et d'Eve au paradis terrestre n'est pas de mise dans la paroisse. Vous n'êtes pas dans l'Ouganda ou les déserts d'Afrique. Habillez-vous et respectez-nous!"*

On ne trouve pas d'interdiction de la danse à St-Lazare mais seulement une distinction, en 1932: *"Je tiens à vous dire que s'il y a des danses honnêtes et permises, il y en a d'extrêmement dangereuses"*. M. Beudet avertit en 1939: *"Attention à vos toilettes: Les jupes doivent être de longueur raisonnable. Pas de bas courts à l'église"*. En 1970, la mini-jupe fait fureur. L'abbé Quirion a sans doute fait des commentaires de vive voix sur ce sujet car le feuillet paroissial rapporte, chaque

semaine, au cours de l'été, des citations de l'Imitation de Jésus-Christ sur les tentations et la modestie. . .

TABAC

L'usage du tabac a aussi quelques échos dans les documents paroissiaux. Les hommes se font morigéner assez souvent: "*Ne point chiquer dans l'église*". "*Défense de mâcher du tabac dans l'église et la sacristie*". Devant de tels interdits, les plus impénitents consentaient à se départir de leur chique "*au dernier coup de la messe*" en la laissant à l'un des angles du perron de l'église afin de pouvoir la reprendre à la sortie! Aujourd'hui ce réflexe se continue par la gomme à mâcher qu'on retrouve collée en abondance sous les bancs. . . A deux reprises, nous trouvons des avis qui s'adressent aux femmes: "*Les cigarettes ne sont pas pour les filles*". Si le deuxième avis a été adressé en 1938, le premier date de 1903. . . déjà!

BOISSON

La "*boisson*" a souvent fait l'objet de commentaires, surtout à l'occasion des campagnes de tempérance. Dans ses rapports, l'abbé Dufour note: "*Il y a assez d'ivrognes pour soutenir une auberge qui cause les plus grands désordres*". Après 1871, "*point d'auberges, mais deux maisons vendent sans licence*". Si l'alcool n'est pas vendu officiellement sur le territoire, il est possible de s'en procurer à l'extérieur: "*Avis aux faiseurs de commissions alcooliques*". "*Défense de faire du commerce pour ceux qui en abusent*". L'abbé Boulet est plus explicite: "*Ne point ordonner de boisson. Ne point se servir auprès d'ivrognes ni de médecins ivrognes*". "*Les Conseillers devraient arrêter les vendeurs de vin et de bière et imposer une licence*". C'est la première mention de la bière: 1897.

Subséquemment, il y a eu une requête, en 1916, en faveur de la prohibition; une autre "*à propos de la tempérance en 1940*" puis en 1961, "*un référendum au sujet d'une licence de boisson dans la paroisse. L'abbé Marcoux donna les résultats, le dimanche suivant: "Pour: 44, contre: 373; majorité de 329. Dieu soit béni et merci!"*" Les années qui suivirent amenèrent de nouvelles législations et de nouveaux modes de fonctionnement.

MALADIE

Parler “*boisson*” amène à aborder aussi le sujet de la maladie parce que, pendant longtemps, l’un des remèdes auxquels les gens avaient recours était le vin ou d’autres produits alcoolisés, en plus, bien sûr, des remèdes populaires tirés de la nature. Au siècle dernier, au nombre des services rendus à la Fabrique on mentionne celui de procurer du vin aux malades. Dans les livres de comptes, nous voyons régulièrement: “*Vin de messe cédé pour les malades*”. Environ deux gallons par année. Les gens sont prévenus des conditions: “*Pas de crédit. . . et rapportez les bouteilles*”. Mais en 1889, la dernière année du curé Gauthier, il s’en vend 18 gallons et l’année suivante, avec l’abbé Lemieux, plus de 40 gallons! Deux raisons semblent expliquer cette augmentation. La présence d’un médecin qui donnait facilement cette prescription aux personnes qui venaient le lui suggérer et, d’autre part, la bonté de M. Lemieux, porté à faire confiance à son monde. Par la suite, la consommation diminue sensiblement pour disparaître complètement quelques années plus tard. On suppose que d’autres sources d’approvisionnement étaient apparues.

Mise à part cette manière de soigner leurs maux, il n’en reste pas moins que la maladie était la compagne tenace et indésirable des familles. Nous savons que les épidémies faisaient des ravages chez les jeunes et parfois chez les moins jeunes. En 1832, année de la fondation de la paroisse, le choléra s’est manifesté dans toute la région pendant plusieurs mois. La tuberculose à qui on donnait divers noms, comme consommation, phtisie. . . décimait les familles. Rares étaient ceux qui en réchappaient. Les enfants étaient vulnérables aux maladies comme la picote ou variole, la diphtérie, la coqueluche. . . La moitié et parfois deux sur trois mouraient en bas âge.

Les connaissances médicales autant que les mesures élémentaires d’hygiène étant limitées, ces fléaux se répandaient dans la population qui se sentait impuissante. L’éducation se fait difficilement. Par exemple, le curé doit rappeler aux gens, à l’église, de “*ne pas cracher dans les bancs*”. La même mesure de prudence est recommandée dans toute salle publique. Les offices liturgiques se déroulaient dans un accompagnement de toux plus ou moins contrôlée et à la salle des habitants comme à la petite école, il y avait un “*quart*” ou un seau d’eau potable où les gens puisaient et buvaient avec l’unique tasse disponible. . .

ÉPIDÉMIE 1874

A l’automne 1874, la mortalité commence à s’accroître chez les jeunes

de 4 à 10 ans. On compte 20 décès en 2 mois. Au début de l'année suivante, "75 familles ont été visitées par la picote, les fièvres et la grippe", nous dit M. Dufour, débordé dans son ministère auprès des mourants; il a présidé à sa cinquantième sépulture le 4 mars. Au 17 juillet, on compte 87 morts, jeunes et adultes. Puis un ralentissement de la maladie se manifeste. Cette année-là, il y a eu 103 décès à St-Lazare!

VACCIN

Enfin, à l'automne 1901, un nouveau moyen de défense fait son apparition dans la paroisse. Le curé annonce: "*Faites vacciner vos enfants cet hiver*". C'est le début de la régression des maladies infantiles qui seront éliminés graduellement au cours des 30 ou 40 années suivantes, surtout après 1920 où le vaccin devient obligatoire à l'ouverture des écoles.

Quelles étaient les principales causes de décès, au début du siècle? Le vicaire Létourneau en signalait quelques-unes: "*Je ne suis pas bien vieux. Eh bien, 12 de mes confrères de classe sont sous la terre: 4 sont morts tuberculeux, 1 de la grippe espagnole, 1 de l'appendicite, trois se sont fait tuer par les chars à des endroits différents, 2 sont morts brûlés vifs, 1 a reçu une décharge de carabine en plein coeur. Deux sur trois sont partis de mort violente*". Et il ajoutait: "*Donc, un conseil, soyez prêts*".

En 1912, le curé ne fait "*pas de visites de paroisse ni d'écoles à cause du danger de contagion*". Il indique aussi des précautions à prendre: "*Ne pas visiter et même ne pas venir à l'église*". La grippe espagnole, comme nous l'avons mentionné au chapitre 6, a causé plus de peur que de deuils à St-Lazare: deux décès tout au plus. Avec le temps, les gens ont appris les règles de prudence pour éviter la maladie et la contagion. En 1923, le curé affirme qu'une maison surchauffée aide à propager la grippe. Deux ans plus tard, se déclare une "*épidémie de fièvres. Ne pas envoyer d'enfants à l'école, désinfecter les maisons, faire brûler une lampe devant Saint Gérard pour être préservés de la grippe*". Ce saint a aussi la réputation de protéger les femmes enceintes. Plus d'une se recommande à lui pour une heureuse maternité.

MÉDECINS

Des médecins se sont succédé à St-Lazare à partir de 1880 environ jusqu'en 1915. Le docteur Chabot, installé à Ste-Claire, à cette époque

a desservi la population de toute la région pendant plus de 50 ans. Presque centenaire, soit à 97 ans, il s'éteignait en février 1972. Il fut un modèle de dévouement et de disponibilité pour se rendre au chevet de milliers et de milliers de personnes, beau temps mauvais temps, la nuit plus souvent que le jour, à une époque où la plus grande partie de la pratique médicale rurale se faisait à domicile, en commençant par les accouchements. Il ne faudrait pas oublier la présence discrète mais rassurante des sages-femmes.* Ces mères de famille expérimentées étaient toujours disponibles pour assister les voisines et complétaient efficacement le travail du médecin.

L'un des effets des guerres a été de faire progresser la science médicale. Ainsi, l'utilisation de la pénicilline, des antibiotiques et divers autres médicaments a permis, à la fin des années 40, de contrôler enfin diverses infections et surtout la tuberculose qui décimait les foyers. La venue de l'assurance maladie, mise sur pied de 1963 à 1968, a aussi été un événement marquant en donnant accès aux soins médicaux à toute la population. D'autres progrès restent encore à réaliser, tant du côté de la prévention que du côté des traitements, car la maladie et les accidents sont toujours présents à nos existences.

DÉPARTS ET ÉMIGRATION

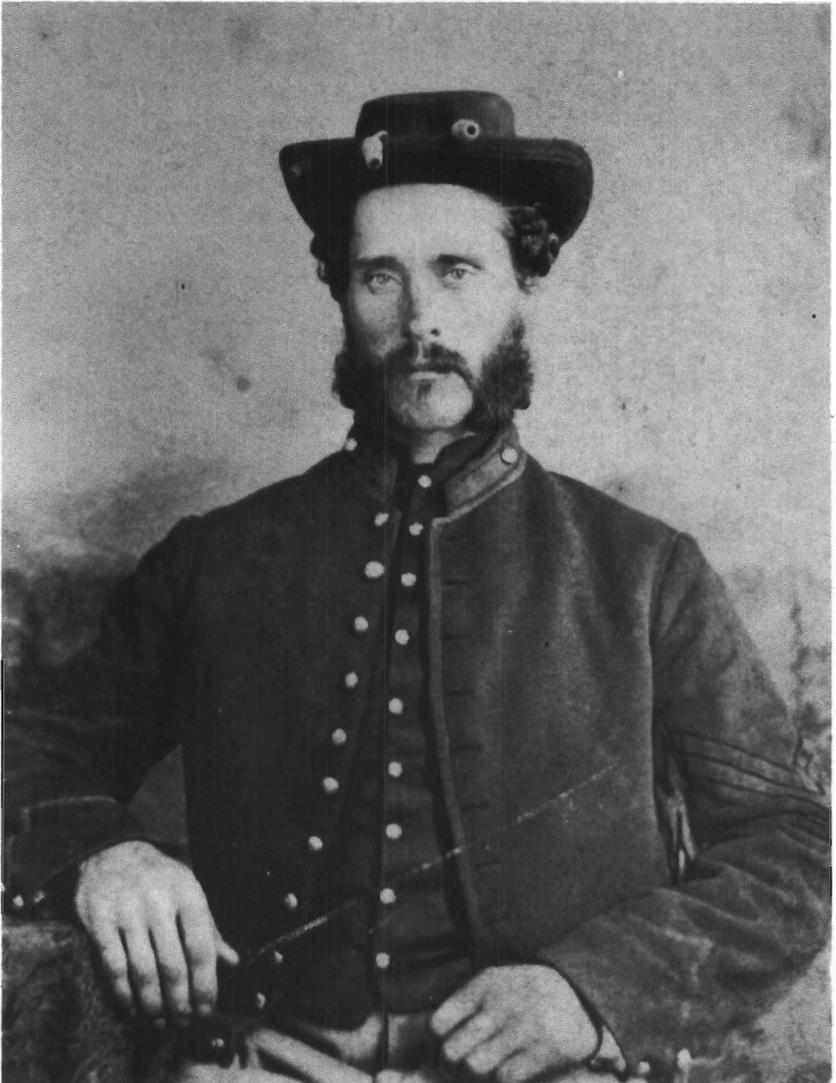
Si les maladies graves ont contribué à ralentir la croissance de la population de la paroisse, une forte diminution est attribuée au départ de jeunes en âge de travailler. Les paroisses nouvelles ont ainsi hérité de courageux pionniers et les anciennes ont été vivifiées. Les villes en ont absorbé une autre partie. Beaucoup se sont orientés vers le reste du pays et même vers les Etats-Unis. La Nouvelle-Angleterre, assez rapprochée et offrant du travail aux garçons et aux filles en milieu francophone, en a attiré plusieurs jusqu'à ce que la crise économique arrête cette saignée. D'une génération à l'autre, nous retrouvons des gens de St-Lazare aux quatre coins de l'Amérique. Quelle famille de chez-nous n'a pas de parenté dans l'Ouest ou du côté des Etats-Unis? Un courant d'émigration s'est créé dès les débuts de la paroisse, d'abord faible, puis plus fort vers le tournant du siècle.

CHARLES BILODEAU MILITAIRE 1861-1865

L'un des premiers à quitter la jeune paroisse de St-Lazare pour l'étranger a été mêlé à la guerre civile américaine qui a duré 4 ans, soit de 1861 à 1865. Ce jeune homme, Charles Bilodeau, était parti chercher fortune en Pensylvanie quand onze états du sud voulurent former

* L'abbé Onésime Gauthier écrivait cette intéressante remarque dans un rapport, en 1880: "Il n'y a qu'une sage-femme dans la paroisse et c'est un homme. Il sait quand

une nouvelle confédération en se séparant des états du nord, surtout à cause de l'abolition de l'esclavage. La guerre de sécession débute le 12 avril et des volontaires sont demandés. Charles, alors âgé de 27 ans, s' enrôle dans l'armée du Nord, le 12 octobre 1861, pour 3 ans de service comme cuisinier et il a la bonne idée d'inscrire les faits marquants de cette guerre dans son journal, un cahier d'environ 40 pages, qui est conservé par ses descendants. On y remarque un esprit d'observation et le souci de l'exactitude; et son récit permet de se faire une idée de la guerre à cette époque où les conditions matérielles et la maladie apparaissent plus terribles que l'ennemi.



Voici, avec quelques phrases de liaison ajoutées, les passages les plus marquants de ce journal retranscrits tels quels, avec les fautes et les expressions pittoresques.

En novembre, il parcourt le trajet de Harrisburg à Washington en train, puis son bataillon se dirige vers le champ de bataille.

“16 novembre. Après avoir couché sur la terre et dans la boue, sans couverture, cette nuit, je tombis malade le lendemain du typhus (maladie transmise par les poux) jusqu’au 21 décembre”. Puis il se déplace avec sa troupe pendant 4 mois comme soldat.

“Avril 1862. Moi aussi je ne faisais plus la cuisine depuis notre départ de Washington mais portait mon fusil comme les autres, cependant je n’avais jamais fait le service. . . L’ennemi ayant évacué Yorktown le 3 mai dans la nuit, nous partimes pour le poursuivre. Après une marche de 15 milles nous campâmes et le lendemain étant un jour de pluie et aussi très froid, nous continuâmes notre route vers Williamsburg. Après une marche de 8 milles dans la boue jusqu’aux genoux nous arrivâmes sur le champ de bataille vers 4 heures du soir où à ce temps nos soldats se faisaient refouler, mais ayant entendu dire que nous venions pour les renforcer ils redoublèrent de courage et se mirent à crier; l’ennemi fut épouvanté et pris la fuite.

Après avoir passé la nuit sous les armes, dans la boue jusqu’aux genoux sans feu ni couvertures, nous prîmes soin des blessés et d’enterrer les morts qui étaient au nombre d’environ 500 et 1000 blessés de notre côté et autant et même plus du côté de l’ennemi. . .

Le 24 mai étant un jour de pluie et aussi de grand froid pour la saison nous eûmes un skirmish (escarmouche) très sévère avec l’ennemi et les chassèrent. Le 31 mai, après avoir commencé à aménager nos provisions et faire sécher nos hardes, l’ennemi avec une force de 70 000 hommes attaque notre force qui dans cet endroit était d’environ 15 000 hommes et après avoir combattu pendant 3 heures et perdu la moitié de nos soldats nous fumes obligés de se retirer en arrière, laissant notre camp nos provisions et toute notre équipement entre les mains de l’ennemi. . .

Le 3 juin, de grand matin, l’ennemi commença une autre attaque mais ayant reçu des renforcements pendant la nuit nous les repoussâmes et regagnèrent le terrain que nous avions perdu mais non notre bagage car il avait tout été pillé et maintenant nous étions sans abris et sans nourriture. . .

Le 20 août nous fumes obligés de retourner à Yorktown, les soldats étant toute malade et moi je tombis malade le 6 septembre et partie le 15 pour Chesapeake Hospital ayant courtement échappé à la mort et retourna dans la compagnie le 3 décembre n'étant pas encore bien portant". Rien de significatif n'apparaît en 1863 après ces épidémies de dysenterie et de malaria sauf que, le 3 décembre, il s'enrôle de nouveau pour trois ans.

La lutte improvisée se poursuit en 1864 par des déplacements. En 5 semaines, l'armée parcourt plus de 300 milles à raison de 15 milles par jour mais parfois 60 et même des fois 75 selon le journal. *"10 juillet: La section centre de notre battery fut au delà du village dans une expédition mais n'accomplit pas grand chose à l'exception d'une femme qui essaya d'empoisonner nos officiers mais fut payez argent comptant".* On peut supposer que l'expression qui lui est venue à l'esprit était: Ils l'ont passé au *"cash"*! Vers ce moment, il est promu sous-officier avec le grade de maréchal des logis et c'est lui qui est chargé de rester au camp pour en assurer la garde. *"Nous restames dans la même situation jusqu'à mardi le 20 juin 1865 où nous avons reçu l'ordre de se préparez pour retournez chez nous".*

C'est bien chez-nous à St-Lazare que Charles Bilodeau est revenu où il a épousé à 37 ans, le 20 novembre 1871, Marie Laverdière, âgée de 20 ans. Ils eurent 2 garçons et 7 filles. L'une d'elles, Sophie, devint religieuse. Cultivateur en même temps que secrétaire municipal, le plus illustre de nos émigrés fut trouvé mort dans sa voiture, le chapelet au bras. C'était le 8 novembre 1901, il avait 67 ans.

LES PASSANTS

Si des gens ne quittaient jamais leur paroisse, des passants venaient leur rendre visite, en particulier les *"quêteux"*, qui étaient assez bien accueillis. Il n'en est pas ainsi pour d'autres personnes qui se présentaient dans divers buts. Voici quelques mises en garde tirées des livres du prône: *"Un vendeur a laissé dans les maisons des petits livres contre la religion: Brûler ces livres"* (1895) *"Chassez les Juifs et les marchands itinérants"*. (1896) *"Se défier des imposteurs qui visitent les paroissiens pour vendre et soigner, en particulier les guérisseurs d'animaux"*. (1897) *"Fermez vos portes aux colporteurs"* (1902) *"Ne jamais signer de contrats avec les passants, ou encore acheter des actions etc."* (1921)

A ce sujet, on raconte que vers 1932, des soi-disant promoteurs immobiliers parcouraient la région pour emprunter de l'argent en versant

immédiatement les intérêts de la première année. Puis ils changeaient le nom de leur compagnie afin de devenir intouchables. Il existait aussi d'autres manoeuvres frauduleuses, comme les fausses adresses et des documents avec des clauses cachées. . . Beaucoup de rentiers se sont ainsi fait "*scalper*". Plus de 50 000 dollars d'après l'abbé Létourneau! Un jour, quelques représentants d'une compagnie se présentent au presbytère. C'est le vicaire Létourneau qui les reçoit et semble les attendre. . . une main posée sur son fusil accroché près de la porte. Ils n'ont pas tardé à repartir! Voici un autre avis émanant de ce même vicaire: "*Tenez-vous sur vos gardes, surveillez vos granges et vos maisons. Les mendiants ne sont pas tous des saints*". (1932) La vigilance a porté fruit puisqu'il n'y a eu fraude que pour environ 50 dollars au cours de cette période. . .

L'abbé Quirion manifestait beaucoup de réserves à l'égard des passants et, chaque printemps, il avait une litanie de son cru pour rappeler aux gens de se méfier de toutes les catégories qu'ils pourraient rencontrer. Voici un de ces avis: "*Attention, les coureurs de portes sont déjà arrivés (16 avril 1972) pour vendre toutes sortes de choses de porte en porte. Faites-leur donc la charité de les. . . botter quelque part, assez loin pour qu'ils n'aient pas les moyens de revenir, ni le goût!*"

ÉLECTIONS

La vie électorale est un autre sujet abordé dans les avis du prône. Il semble que la période la plus mouvementée se situe entre 1890 et 1914. L'abbé Lemieux veut faire oeuvre d'éducation: "*Voter selon sa conscience, éviter toute manoeuvre malhonnête et injuste, toute corruption par la boisson, par l'argent, des promesses, ou autres*". En une autre occasion, il ajoute: "*Que la paix règne avant, pendant et après les élections; que tout se passe pour le plus grand bien du pays*". Les assemblées contradictoires tournaient parfois à la bagarre, au moins verbale. Il met en garde: "*Nous vous recommandons, en écoutant vos discours politiques, d'être sages, polis et tranquilles*".

Le curé Boulet essaie de corriger et d'assainir les moeurs électorales: "*Eviter les médisances. Paix et politesse pendant les discours des candidats. Il peut y avoir des cas d'absolution réservés. . . prenez garde!*" Les cas frauduleux pouvaient être, par exemple, des manoeuvres pour voter plus d'une fois. On raconte qu'à St-Cyrille de l'Islet il y avait près de 1 000 votants sur une possibilité de 180. . . on avait même inscrit des êtres à quatre pattes!

Un seul curé s'est mêlé directement de politique, comme nous l'avons

vu au chapitre 6. Il s'agit de l'abbé Fortin et, des paroissiens n'ont pas hésité à blâmer sa conduite en haut-lieu. La dernière réflexion nous vient de l'abbé Marcoux en 1956: *"Les élections, je suis pour ça. Mais, pas les veillées de boisson: c'est bien mauvais signe quand il faut avoir recours à la boisson pour gagner les élections"*.

TRAGÉDIES

Au fil des ans, St-Lazare connaît accidents et tragédies. Il serait difficile d'en dresser une liste complète, mais certains événements sont plus marquants. Ainsi, au Petit-Buckland, il était possible de voir une modeste croix plantée au bord du chemin. Elle rappelait le souvenir du meurtre de Vitaline Marquis, épouse d'Octave Trahan, le 28 mai 1902. Agée de 38 ans, elle avait trois enfants vivants: Yvonne, 7 ans, Alphonse, 4 ans et Léda, 3 mois. L'année précédente, son fils Marcel était décédé à l'âge de un an. Quant à son mari, il était parti travailler à l'extérieur de la paroisse.

Laissons la parole à Mme Eugénie Chabot, âgée de 87 ans, qui nous relate cet événement.

"J'avais le même âge que la petite Yvonne Trahan, c'est-à-dire 7 ans. L'école était tout près de chez nous. Un bon matin, Yvonne n'était pas à la classe. Ses compagnes de classe, qui demeuraient plus loin, se sont arrêtées comme d'habitude pour la prendre, mais elle n'était pas prête. Assise sur la galerie, elle pleurait. Elles lui ont demandé:

- Tu ne viens pas à la classe aujourd'hui?*
- Non, je ne peux pas laisser mon petit frère, il pleure parce qu'il a faim et maman n'est pas ici.*

Les petites compagnes inquiètes sont retournées avertir leurs parents qui sont accourus pour la chercher, très inquiets, car elle ne laissait jamais ses enfants. Les voisins sont donc venus. C'était, si je me rappelle bien, M. Antoine Marceau, père d'Ernest, Georges Larochelle, grand-père de l'abbé Gérard, et un autre monsieur.

Ils se sont mis à la recherche de la mère disparue. Ils cherchaient près de la maison, il y avait du bois tout autour. M. Antoine Marceau qui n'allait pas loin, ayant peur de la trouver, a eu la surprise de sa vie. Elle était morte étranglée, tout près de là, une oreille coupée. On lui avait enlevé le petit gilet qu'elle portait et jeté sur la figure.

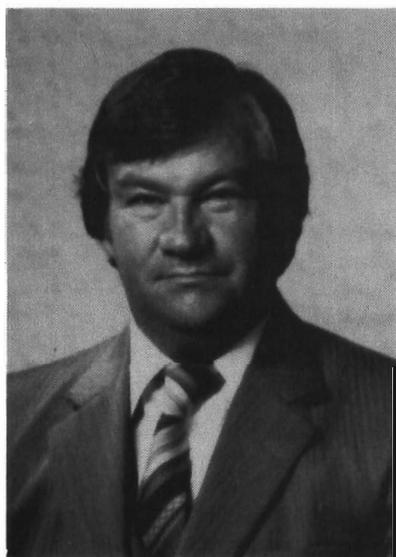
Après enquête, on a trouvé le coupable, un nommé Gosselin du hui-

tième rang. Des témoins l'avaient aperçu le soir même du meurtre près de la maison de la morte, où il essayait souvent de venir, même si elle refusait de le recevoir. Sa femme l'a condamné la première, disant qu'il était entré très tard ce soir-là, sa chemise tachée de sang, puis reparti se cacher.

Cela a pris quelques jours avant de le trouver. On l'a enfin trouvé dans une vieille grange. Arrêté et conduit en prison, il y a eu procès et condamnation au pénitencier. Il y est resté treize ans. Ensuite, on l'a relâché car il paraît qu'il s'était toujours bien conduit. Cette famille a quitté la paroisse”.

SERVICES ET PROGRÈS TECHNIQUES

D'une année à l'autre, progrès techniques et nouveaux services apparaissent à St-Lazare:



M. Jean-Guy Dion, maire

MAIRES:

1868 Régis Bélanger
1870 Pierre Dutil
1872 Régis Bélanger
1874 Ferdinand Jolin
1875 Louis Paquet

1877 François-Xavier Lavertu
1878 Napoléon Fournier
1880 Romuald Pouliot
1882 Ferdinand Labrie
1883 Ephrem Audet

1898 Joseph Brochu	1941 Léopold Paré
1901 Joseph Goulet	1951 Ernest Aubin
1912 Joseph Mercier	1957 Léonard Labrecque
1914 Alfred Labrecque	1961 Ernest Brochu
1916 Joseph Lacasse	1963 Eugène Côté
1917 Adélarde Mercier	1965 Georges Côté
1919 Louis Chabot	1973 Lucien Leblond
1921 Ephrem Audet	1975 Roland Aubin
1926 Adélarde Mercier	1981 Jean-Guy Dion
1937 Louis Bilodeau	

SERVICE POSTAL

La Brochure Souvenir de St-Lazare nous apprend que le premier maître de poste a été Louis Kemner dit Laflamme. Marié en 1862, il est probable qu'il a rempli cette fonction par la suite. Dans les comptes de la Fabrique, nous trouvons, à partir de 1870, des membres d'achat d'estampilles, mot qui servait à désigner les timbres. Des paroissiens affirment que Gonzague Laflamme a aussi tenu le bureau postal. Le ministère des postes nous donne la liste suivante, qui commence en 1912:

J.E. Alphonse Audet 1912-1923

Mme Marie Virginie Leroux 1923-1931 et 1936-1958

M. Adélarde Bélanger 1931-1936

Mme Denise Labrecque depuis 1958

Il resterait aussi à mentionner le travail, parfois difficile, de ceux qui ont assuré la liaison postale avec les paroisses d'en bas, de même que celui des postillons qui ont distribué le courrier rural. Avant le transport motorisé, Mme Aurore L. Brochu, en particulier, a accompli cette tâche pendant de nombreuses années.

AQUEDUC 1881

M. Ephrem Audet crée une société d'aqueduc. La Fabrique fournit 30 dollars *"à condition que l'eau soit posée à la sacristie et à la salle publique"*.

PHOTOGRAPHIE 1883

Un photographe vient s'établir à St-Lazare. Le curé nous l'apprend par un avis aux paroissiens: *"Il n'est pas permis d'aller faire prendre sa*

photographie durant les vêpres. . .” Emile Chabot, fera de même à Roberval.

TÉLÉPHONE 1898

Des gens du village ont formé une société pour l'installation d'un service téléphonique. Chaque membre fournit en moyenne deux poteaux et paye le fil. Un autre avis du curé nous informe qu'il y a des rivaux, des voleurs ou des "ratoueurs", car il mentionne brièvement: "*Broche du téléphone: Ne point la couper ou la voler*".

SÈCHERESSE 1903

Le printemps a été très sec, si bien que le curé annonce: "*Danger d'incendie. Le 7 juin, procession à faire pour demander de la pluie et arrêter les ravages causés par le feu: Arrêtez vos moulins à vapeur. Ne pas fumer dehors*".



Moulin à scie opéré par M. Joseph Goulet au coin du sixième rang et de la Route de Bois (autrefois Route des Moulins) de 1893 à 1920. Ce lieu très fréquenté, avec communication téléphonique, fut délaissé au profit du huitième rang, après le passage de la voie ferrée en 1907.

Photo: Courtoisie de Mlles Goulet

VOIE FERRÉE 1907

Les travaux d'installation d'une voie ferrée en haut de la paroisse créent de l'emploi, mais le curé met une sourdine: "*Ne point laisser travailler le dimanche sur la ligne des chars*".

CINÉMA 1908

Même l'électricité, n'étant pas encore installée, il y a eu une "*séance de vues animées sur la Passion, à la sacristie*". C'est la première mention du cinéma dans la paroisse. En 1922, il y aura d'autres "*séances de vues sur la guerre, à 35 cents pour les adultes et 25 pour les enfants*".

BANQUE 1914

Le 22 juin, la Banque Nationale ouvre ses portes à St-Lazare. Auparavant, ceux qui voulaient rompre avec la politique du bas de laine avaient un service bancaire à St-Anselme depuis 1901. La même année fut fondée à Lévis ce que les gens appelaient dérisoirement: La Banque à Desjardins.

CAISSE POPULAIRE

Pourtant, le mouvement des Caisses populaires prit de l'ampleur. Le 15 octobre 1943, une Caisse s'établit à St-Lazare et accentue toujours sa progression avec sa devise: "*Se dévouer pour servir*". M. Eugène Nolet, né à St-Lazare en 1880, fondera la Caisse de St-Georges de Beauce en 1937 et en sera gérant jusqu'en 1960.

JOURNAL 1916

Le journal "*l'Action Catholique*" fondé en 1907 a fait son entrée dans la paroisse et le curé moussa la publicité pour en augmenter les abonnements.

AUTOBUS 1927

Au début de mai, un service d'autobus est inauguré. A 7 heures et demie, les gens qui veulent descendre en ville pourront le faire plus facilement. Aux premières neiges, chaque automne, le service est inter-

rompu. Le curé commente: *“Je vous encourage à lui donner votre pratique afin de maintenir ce service qui est pour nous une affaire d’or”*.

ÉLECTRICITÉ 1927

Depuis longtemps on en parlait. Cette fois, le 27 novembre, les habitants du village sont éclairés à l’électricité. Les gens des rangs devront attendre au printemps de 1949 pour bénéficier du même service.

RADIO 1930

Au cours de ces années apparaissent les appareils de radio. De plus en plus, St-Lazare est en contact avec le monde.

PÈRE NOËL ET MAGASIN PAQUET 1933

Le 19 novembre, une annonce du prône nous apprend que *“le père SantaClaus visitera les enfants de la paroisse à l’église pour leur distribuer des étrennes. Cette fête est due à la générosité de la maison Paquet de Québec qui se compose de Canadiens-français catholiques. C’est une compagnie des plus recommandables par l’honnêteté et la valeur de la marchandise: La première qualité chez les Juifs correspond à la 3ème qualité chez Paquet. Au lieu d’aller acheter chez les Juifs, encouragez les gens de chez-nous”*.

ÉLECTRICITÉ RURALE 1948

Tel que mentionné au chapitre sur la vie agricole, l’électrification rurale est commencée à l’été 1948 et les fermes bénéficient du courant au printemps suivant.

AUTOS

Malgré les sceptiques, cette nouvelles invention, terreur des chevaux, a réussi à grimper les côtes pour se rendre à St-Lazare. Un document d’un grand intérêt, transmis par Bernadette Laverdière lève le voile sur cette époque:

Récit d'un voyage aux Etats aux premiers temps de l'automobile, tel que raconté par Marie-Anne Bilodeau, institutrice, en compagnie de son frère Ernest.

"Vendredi, 23 juillet 1915.

Nous partons de St-Lazare à sept heures et demie pour un voyage à Waterbury, Vermont. A quelques arpents du village dans la petite montée l'autre côté de chez M. Bolduc voilà que l'auto bloque. Réparations; alors il faut monter la côte à pied. Ensuite ça va bien nous arrivons à Ste-Claire chez le tailleur Fortin on prend un verre de bière d'épinette puis nous nous apercevons qu'on a oublié nos pinces dans la petite côte chez Bolduc. Alors nous en achetons à Ste Claire, ensuite nous partons pour Ste Hénédine. Nous saluons, sans entrer, l'oncle Célestin Bouffard et la tante Léda. De là nous passons à St Maxime de Scott, Sainte Marie de Beauce. A midi, nous entrons au garage à Valley-Jonction, l'engin fait défaut; il n'y a au garage qu'un jeune homme de 15 ans très délicat; il commence l'ouvrage. Ernest travaille tout le temps avec lui; ils croyaient faire le travail dans une couple d'heures mais il leur faut tout démancher l'engin, le sortir complètement. Pendant ce temps, nous prenons notre dîner dans une balançoire en plein soleil. Ensuite nous cherchons un peu d'ombre dans un champ mais il n'y a qu'un arbre, nous profitons de cette ombre rare pour nous coucher jusqu'à 4 heures.

Ensuite pour trouver une chambre de toilette il faut se rendre à l'ombre d'un rocher et finalement nous prenons notre souper au même hôtel que le dîner: dans la balançoire.

Finalement le propriétaire du garage nous dit que nous ne pouvons pas repartir le soir de sorte qu'il nous conduit lui-même à l'hôtel "Manoir Bilodeau", nous louons 2 chambres et passons une bonne nuit. A cinq heures samedi matin le 24 nous repartons espérant continuer notre route. A six heures nous sommes à St-Joseph, nous passons le pont et pas très loin il y a une vilaine côte à monter ensuite ça va très mal, il y a quelque chose qui ne va pas dans la "guire" en arrière. On se rend avec difficulté à St Frédéric chez Vital Labbé, fromager. Il y a là un forgeron, ils démanchent les roues en arrière et travaillent ça jusqu'à midi.

Nous repartons, c'est pire qu'avant, de sorte que quand nous arrivons à East Broughton un gentil et brave cultivateur qui passe avec un cheval nous accroche et nous fait monter la côte. Il nous rend au village en face de l'église.

Il est 2 heures p.m.; nous prenons notre dîner sous un balcon, nous allons à un petit restaurant acheter des oranges, des bananes et des bonbons.

Ernest a téléphoné à Thetford-Mines pour faire venir des morceaux. Tout arrive par le train de dix heures du soir. Nous avons couché chez Omer Goulet, nous avons visité l'église qui est très belle, le cimetière. Le curé est un monsieur Lafrance et le forgeron un M. Cliche. Nous continuons notre route le dimanche matin.

A Thetford Mines, nous arrêtons au garage pour prendre de la gazoline de l'huile, de la graisse. Nous passons à Black Lake, nous mangeons sur le bord du lac.

Nous passons Coleraine, Disraéli, nous arrêtons au garage pour prendre de la graisse ensuite nous passons à Garthby, St Gérard là on prend de l'eau. Ensuite Weedon, Marbleton, Bishops' Crossing.

Avant d'arriver à East Angus il faut acheter un trait de fer et emprunter une autre chaîne à billots pour pouvoir se rendre au village. Il est venu un gros orage et le chemin glaiseux est impraticable. Nous montons la côte à pied et on se rend à l'hôtel pour se laver et se changer de bas. Il faut passer par Cookshire parce que le chemin est plus beau.

A Lennoxville on se rend au garage, la "guire" est encore cassée; on en fait venir une de Sherbrooke, ça ne prend pas de temps et pendant la pose nous allons à la maison privée du propriétaire du garage. La dame parle seulement anglais, de sorte que nous ne comprenons rien.

Nous reprenons notre route. De très belles places, mais beaucoup de chemins en réparations, nous passons sur des tas de roches.

A 2 heures de l'après-midi lundi, nous arrivons aux lignes à Derby Lines.

On passe à Newport, on prend de la gazoline ensuite on passe à Coventry, Troy, Wailfield, Eden park".

Le récit se termine ainsi et laisse supposer que la fin du voyage a été plus facile que la première partie. Mlle Bilodeau passa quelques années à Waterbury puis revint à St-Lazare où elle épousa, en 1920, M. Alfred Labrecque, sacristain.

Ah! ces nouvelles machines!



Le 11 juillet 1927, M. Alfred Mercier, en compagnie de sa fille Thérèse âgée de 16 mois (Mme Sauveur Garant), d'Yvonne Létourneau et du photographe Emile Chabot de Roberval, était sur le point de descendre la "Côte Croche" avec l'auto du garagiste Alphonse Laflamme de St-Damien. Soudain, la conduite fait défaut et l'auto, de marque Overland, va s'échouer sur le côté de la route. Le photographe, natif de St-Lazare, a pu ainsi saisir l'événement sur le vif. . . Heureusement, il y avait eu plus de peur que de mal.

Photo: courtoisie de Mme M.-Anne Audet-Mercier.

TÉLÉVISION 1954

Une autre invention, la télévision, entre dans les foyers. Le curé invite les paroissiens à profiter des émissions à caractère religieux.

CHEMINS D'HIVER 1962

L'usage des carrioles prend fin avec l'entretien des chemins de rang tout au long de l'hiver.

TÉLÉPHONE

A la même époque, le service téléphonique se généralise dans la paroisse, mettant un terme à une autre forme d'isolement.

MACHINES A PLUIE 1965

Les progrès techniques n'apportent pas seulement des bienfaits aux cultivateurs si on en croit l'abbé Quirion, qui est porté à voir dans plus d'un avion qui passe, des possibilités "*d'ensemencement de nuages*". L'été et même l'automne, ont été pluvieux plus qu'à l'ordinaire. Le curé annonce, le 17 octobre: "Les cultivateurs sont particulièrement invités à assister à la messe spéciale de vendredi, à 11 heures, pour demander le retour du beau temps. Que le Bon Dieu redonne l'intelligence aux fabricants de pluie et qu'il nous en débarrasse!"

Club 4-H 1969

Fondation du Club 4-H pour les jeunes intéressés à la protection de l'environnement.

ÉQUIPEMENT A INCENDIE 1971

La municipalité s'est dotée d'un service de lutte contre les incendies. Le 17 octobre a lieu la bénédiction de la caserne et des pompes à incendie. Un camion auto-pompe s'ajoute en 1978, puis un camion-citerne en 1981.

JEUNE CHAMBRE 1971

En novembre a lieu la fondation de la Jeune Chambre qui se propose de travailler au développement de la paroisse avec le mot d'ordre: "*Etudier, agir, bâtir*".

MAJORITÉ 1972

Le premier janvier, l'âge légal des citoyens pour la majorité passe de 21 à 18 ans.

AGE D'OR 1973

Assemblée de fondation du club de l'Age d'Or, le 27 juin. Cet organisme utilisera une partie des locaux de l'ancien couvent pour ses activités.

BUREAU MUNICIPAL 1976

Le bureau de la corporation municipale occupe l'ancien collège. L'autre partie de cette construction est utilisée comme salle funéraire.

COOPÉRATIVE D'HABITATION 1981

La première coopérative d'habitation en milieu rural mène à bonne fin son projet de construction d'un complexe de 10 logements à proximité du presbytère. Les travaux débutent en novembre.

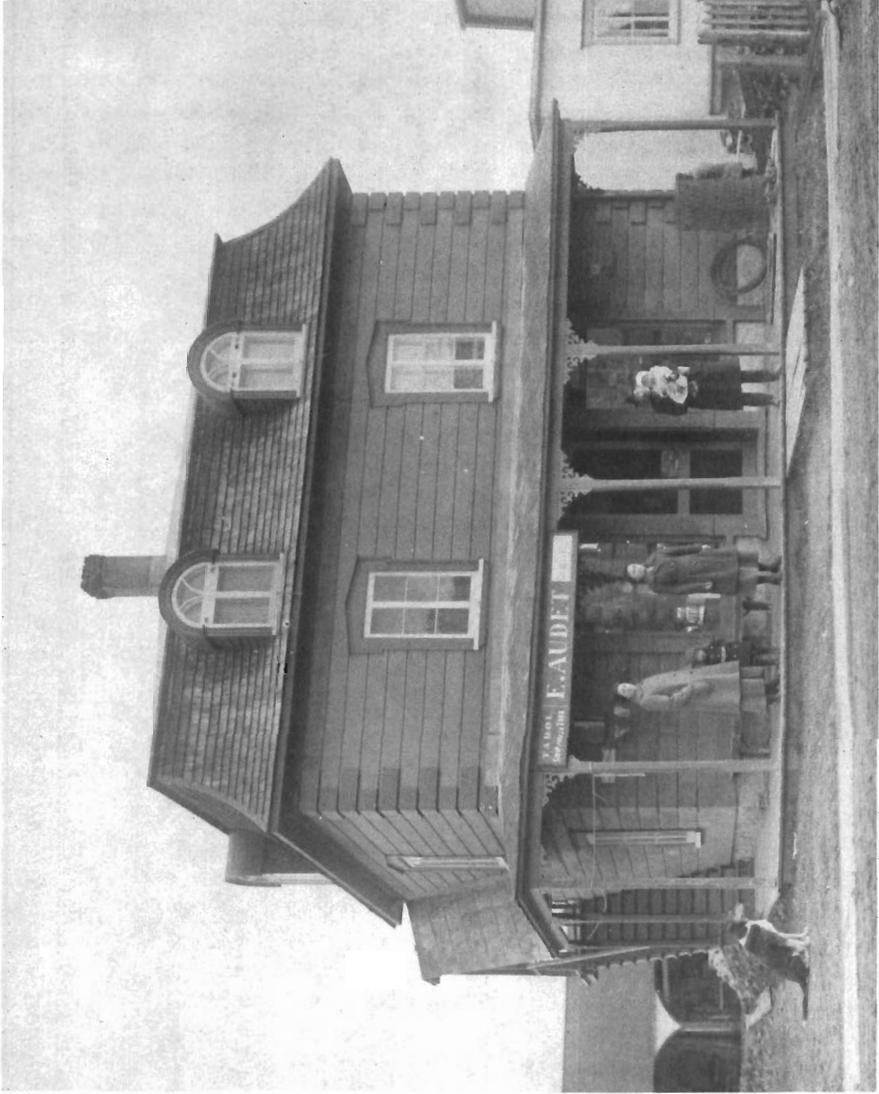
MUNICIPALITÉ RÉGIONALE DE COMTÉ 1981

Le projet de former une municipalité régionale de comté se concrétise peu à peu. St-Lazare est au centre de ce regroupement et le vieux couvent en devient le siège social.

COMMERCE ET INDUSTRIE

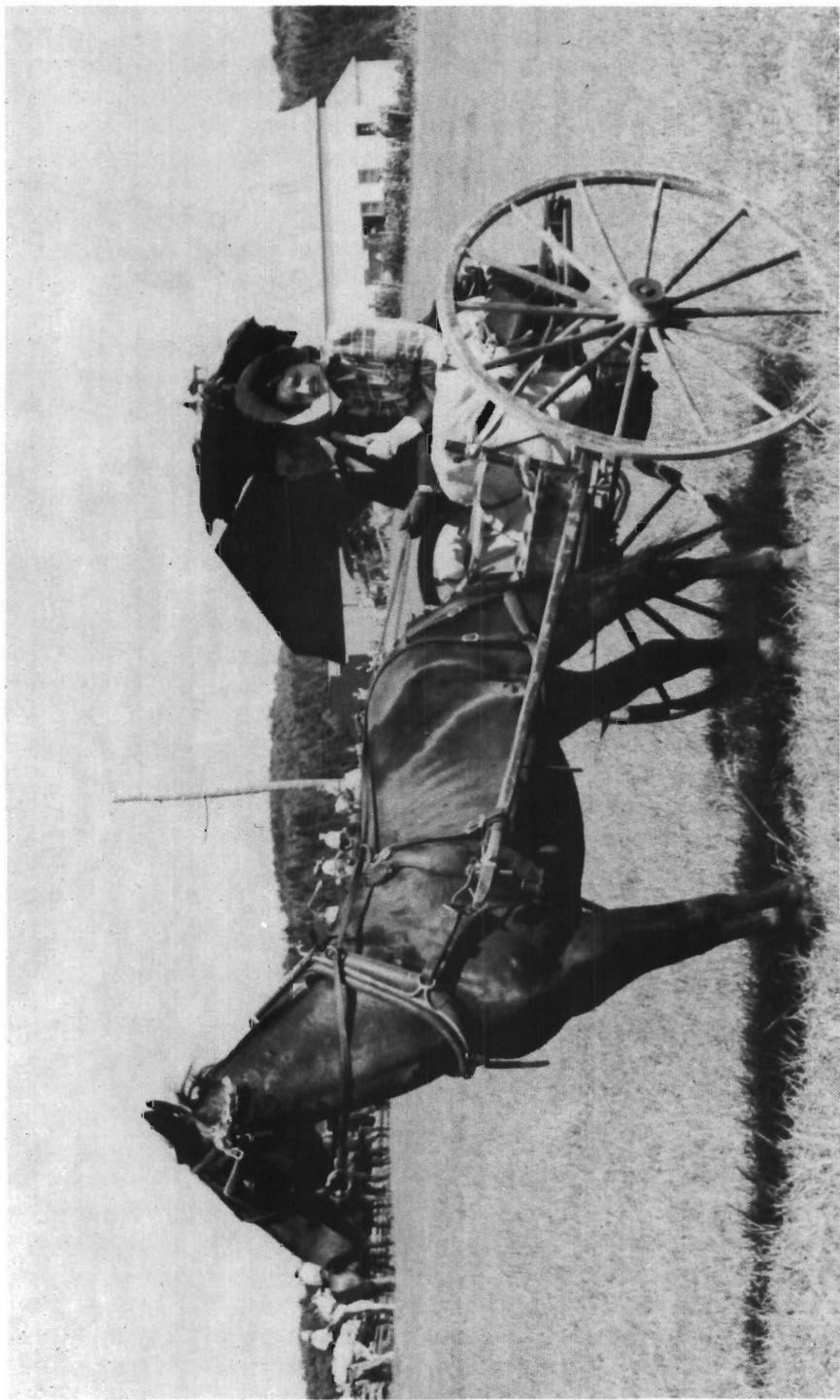
Il serait difficile de relever l'ensemble des activités commerciales et industrielles de St-Lazare, depuis les premières années, en commençant par les boutiques de forge et les magasins généraux. Une simple énumération nous permet d'évoquer ces aspects de vie professionnelle: Cordonnerie, atelier de tailleur, studio de photographie, horlogerie, hôtellerie, menuiserie, beurrerie, fromagerie, meunerie, boulangerie, boucherie, épicerie, garage, salon de coiffure, atelier de soudure, quincaillerie, vitrerie, atelier d'électronique, industrie du bois, transport, entreprise de construction, travail en électricité, préparation alimentaire. . .

La liste pourrait continuer. Un travail de recherche plus poussé permettrait de révéler tout un univers de labour dans un contexte généralement modeste, en vue de répondre d'abord aux besoins du milieu.



Commerce de M. Ephrem Audet au quatre-chemins, vers 1916, avec centrale téléphonique et bureau de poste.

Photo : Courtoisie de la famille Alphonse Audet



"Juchés dans nos véhicules si étroits d'hiver et d'été, "(Abbé Dufour), Thérèse Blouin et Charles Bilodeau font revivre un transport d'autrefois, au défilé en 1949.

Parlons d'argent

Revenus de la Fabrique	250
Dons	253
Valeur de l'argent	254
Salaires	255

REVENUS DE LA FABRIQUE, TARIFS ET VALEUR DES OBJETS

Retracer l'histoire d'une paroisse, c'est rencontrer les inévitables questions d'argent. Même si une Fabrique ne vise pas la rentabilité, elle doit s'occuper de questions matérielles et tâcher de boucler son budget. Chaque année, les marguilliers font une reddition de comptes en présence du curé. Bien souvent, il ne reste que quelques dollars dans le coffre de la Fabrique, sans compter les emprunts à rembourser. Pendant des années, ce sont ces prêts, consentis surtout pas des paroissiens mieux nantis, à des taux de 5 à 7% qui ont permis d'administrer sans trop de restrictions. Ni la Fabrique ni les curés n'ont roulé sur l'or à St-Lazare, mais grâce à la générosité de la population, les redressements financiers se sont produits en temps opportun.

VENTE DES BANCS

Au fil des années, on remarque que les revenus d'hier et ceux d'aujourd'hui ne sont pas les mêmes. Alors qu'aujourd'hui, les quêtes viennent en tête de liste pour les recettes, on se serait arraché les cheveux en ce temps-là pour administrer avec ces modestes dons. La première source de financement est alors la "*vente des bancs*". En continuité avec la tradition du régime français, chaque famille qui le peut loue sa place à l'église, tous les 6 mois. Au temps de la vieille église, cette location rapoorte de 280 à 380 dollars. Ces montants s'élèvent à 500 et même à 700 dollars par année avec la nouvelle église. Rappelons ici que le bon M. Dufour avait pris l'habitude de faire crédit pour ces locations, de même que pour les autres services rendus, si bien que la Fabrique s'était endettée de plus de 1 800 dollars, somme considérable à l'époque.

CASUEL

Les honoraires de messes et les frais de mariages et sépultures constituent le casuel, c'est-à-dire un revenu variable. On peut en évaluer la moyenne, vers 1870, à 20 dollars par an pour les messes et 40 dollars pour les sépultures. Ce n'est qu'à partir de 1890 qu'on trouve des offrandes de messes un peu plus nombreuses. Un honoraire de grand-messe est de un dollar, tandis qu'un tarif de sépulture est de 50 cents pour un adulte et la moitié de cette somme pour un enfant. Si un service est chanté, le prix est de un dollar. Aux funérailles, on débourse un supplément si on veut faire draper l'église de tentures noires. Vers 1890, le prix fixé est de deux dollars 20 tandis qu'une sonnerie de cloches coûte 75 cents. Si un couple désire des décorations et des

parures pour son mariage, le prix varie de deux dollars 15 à trois dollars 25.

DÉPENSES

Heureusement, les dépenses sont plutôt limitées et modestes à cette époque. Le chauffage de la vieille église coûte 14 à 16 dollars par an et il s'élève à 35 dollars au début de l'église actuelle. L'éclairage se limite à quelques chandelles et un peu d'huile de charbon, car peu de cérémonies ont lieu le soir.

DÎME

Le revenu du curé est assuré par la dîme recueillie en nature. Puisque tout ouvrier a droit à son salaire, la loi civile stipule ceci, comme le rappelait le curé Morneau: *"La dîme se compte de la Saint-Michel d'une année à la Saint-Michel de l'année suivante (29 septembre). Tout curé y a droit. Elle est prélevée sur les récoltes qui y sont sujettes"*. Autrefois ces récoltes de grains étaient plus variées que par la suite où elles se limitaient à l'avoine et à l'orge. Nous lisons dans un rapport du curé Dufour en 1867: *"J'ai pu retirer ce printemps, en dîme si mal payée généralement, 7 minots et demi de blé, 756 d'avoine, 66 de sarrasin, 34 et demi d'orge, 25 de seigle et 25 de pois"*. Même si le terme *"dîme"* indique la dixième partie des revenus, elle a été fixée, déjà au temps de Mgr de Laval, à la 26ème partie des revenus. En 1877, puisque la population des villes et des villages s'accroît, Mgr Taschereau établit la capitation. En voici le texte communiqué à St-Lazare: *"Comme il y a dans la paroisse une cinquantaine de familles qui ne vivent pas de la culture de la terre, nous réglons et ordonnons ce qui suit: chaque famille qui ne vit pas de la culture paiera au curé la somme de cinquante centins par chaque communiant"*.

Tout fidèle était invité à régler sa redevance en même temps qu'il faisait ses Pâques. A la Quasimodo, dimanche après Pâques, le curé rappelait: *"Hâtez-vous de payer votre dîme, profitez des chemins gelés le matin. Ceux qui ont été les derniers l'an passé sont priés d'être les premiers à remplir ce devoir cette année"*. Les gens moins fortunés ne sont pas pris à la gorge; le curé les invite à venir faire un arrangement qui consiste à réduire leur dû. Une partie des grains recueillis est revendue pour procurer de l'argent liquide, surtout quand le curé ne cultive pas.

QUÊTE DE L'ENFANT JESUS

Les quêtes constituent une forme de contribution volontaire au soutien de la Fabrique. On remarque deux catégories de quêtes. La première, appelée quête de l'Enfant Jésus était généralement destinée à payer l'entretien du presbytère, de la salle publique et de la grange. On l'utilise aussi pour les projets nouveaux, comme l'achat des autels latéraux. Puisqu'elle était recueillie en nature, lors de la visite paroissiale du curé et que cette visite avait lieu aux Fêtes, elle était une sorte de cadeau de Noël, d'où son nom, à une époque où tout présent venait de l'Enfant Jésus. Les objets recueillis sont vendus à l'encan, le dimanche qui suit les Rois. Cette cueillette rapporte de 45 à 50 dollars annuellement, au cours de la période 1860 - 1900. A partir de 1922, cette quête semble s'être fusionnée aux quêtes régulières. De nos jours, la générosité des gens continue cette contribution volontaire à la Fabrique.

QUÊTES RÉGULIÈRES

Ces quêtes des dimanches et fêtes ont débuté bien modestement. Au siècle dernier, elles rapportent en tout et pour tout de 4 à 5 dollars par année, parfois moins, comme on le voit en 1881: 2 dollars pour une population de plus de 2 000 habitants! Pourquoi? Il semble qu'elle n'était pas faite auprès de l'assistance, mais qu'elle consistait à recueillir le don en argent versé par les paroissiens qui avaient l'honneur d'offrir le pain bénit à tour de rôle, aux dimanches et fêtes. A partir de 1875, on "*passé la tasse*" aux fidèles, aux messes de Noël. La somme recueillie est d'environ 2 dollars 70. Une autre quête pour "*les bonnes âmes*" est faite au début de novembre, parfois par le curé lui-même.

Au temps de l'abbé Boulet, en 1896, la quête dominicale devenir régulière, probablement au moment où prend fin la coutume du pain bénit. Sou par sou, elle rapporte de 32 cents à un dollar et demi par dimanche. Elle augmente peu à peu pour atteindre 200 dollars en l'année 1919, puis redescend avec la venue de la crise économique. Ce n'est qu'à l'issue de la deuxième guerre que cette collecte est devenue un apport significatif pour la Fabrique, pour arriver à constituer aujourd'hui, son revenu principal.

QUÊTES SPÉCIALES

L'argent n'est pas toujours recueilli au bénéfice de la paroisse. De

nombreuses quêtes spéciales manifestent la contribution des gens d'ici à diverses oeuvres. Une énumération nous permet d'évoquer toute une série de situations et de lieux: *"Pour les écoles du Nord-ouest (1886). Pour nos compatriotes de l'Ouest Canadien: leur survivance religieuse et naturelle"* (de nombreuses années). *"Pour la vie française en Amérique. Pour la colonisation, oeuvre patriotique et religieuse. Pour les Polonais (1915). Pour les Rhuthènes, les Lithuaniens. Pour les marins britanniques (1916). Pour les enfants affamés d'Europe (1922). Pour l'abolition de l'esclavage (à l'Epiphanie). Pour les nègres. Pour les Sauvages. Pour l'oeuvre de la Crèche et la protection de la jeune fille. Pour les sourds-muets, dont un de St-Lazare. Pour les hôpitaux de tuberculeux. Pour l'hôpital Laval (1918). Pour l'Hôpital du Sacré-Coeur. Pour les catholiques mexicains (1927). Pour la basilique incendiée de Ste-Anne-de-Beaupré (1922). Pour St-Camille. Pour les sinistrés de St-Nérée (1953). Pour les mineurs de Thetford (1949). Pour le monument de Mgr de Laval. Pour le monument à Louis Hébert. Pour le collège Ste-Anne. Pour l'Université Laval (plusieurs années). Pour le Séminaire de St-Georges. . ."*

La liste pourrait encore s'allonger. Elle nous rappelle, en plus de l'ouverture sur l'extérieur, la participation des croyants à une quantité de causes humanitaires, sociales ou autres, à une époque où la contribution de l'Etat était plutôt faible et non structurée.

DONS

Parler d'argent dans l'histoire d'une paroisse, c'est aussi parler des dons spéciaux qui ont permis l'élaboration et la continuité du projet de fondation. Le nom même de St-Lazare rappelle la promesse de 1 600 dollars faite par le couple Lazare Buteau en 1830. Aucun document ne permet de vérifier si cette somme a finalement été appliquée à l'entreprise. Ce fut quand même l'élément déclencheur qui a suscité des contributions de toutes sortes et des initiatives soutenues dans la population. Car les plus beaux dons, surtout à cette époque, ne se comptent pas en dollars, mais en temps et en matériel donné, en énergies et en talents consacrés à la réalisation des projets.

Lors de l'inauguration de l'église actuelle, en 1884, une dame Cyprien Catellier était marraine d'une cloche, donc bienfaitrice particulière. Cette dame est originaire de St-Lazare: Hermine Laverdière, fille de Jean-Baptiste et soeur de l'épouse de Charles Bilodeau, ancien militaire, Or, elle meurt le 6 décembre de la même année, non sans avoir laissé par testament la somme de 800 dollars à la condition que la Fabrique fasse célébrer pour elle 2 grand-messes chaque année. Cette

première donatrice importante repose sous l'église de St-Anselme.

En janvier 1894, l'abbé Lemieux organise une souscription volontaire pour parachever l'église. Sur trois grandes feuilles, en regard des noms des paroissiens, nous relevons des montants allant de un dollar 25 à 50 dollars offerts par versements de trois à cinq dollars, parfois à coup de 25 cents, de quoi évoquer l'obole de la veuve dans l'évangile. . . La moyenne de ces dons varie entre 20 et 25 dollars par famille. Il se trouve cependant quelques exceptions: l'une ou l'autre personne donne 100 dollars. M. Joseph Villeneuve offre 1 000 dollars mais la Fabrique lui paie un intérêt de 5 à 6% chaque année jusqu'à sa mort en 1907.

Cet intérêt est aussi versé en faveur de son épouse, Esther Labrie, jusqu'à son décès en 1921! M. Régis Bélanger fait un don de 500 dollars à condition que sa sépulture et celle de son épouse soient gratuites.

A travers les autres chapitres de cette monographie, nous avons aussi rencontré plusieurs dons d'objets, soit par des individus ou par des groupes. Il est possible que l'esprit qui a motivé les donateurs se soit inspiré de cette citation qu'on retrouve au début du livre des prônes de l'abbé Lemieux en 1891:

*“L'argent que l'on donne après la mort, c'est du plomb.
L'argent que l'on donne en mourant, c'est de l'argent.
Mais l'argent que l'on donne en santé, c'est de l'or”.*

VALEUR DE L'ARGENT

Parler d'argent, c'est aussi prendre conscience des changements de valeur d'une époque à une autre, soit pour les salaires, soit pour le prix d'achat des objets. A travers les documents, il est possible de relever certains chiffres qui donnent une idée plus juste du coût de la vie au temps de nos ancêtres.

Pour s'en faire une idée, il est bon de retenir que notre système monétaire actuel, basé sur le dollar, a été inauguré après la Confédération seulement. Il a été mis en application peu à peu au cours des années subséquentes, même si les mots piastres et écu servaient à désigner le dollar, tandis que sous et centin correspondaient aux cents.

Auparavant, il y avait eu, sous le régime français et jusque vers 1805, la livre française, avec les subdivisions en sous et en deniers. Un dollar de notre système actuel correspond à environ 6 livres. Au début du 19ème siècle s'est établi un système propre au Canada mais inspiré de

l'Angleterre, avec des louis ou livres (L) schillings ou chelins (S) et deniers ou pence (P). On disait aussi sou à la place de denier. Il fallait donc calculer sur trois colonnes de chiffres, ce qui était plus compliqué. En outre, le passage d'une valeur à l'autre est différent :

*S'il faut 12 deniers pour faire 1 chelin,
il faut 20 chelins pour faire 1 livre*

Le louis du Canada valait environ 4 dollars de notre argent actuel.

SALAIRES

Voici quelques indices des salaires à différents moments de notre passé: Au début de la paroisse, vers 1830, un journalier "*capable de faire de la terre*" recevait environ 30 dollars par an, logé et nourri, tandis qu'une servante en gagnait 13 logée, nourrie et en plus "*fournie de souliers*".

Vers 1850, une journée de travail vaut 10 sous ou un pain.

En 1860, les institutrices recevaient 56 dollars pour l'année scolaire, tandis que le bedeau, qui n'était pas occupé par son emploi à plein temps, gagnait 28 dollars par an.

L'ouvrier responsable de la construction de la grange du curé en 1876, a reçu 72 dollars et celui qui a équarri les pièces de cette bâtisse, 18.

En 1890, une femme faisait le grand ménage à 25 cents par jour, peu importe le nombre d'heures de travail. Au même moment, une journée d'homme était évaluée à 80 cents! Un ouvrier a reçu un écu pour équarir 3 pièces de 20 pieds de longueur.

Vers 1900, un employé de voirie gagnait 8 cents l'heure.

En 1930, le salaire d'un journalier est de 15 cents l'heure et celui de la femme de ménage, 10 cents. Quinze ans plus tard, on offre 50 cents l'heure pour travailler sur le chemin de fer à St-Charles.

Quant au coût des objets, il nous paraît faible par rapport à aujourd'hui, mais il faut le comparer au revenu, en calculant le nombre d'heures de travail requis pour gagner le prix de tel ou tel article.

En 1815, un cheval vaut environ 20 dollars. C'est le revenu net de 8 mois de travail d'un journalier. Une paire de boeufs de 3 à 4 ans est



Un représentant de la génération qui a construit l'église: M. William Labrecque (1854-1932) alors âgé de 70 ans, en 1924.

Photo: Courtoisie de l'Abbé Létourneau

évaluée à 25 ou 30 dollars. Une bonne vache se vend 10 dollars.

Vers 1850, un “*quart*” à l’eau vaut 80 cents et un “*quart*” à chaux 45 cents. Un poêle coûte un dollar et demi et on donne 10 cents pour le “*miner*”. Le bois de chauffage pour l’église se vend 90 cents la corde. Il passe à un dollar et cinq la corde en 1880. Ainsi, il en coûtait environ onze dollars pour chauffer la vieille église pendant la saison froide, puis 35 pour le chauffage et l’éclairage du bâtiment actuel en 1885. . . chiffres de rêves, comparés à ceux d’aujourd’hui qui tournent autour de dix mille dollars pour chauffer le même édifice.

En 1850, la farine vaut huit dollars le baril, l’avoine 40 à 50 cents le minot, les patates un à deux dollars la poche, le vin une piastre le gallon. Une livre de boeuf coûte 12 cents et le beurre 20 à 30 cents la livre.

Vers 1875, on paye les cierges 40 cents la livre. Si on veut les faire confectionner en fournissant le suif, il faut payer 5 cents la livre et acheter une pelote de coton à mèche qui coûte 9 cents. Une lampe avec réflecteur coûte un dollar et l’huile de charbon 22 cents le gallon. Les mèches à lampe valent 10 cents la douzaine.

Autres prix: Une chaudière, 40 cents; une tasse 7 cents; le mastic, 5 cents la livre; une livre d’empois, 10 cents; 1 botte d’étoupe, 20 cents; un baril de chaux, deux dollars et demi.

Une hache, un écu; une pelle de bois, 20 cents; 10 madriers, 60 cents; 50 planches, 2 dollars 91; 1 minot de cendre, 17 cents; 18 livres de potasse et 17 livres de savon: une piastre et quart.

En 1885, le coût total de 15 repas pour une corvée d’hommes était de deux dollars.

Le petit catéchisme se vendait à 8 cents l’exemplaire.

Ces chiffres ne donnent qu’un faible aperçu de la vie économique de nos ancêtres. Mais à travers ces reflets, nous pouvons deviner l’austérité d’une existence où les valeurs matérielles n’étaient pas premières. Les moyens limités dont disposaient nos aïeux ne les ont pas empêchés de bâtir un pays envers et contre tout.



Mme Antoinette Labrie-Côté avec le chien de l'Abbé Morneau.

Saint-Lazare en bref

Dates marquantes	260
Talbeaux statistiques.....	262-263
Les arrivants, 1831	264
Les bâtisseurs, 1886	267
Les continuateurs, 1982	279

SAINT-LAZARE EN BREF : DATES MARQUANTES, STATISTIQUES OCCUPANTS EN 1831, 1886 ET 1982

1831, 15 juin

Requête pour former une paroisse sous le nom de St-Lazare, à la suite d'une promesse de don de M. et Mme Lazare Buteau.

1832, 14 mai

Reconnaissance officielle de la paroisse de St-Lazare par Mgr Bernard-Claude Panet, évêque de Québec.

1835, 11 juillet

Reconnaissance civile par proclamation de Lord Aylmer, gouverneur en chef du Haut et du Bas-Canada.

1844, 8 septembre

Acte légal de donation à la Fabrique de 3 terrains adjacents, par Joseph Bilodeau, André Dallaire et Marguerite Tanguay, veuve de Joseph Roy.

1846

Construction d'une église en bois, de 86 pieds par 42 sur le site de l'église actuelle.

1848, août

Construction de la sacristie attenante, de 34 par 26 pieds.

1849, mai

Construction d'un presbytère, de 40 par 30 pieds.

1849, 28 septembre

L'abbé Léon Roy est nommé premier curé.

1849, 21 octobre

Première messe à St-Lazare et bénédiction de l'église.

1871

Don, par la Fabrique de St-Charles, d'un autel exécuté en 1758 par Joseph Nadeau et placé maintenant dans la sacristie.

1882, 8 mai

Début de la construction de la 2ème église et de la sacristie, d'après les plans de l'architecte David Ouellet: 155 pieds par 72, hauteur du clocher 215 pieds.

1882, 15 octobre

Bénédiction de la pierre angulaire.

1884, 9 juillet

Bénédiction de l'église et d'un carillon de 3 cloches.

1894

Travaux de "*finition*" et de décoration de l'église sous la direction de l'architecte Georges-Emile Tanguay.

1910

Travaux de réparation au clocher qui est abaissé de 20 pieds.

1916

Inauguration, au jubé, d'un orgue Casavant de 12 jeux.

1924

Agrandissement du cimetière vers l'est, pour compléter les travaux de 1913.

1927

On installe l'électricité à l'église et au presbytère.

1949

Fêtes du centenaire de l'arrivée du premier curé.

1960

Changement des bancs de l'église.

1963

Construction d'un nouveau presbytère.

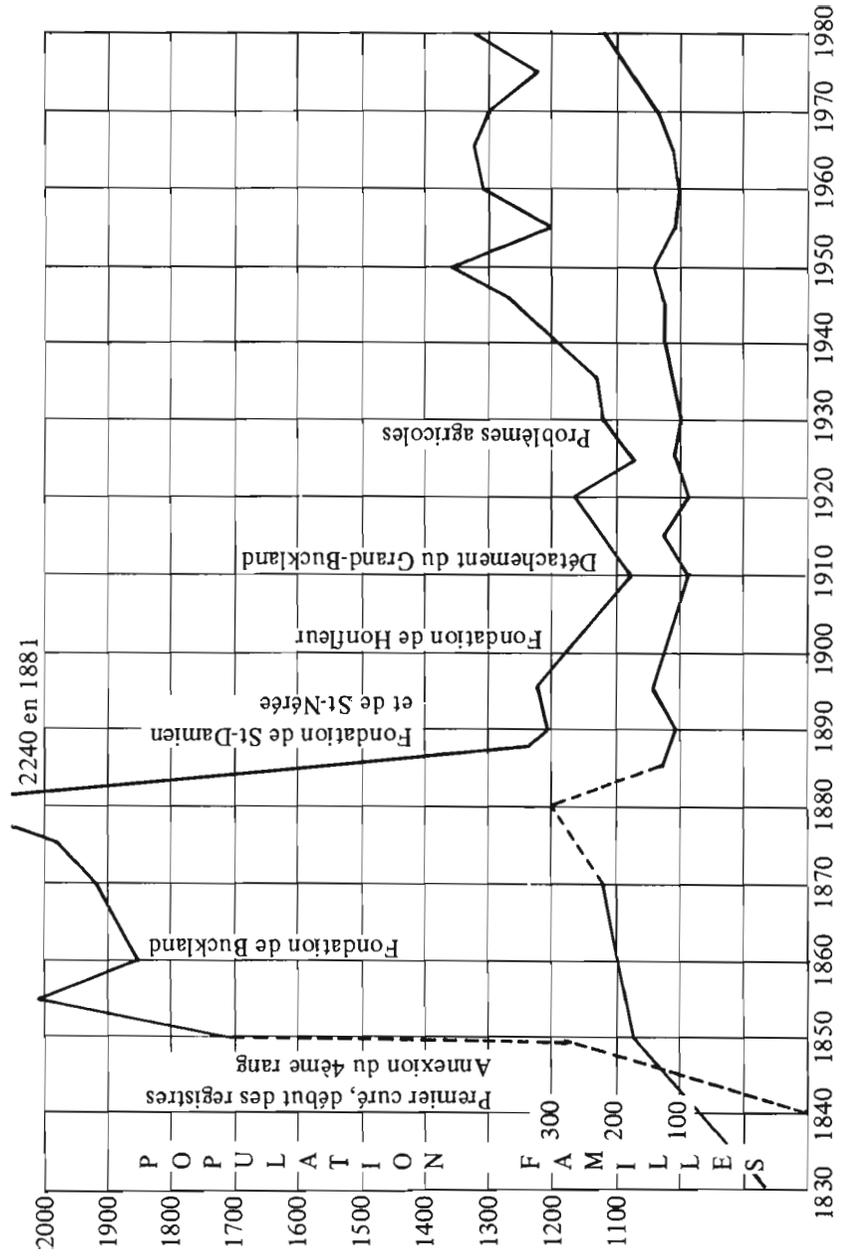
1977-81

Réfection du cimetière et agrandissement vers le nord.

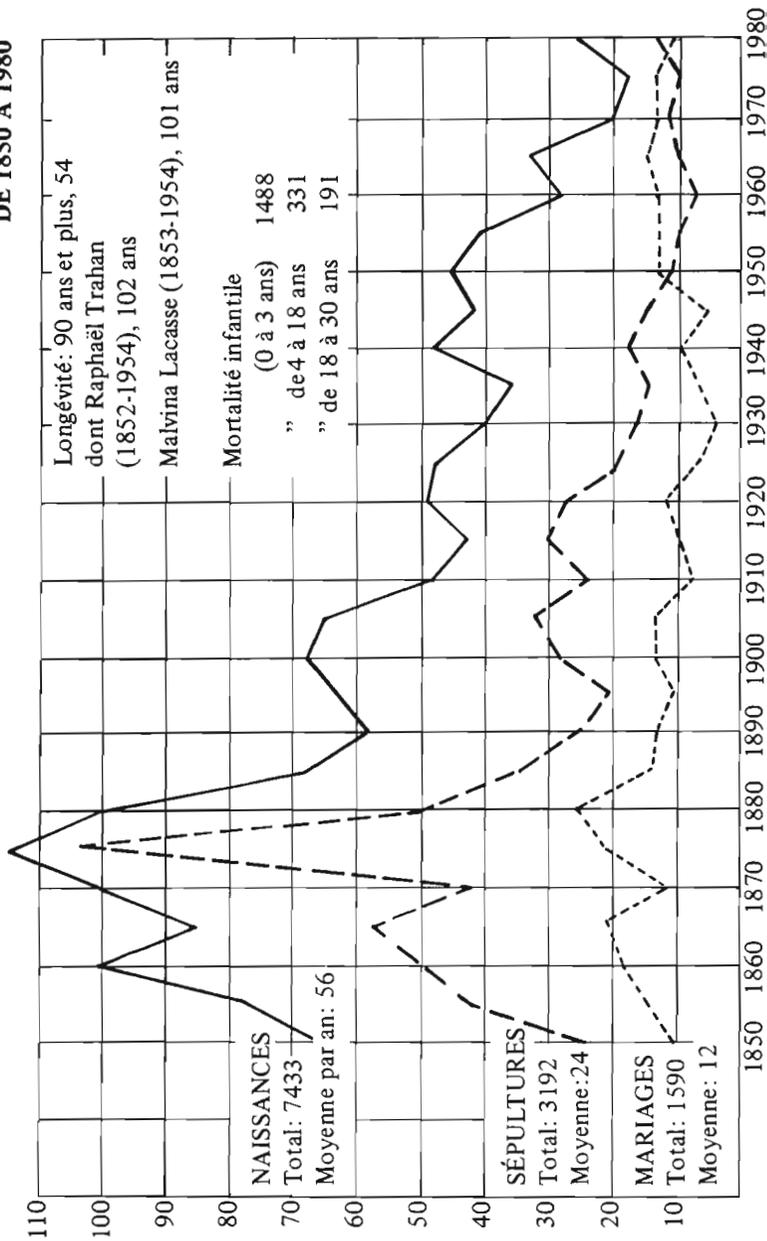
1982

Célébration des 150 ans d'existence canonique de la paroisse et du centenaire de l'église actuelle.

**POPULATION DE ST-LAZARE
ET NOMBRE DE FAMILLES
DE 1830 A 1980**



NAISSANCES
MARIAGES
SÉPULTURES
DE 1850 A 1980



LISTE DES OCCUPANTS A TROIS ÉPOQUES: 1831, 1886, 1982.

LES ARRIVANTS 1831

Occupants* du territoire de St-Lazare au recensement de septembre 1831, d'après une transcription de M. Napoléon Goulet de St-Gervais.

Le chiffre indique le nombre de personnes dans chaque maison.

J = journalier, parfois non propriétaire.

2c= "Deux chefs", c'est-à-dire qu'il y a 2 générations sous le même toit.

* Noms portés autrefois par certaines familles:

Aubin Migneau
Audet Lapointe
Breton Eli
Carbonneau Provençal
Carrier Lebrun
Dallaire Allaire
Dion Guyon
Doyer Dodier
Dugal Cotin
Genest Labarre
Gonthier Bernard
Labonté Clément
Labrie Naud
Lachance Pépin
Laflamme Kemner

Laliberté Lainé
Lamontagne Baquet
Lapierre Denis
Laprise Daniau
Larochelle Gautron
Laverdière Cauchon
Lavertu Duperron
Lefebvre Boulanger
Lejeune Bréard
Létourneau Polet
Marquis Canac
Paquet Lavallée
Patoine Desrosiers
St-Pierre Dessaint
Talbot Gervais

QUATRIÈME CONCESSION

Nous l'indiquons ici, même si elle ne sera rattachée à St-Lazare qu'en 1850. Les maisons ne se suivent pas toujours.

Thomas Roy	2c	11	Jacques Breton		9
François Rémillard		2	Charles Bilodeau	2c	11
Marie Lacroix	J	2	Ferdinand Garant	2c	8
Bénoni Gagnon, Forgeron		3	Jean-Baptiste Blais	2c	9
Augustin Roy		5	Pierre Breton	J	7
Charles Larrivée	J	8	Pierre Royer	2c	8
Antoine Guillot	J	5	Jean Bilodeau		5
Pierre Godbout		2	Jean-Baptiste Côté	J	7
Pierre Leclerc	2c	4	Joseph Chamberland	2c	8
Antoine Gosselin		9	Pierre-F. Gonthier	J	7
Charles Lainé		10	Michel Paquet, à loyer		2
Gabriel Nadeau		11	François-Xavier Royer		3
Laurent Roy		5	P. ou N. Bilodeau		3
Louise Larochelle		4	Joseph Guillemette		8
Charles Fradet		8	Joseph Lepage		6
André Lacroix		3	Gabriel Therrien		5
Thomas Fortier		9	Jean Matteau	J	5
Joseph Clément		5	Jean-Baptiste Paquet	3c	11
André Baquet		9	Magloire Baquet	2c	5
Jean Godbout		6	Etienne Marcoux		4
Charles Denis	2c	10	Joseph Matteau, père		6
Etienne Labrecque	2c	7	Joseph Matteau, fils	J	3
François Garant		9	Simon Bisson		9
Charles Ruel	2c	6	Jacques Labrecque	2c	4
Auguste Couture		6	Etienne Labrecque	J	6
Jacques Roy		5	François-Xavier Bilodeau	2c	6
Louis Fortier		2	Jacques Bisson		2
Gabriel Audet		12	Pierre Bisson, à loyer	J	2
Louis Baquet		2	Etienne Therrien, à loyer	J	2
Pierre Couture, forgeron	2c	9	Charles Bonneau (?)		5
Joseph Ruel	2c	9	Pierre Therrien		6
Pierre Goupil		13	Félix Gautron		2
Charles Clément		7	François Labrecque	2c	13
Etienne Côté	2c	5	Jacques Prévost		5
Arth. Ghislone (?)		1	Joachim Bernier	2c	10
Charles Gautron	2c	7	Pierre Dion	2c	6
Jean-Baptiste Ruel, fils		7	Louis Côté	2c	11
Joseph Ruel		3	François Thibault		6

80 habitations 505

CINQUIÈME CONCESSION

Jean Couture		4	Louis Fortier	J	3
Jean-Baptiste Baquet		6	Jean Royer		7
Pierre Kemner		5	François Couture		6
Etienne Lebrun		3	Joseph Boutin		3
Noël Asselin		5	Amédée Chabot		8
Gabriel Labrecque		3	André Lemelin		6
François Roy, à loyer	J	6	Joseph Goulet		2
Charles Fortier, à loyer	J	9	Simon Bourin		5
Etienne Théberge		9	André Goulet		9
Gabriel Blais		7	François Gonthier		5
Jacques Boutin		8	Antoine Fradet	J	8
Vital Bilodeau		2	Pierre Chabot		10
Michel Noël	J	3	Louis Labrecque		7
Jean Roy		1	Pierre Roy		1
Guillaume Roy		9	Jean-Baptiste Laverdière		4
François Gaumont		4	Michel Tanguay		5
Bénoni Corriveau		4	Pierre Goupil, fils		4
Gabriel Naud		4			
Ambroise Naud		4			
					36 habitations 189

SIXIÈME CONCESSION

Joseph Goulet	2c	13	Ignace Fournier		5
Féréol Patry		3	Auguste Fournier		3
Jean-Baptiste Boulet		7	Dominique Mercier		2
Pierre Bolduc		4	Bénoni Bisson		6
François Provençal		5	Joseph Breton	2c	2
Ambroise Bilodeau		6	Nicolas Boulet		4
Gabriel Audet		5	André Ch. . . (?)		6
Pierre Fradet		4	Pierre Guillemette		3
André Goulet ou Fradet		10	Thomas Audet		2
Louis Mercier	2c	8	Jean Garant, 1ère semence		2
Pierre Fradet		5			
Joseph Audet		7			
Jean Fournier		8			
					23 habitations 120

SEPTIÈME CONCESSION

Louis Boulanger	2
André Leroux	6
Nicolas Gosselin	2

3 habitations 10

CANTON BUCKLAND *

Ignace Gosselin	1	François Blanchet	3
Antoine Baquet	1	Thomas Couture	10
Pierre Kemner	7	Thomas Cadrin, à loyer	7
Michel Larochelle, à loyer	1	Jean-Baptiste Lefebvre	5
Thomas Kemner, à loyer	2c 3	Joseph Kemner	5
Pierre Vallière	5	Laurent Paquet	1
Michel Roy	2c 9		
Laurent Ruel	5		

14 habitations 63

156 habitations 887 habitants

LES BATISSEURS 1886

Propriétaires de terrains à St-Lazare en 1886, selon la répartition légale établie “pour couvrir la dette de la construction de l’église”.

Plus de 500 noms apparaissent sur cette liste, alors que la paroisse comptait environ 150 familles à ce moment. C’est que beaucoup d’endroits mentionnés sont inoccupés, en particulier les nombreuses “terres à bois” des rangs six et sept.

Nous y remarquons même le nom du juge Thomas Taschereau, alors percepteur des rentes seigneuriales. Son terrain de 90 arpents est évalué à 5 dollars seulement, portant sa contribution – la plus faible de la paroisse – à 27 cents et demi!

** Contrairement à ce que l’on pourrait penser, le nom de Buckland n’évoque pas, comme celui de Bellechasse, un territoire riche en gibier, mais il rappelle le nom d’un certain*

L'indication des numéros de cadastre permet aisément la localisation des propriétés à l'aide de la carte publiée au chapitre 3. L'étendue en arpents (1 arpent linéaire = 180 pieds) ou en perches (1 perche = 16.5 pieds) ajoutent précision et intérêt à cette liste.

Les noms ont été transcrits tels qu'ils figurent sur le document original.

QUATRIÈME RANG

PROPRIÉTAIRES	NUMÉROS DU CADASTRE	ÉTENDUE EN ARPENTS: a PERCHES: p	ÉVALUATION EN DOLLARS
Anselme Beaudoin	150 & 5L	66 a	920
Paul Pouliot	149	25 p	8
Ferdinand Bissonnet	151 & 4E	24 a	325
Pierre Godbout	152	25 p	25
Michel Godbout	147	150 a	1700
François Gosselin	146-45-41	134 a	1650
Ferdinand Létourneau	148-43-42-544	196 a	2325
Frederic Bernier	140-135	102 a	1300
Eusèbe Larochelle	139-38	177 a	2500
Elie Goulet	137-36	127 a	1950
Joseph Brochu	133-32-571	144 a	1740
Ferdinand Labonté	131	120 a	1400
François-Xavier Lemieux	134-30-29-572	195 a	2540
Romuald Pouliot	128-119	181 a	2300
Joseph Laverdière	126 à 121-530	372 a	4150
Protais Fortier	120	126 a	1400
Honoré Labonté	118-17-16-732-33	248 a	1700
François Lapointe	116-14	68 a	600
Jean-Baptiste Larochelle	113- à 110-82-536	214 a	2440
Louis Lamontagne	109-07-06-85	155 a	1925
Marc Marceau	103-02	99 a	1600
Joseph Breton	101-05	93 a	1150
Edouard Ruel	100-97	78 a	1200
Louis Nadeau	99-96	5 a	50
Félix Goupil	95-220-18-17	311 a	2750
Prudent Couture	92	6 a	750
Louis Doyer	92	211 a	600
Jacques Côté	89	55 a	600
François Côté	89-587	100 a	750
Jean Roy	88-86	68 a	700
Narcisse Turgeon	87-85	112 a	1100

Louis Talbot	84-79-77	168 a	1175
Prudent Couture	83-82	105 a	800
Pierre Fradet	81-80-72-581	180 a	1050
François Couture	77	18 a	75
Dame Michel Emond	76-75	105 a	500

CINQUIÈME RANG

William Garant	225-23-605	194 a	1330
Télesphore Leblond	73 à 71-222-604	223 a	1630
Marcel Côté	221-229	165 a	850
William Labrecque	219-207-605	210 a	1000
→ Jean Chabot	← 216	59 a	750
Joseph Côté	215-14-367	138 a	950
Alfred Mercier	213-209-08	111 a	725
Jacques Fournier	212	48 a	400
Xavier Thibault	200-197-586	1889 a	1350
Dame Gabriel Labrie	91-195-194	236 a	1750
David Labrie	91-195-194	236 a	1750
Ambroise Labrie	90-193-585	203 a	1250
Joseph Chabot, père	← 192-91-412-11	105 a	1500
Marcel Chabot	← 190-89	82 a	1100
Joseph Chabot, fils	← 188	90 a	900
Pierre Couture	104-184-84-601-94	335 a	2400
Joseph Bilodeau	186-81-80-74-535	312 a	2590
David Pouliot	183	45 a	300
Anselme Blouin	178	30 p	250
Guillaume Boulé	177	12 p	200
Pierre Laflamme	169	50 a	200
André Bilodeau	172-70-66-495-92	155 a	3510
Jean Laverdière	171-68-67-65-527	208 a	2700
Norbert Bélanger	182-64	139 a	1880
Léon Laliberté	163-60-490-363	147 a	1887
Antoine Laverdière	162-58-526	175 a	2750
Cirile Lapierre	161	120 a	1800
Pierre Goupille	158-57-56	165 a	2500
Jean Goupille	155	90 a	1100

SIXIÈME RANG

Etienne Patoine	508	45 a	400
-----------------	-----	------	-----

Joseph Breton	502-501	120 a	1100
George Laroche	498-504	88 a	650
Joseph Bolduc	496-94-500	131 a	1700
Théophile Fradet	491-89	96 a	1100
Pierre Fradet	493	10 a	175
Charles Villeneuve	488	96 a	1300
Pierre Fradet	487-85	150 a	2200
Dame Louis Labonté	486-53-52	67 a	1100
Pierre Brochu	483-61-177-76	88 a	3250
Dame Louis Goupille	484	21 p	250
Noël Côté	482-69	28 p	525
Joseph Bélanger	481-80	37 p	280
Jean Gosselin	479-506	64 a	550
Ephrem Audet	478-77-97-96-68	13 a	1450
Pierre Asselin	477	150 a	650
Joseph Mercier	476-522	148 a	1500
Alphonse Nilodeau	475-66	54 p	425
Pierre Bilodeau	474-73-72-66-173	68 a	1750
Edouard Maurice	471-65	68 p	300
Dame Louis Mercier	467	22 p	175
Etienne Corriveau	460	28 p	250
Edouard Asselin	464-63-507	13 a	550
Louis Lapointe	461	12 p	200
Marcellin Trahan	462	8 p	75
Magloire Lemelin	459	57 p	350
Vital Bilodeau	458-56	38 p	300
Dame Dominique Mercier	455	15 p	225
Dame Louis Lavallée	454	15 p	200
Louis Turgeon	451	50 p	200
Pierre Goulet	449	25 p	200
Romain Trahan	449	25 p	200
Dame Athanase Garant	445-44-533	8 a	375
Eustache Lamontagne	441	19 p	150
Charles Bilodeau	448-36	129 a	1900
Régis Bélanger	440-70-505-03-775	306 a	3825
Ferdinand Labrie	439-03-399	48 a	1600
Damase Boulé	438-37-543	11 a	415
Sara Lapierre	442	25 p	300
Dame Joseph Bolduc	435	18 p	250
Laurent Ruel	434	18 p	200
Dame François Chabot	433	22 p	225
✠ Révérend Joseph Breton	432	52 p	450
Xavier Jaulin	431	27 p	250
Dame Magloire Pouliot	430	25 p	150
Edouard Trahan	429-27	41 p	400

Marie Tanguay	428	25 p	100
Michel Lamontagne	396-95-426-43-99	19 a	1000
Jean Garant	425-46-16	11 a	775
François Gosselin	424-394-93-115	66 a	930
Joseph Bouffard	423	40 p	700
Louis Laflamme	409-159-54-53	200 a	2650
Honoré Ruel	418-37-27-550	113 a	1325
Alfred Leroux	409	12 p	100
Louis Turgeon	409-582	15 a	250
Jacques Nadeau	400-17-15-02-541	24 a	580
Dame Michel Asselin	414-397-538	17 a	710
Jean Coulombe	413	28 p	300
Antoine Thérien	410-365	90 a	400
Nazaire Boutin	408	50 p	150
Zoé Roy	408	50 p	140
Charles Breton	408-543	85 a	900
André Mercier	407	60 a	900
Joseph Breton	406-553	150 a	1125
Eusèbe Roy	405-04-552	150 a	875
Syfroie Patoine	401	10 a	150
George Nadeau	398-400-02	75 a	850
Joseph Bilodeau	392	90 a	600
Ferdinand Roy	198-391-89-88-602	324 a	1740
Dame Pierre Drolet	201	4 a	320
Pierre Côté	386	2 a	200
Jean Côté	387	7 p	25
Joseph Marquis	383	55 a	150
Prudent Couture	385	96 a	150
Charles Labrecque	384-82-211-10-06	182 a	1250
Jacques Fradet	381-79-78	225 a	1000
Dame Gervais Côté	380-77	150 a	600
Joseph Paré	376	75 a	450
Pierre Noël	375-74	120 a	600
Jean Pelchat	373-72-71	162 a	650
Pierre Fradet	370	44 a	100
Isidore Labbé	370	12 a	40
Cézaire Bernard	369	27 a	100
Adolar Gosselin	369	27 a	100
Cyrile Forgues	368	18 a	50
Lazare Audet	368	18 a	50
Simon Talbot	368	18 a	66
Elzéare Brochu	367	27 a	50
Pierre Dion	366	90 a	250
Antoine Patoine	364	45 a	100
Guillaume Chabot	362-61	180 a	600

Dame Jean Chabot —	360	90 a	250
Cyriaque Chabot —	359	82 a	600
Marcel Côté	358-705-04	240 a	510
Camille Chabot —	357-56-55-238	227 a	1025
Romain Couture	353-52-51	270 a	800
Chrysologue Matteau	350	36 a	25
Simon Bisson	349-48	180 a	50
Louis Labrecque	340	90 a	100

SEPTIÈME RANG

Zacharie Couture	632-95	180 a	800
Louis Labrecque	631	90 a	500
Dame Narcisse Couture	630-339	202 a	750
Jean Asselin	627-342	180 a	375
Urbain Labrecque	626	90 a	500
David Asselin	625-28-343-44-45	630 a	985
Antoine Royer	623	45 a	75
† Laurent Morin	622	45 a	75
Dame Pierre Nadeau	621-20	45 a	75
Léon Matteau	619-347	135 a	100
Bénonie Guay	618-17-16	270 a	25
Juge Thomas Taschereau	615	90 a	5
Féréole Roy	600	90 a	200
Pierre Labbé	599	45 a	100
Nicolas Roy	598	15 a	50
Magloire Girard	597	30 a	100
Louis Fontaine	596	15 a	50
Octave Roy	595	15 a	50
Michel Asselin	594	22 a	75
Jean Marquis	593	22 a	75
Honoré Paré	592	15 a	50
Philiias Goulet	591	90 a	300
Pierre Bernard	590	15 a	50
Joseph Labonté	589	15 a	50
François Nadeau	588	15 a	50
Honoré Labrecque	584	25 a	50
Syfroie Labrecque	584-83	30 a	100
Louis Nadeau	583	15 a	50
Olivier Prévost	580	8 a	25
Philéas Toussaint	579	22 a	100
Maxime Toussaint	578	37 a	150
Michel Fournier	577	22 a	100
Jean-Baptiste Godbout	576	45 a	200

Joseph Labrecque	575	30 a	100
Honoré Lemieux	574-39-38	50 a	230
Pierre Fortier	573	45 a	200
Antoine Paré	570	60 a	200
Cyrile Lacasse	569	45 a	150
Joseph Labrecque	568	45 a	150
Cyrile Roy	567	45 a	150
Magloire Goulet	566	45 a	150
Pierre Paré	565	45 a	150
Aurore Labrecque	564	45 a	150
Antoine Laperrière	563	15 a	50
Edouard Nadeau	563	15 a	50
Jean-Baptiste Guay	563	15 a	50
François Nadeau	562	15 a	50
Joseph Talbot	561	30 a	100
François Doyer	560	15 a	150
Augustin Lapointe	559-54	30 a	300
Laurent Bélanger	558	30 a	75
Louis Godbout	557	30 a	75
Antoine Godbout	556	30 a	75
Israel Godbout	555	22 a	75
François Chabot ✓	551	30 a	100
François Dion	549	45 a	150
Louis Dion	548	22 a	75
Alfred Morin ✚	548	22 a	75
Prudent Bélanger	547	30 a	100
Dame Pierre Labbé	546	5 a	20
Louis Fournier	545	10 a	40
Charles Hébert	545	15 a	50
Antoine Patoine	542	7 a	25
Pierre Lemieux	542	7 a	25
Jean Ruel	542	30 a	100
François Patrie	540	13 a	50
Joseph Lapierre	539	11 a	75
Jean Lemelin	539	11 a	50
Joseph Lavoie	537	4 a	20
Etienne Roy	534	11 a	40
Thomas Laflamme	533	7 a	25
Thomas Lacasse	532	22 a	75
Norbert Laflamme	529-28	4 a	50
Grégoire Bilodeau	525-24	54 a	450
Etienne Labrecque	523	45 a	450
Magloire Baillargeon	521	90 a	700
Napoléon Fournier	520-19	180 a	1100
Alfred Labrecque	518	90 a	800

Joseph Gosselin	517	90 a	800
Joseph Morency	516	60 a	500
Jean Fortin	515	60 a	500
Jean Fradet	514	75 a	700
Hubert Goulet	513	75 a	700
François Dumas	512-447-778	120 a	1350
Honoré Lamontagne	511-01-03	97 a	750
Louis Goupille	510-09-20D	258 a	2350

HUITIÈME RANG

Jérôme Dion	778	22 a	40
Joseph Lamontagne	778-10F	66 a	180
Marie Gosselin	778	19 a	50
Charles Gosselin	778	152 a	200
Etienne Trahan	777	88 a	300
Auguste Trahan	780-69-15B	119 a	750
Edouard Aubain	781-68-17	100 a	975
Charles Aubain	782-67-66-18 ab	225 a	850
Vital Guilmette	767-14b 13 a	57 a	450
Léon Fradet	763	50 p	500
Dame Félix Trahan	764	50 p	150
David Aubain	767-30-29	90 a	275
Bénonie Aubain	762-79-83	128 a	1350
Marcel Chabot /	761-58-84	99 a	900
Joseph Chabot /	760-85-94	196 a	1175
Damase Plante	759-57-86	155 a	1250
Louis Goupille	756-87	133 a	1700
Joseph Chabot /	755-54-89-88	133 a	1600
Pierre Chabot /	753-90	189 a	1550
Noël Laflamme	752-51	182 a	1000
George Larochelle	750	75 a	600
Gabriel Labrie	749	75 a	700
Cyrile Fradet	748	105 a	1000
François Trahan	747-46-45	105 a	800
Pierre Trahan	744-92	100 a	750
Vincent Beaudoin	743	90 a	600
Joseph Aubé, père	742	84 a	400
Joseph Aubé, fils	741-40	60 a	300
Edouard Asselin	739-38-37-701	216 a	1050
Augustin Goupille	736	45 a	300
Honoré Labonté	735-34	112 a	500
Pierre Aubé	731	90 a	250

NEUVIÈME RANG

Gervais Lachance	804	96 a	150
Edouard Aubain	803-580	113 a	275
Benoît Aubain	802	90 a	200
Jean Fradet	801	90 a	250
Jean Labonté	800-799	90 a	50
Charles Goulet	798-97-96	274 a	600
Charles Lafontaine	795	93 a	350
Joseph Guillemette	793	60 a	300
Jean Nolette	792	120 a	500
Joseph Fradet	791	114 a	650
Nicolas Baudoin	784	34 a	50
Alexis Dion	943	36 a	50

CANTON BUCKLAND

RANG 5

Napoléon Garant	20 a	120 a	100
Joseph Leroux	20 b	43 a	150
Emérikue Leclair	19	40 a	40
Magloire Couture	19 & 20	500 a	100

RANG 3 (Petit Buckland, est)

Antoine Marceau	19-20.a.b-20.c	555 a	1700
Damase Lapointe	17.c 16. a	162 a	1400
Laurent Marceau	16. c 16.b	109 a	850
Joseph Côté	16.c 15	96 a	800

RANG 2 (Petit Buckland, ouest)

Honoré Poliquin	14.b	20 a	80
Charles Couture	14.a 13.b	20 a	80
Charles Chabot	14.e	40 a	150
François Labonté	15.a	63 a	200
Pierre Lachance	15.be 17.b	184 a	600
Joseph Patrie	15.d 16.a.b	54 a	200
Joseph Bernier	16.a	23 a	100
Charles Chabot	16.d.e. 17.a	200 a	900

Napoléon Blouin	17.a.b	88 a	350
Raphaël Trahan	17.b	44 a	80
Hubert Roy	17.d	66 a	120
Louis Carrière	17.e 18.a	21 a	25
Thomas Fortin	18.b	21 a	40
Louis Roy	18.c	84 a	100
Samuel Brochu	18.d 19.a.b.c.d	265 a	500
François Roy	19.e 20.a.b	60 a	100

RANG 1 (Grand Buckland)

		arpents	
Arthur Bourget	15.a.b	128	300
Jean Lamontagne	15.c.d. 14.a	256	1450
Ubalde Rhéaume	14.b	96	350
Joseph Rhéaume	14.c	72	250
Jean-Baptiste Richard	14.d 13.a	120	450
Ludger Fleurie	13.b.d.d.	160	800
Théophile Laflamme	10.e 13.e 4m	51	300
Jean Labonté	12.a 5.a	52	425
Joseph Labonté	12.b	32	150
Joseph Chouinard, fils	12.c	16	75
Xavier Couture	12.d	24	80
François Talbot	12.e	20	50
Charles Fradet	12.f	20	50
Napoléon Langlois	12.g	32	150
Jean Lapointe	12.h	24	125
Jean-Baptiste Roy	12.j	16	75
Gédéon Bélanger	12.j 1145	29	400
Joseph Nadeau	12.h	16	75
Dame Louis Gagnon	12.l	18	75
Charles Morris	12.m	30	100
Pierre Morin	11.b	64	300
Samuel Chouinard	11.d	32	150
Joseph Chouinard, père	11.d 10.g	48	350
Joseph Larochelle	10.h.i.j.q	224	1500
Michel Larochelle	9.b.d	128	900
Thomas Morin †	9.d	92	800
Damase Labrecque	10.d	16	80
François Chabot ↗	8.d	10	60
Jean Richard	8.g 10.a.b 7.a	173	1875
Nérée Guilmette	8.c.f.h	107	1150
Octave Guilmette	7.b 8.b.c	140	2150
Léon Vallière	7.c	105	1700
Bénonie Gagnon	6.b	1	10

Augustin Audet	6.a	75	1100
Louis Gagnon	6.c.e 8.a 11.c 5.g	480	3200
Joseph Lapointe	6.f.g	64	900
Jean Roy	5.a	34	350
Etienne Lapointe	5.b.d	59	750
Damase Roy	5.d.1	17	240
François Roy	5.d	5	75
Pierre Gagnon	5.g	5	75
Eusèbe Roy	5.f	11	120
Augustin Pelchat	5.h	2	60
François Beaudoin	5.j	28	400
André Lamontagne	5.m	8	150
Didace Fournier	5.n	16	225
Marcel Grégoire	5.o	16	200
Célestin Goulet	4.b.c	24	225
Pierre Laflamme	4.d	10	225
Dame Louis Bissonnette	4.f	10	125
Théodore Fortier	4.g.m	10	350
Charles Laverdière	4.j	7	75
Abraham Turgeon	4.h	7	75
Jean Laliberté	4.l	14	150
Dame Charles Lacasse	4.j.n. 3.g	148	2350
Edouard Royer	4.a.o.k.	96	1350
Godfroy Lamontagne	3.a 11. a	128	1725
Siméon Roy	3.b.d.e.f.	3	1600
Jacques Bilodeau	3.c 1144	109	1800
George Bilodeau	1146	10	200
George Marceau	1145	9	150
Louis Marceau	1147-48	32	600

Terrains inscrits sur la liste mais annexés à St-Nérée peu après:

QUATRIÈME RANG

Charles Poliquin	70-69	120	975
Charles Fournier	67	45	750
Charles Létourneau	68	45	450
Jean Poliquin	65-60	104	1050
Jean Larochelle	74-66-64	77	1000
François Dutil	63	60	500
Raymond Emond	62-61	120	600
Louis Larochelle	59-58	60	200
Xavier Royer	56	54	200
Vital Royer	54-55	120	500

Edouard Larochelle	53	60	300
Joseph Godbout	52-51	60	300

CINQUIÈME RANG

Cyrile Roy	240	45	200
François Thérien	239-37	87	450
Edouard Sinpierre	236	87	200
Dame Remy Audet	235	45	150
Joseph Godbout	234	45	125
Hilaire Godbout	233	60	225
Joseph Talbot	232-31	90	350
Cyrile Côté	230	90	350
Jean Garant	228-27-26	165	800

SIXIÈME RANG

Jean Larochelle	350	54	20
Edouard Asselin	574	15	50

HUITIÈME RANG

Etienne Asselin	703-02	180	600
Cyrille Labrecque	700-699	135	400
Pierre Labrecque	699-98	135	400
Eleuthère Labrecque	697-96	180	500

LES CONTINUATEURS 1982

Familles de St-Lazare au premier janvier 1982. La lettre L désigne un endroit habité par des locataires. Les numéros des cadastres ont été indiqués pour faciliter la localisation, sauf dans les secteurs plus développés où les lots se répètent.

Ce travail de compilation a été réalisé par Mesdames Adrienne Gosselin et Bernadette Laverdière.

QUATRIÈME RANG EST

Lionel Côté	73-74
Lucien Leblond	77-78
Dame Léonard Leblond	79
Patrice Labrecque	80-81
Emile Leblond	80-81
Louis Talbot	82-83
Pierre Talbot	85-86
Réjean Talbot	87
Adrien Talbot	89-90
Roger Godbout	92
Renald Godbout	92
Léandre Fortier	93-94-95
Guertin Aubin	97-100
Adrien Breton	101-102
Réal Labonté	103
Richard Marchand	103
Alphonse Leblond	107
Gilles Leblond	106-7-8-9
Alain Larochelle	109-110
Gilles Larochelle	111-12-13

QUATRIÈME RANG OUEST

Martial Labonté	114
Egide Labonté	118
Maurice Lacasse	119
Claude Aubry	119
Léopold Godbout	120
Alfred Lacasse	121-122
Dame Marie Lavertu	L 123-124
Georges Côté	125-126

Gérard J. Côté	127-128
Hervé Lavertu	129-130

CINQUIÈME RANG OUEST

Georges Lebond	155-156
Omer Leblond	156-157
Emilien Leblond	159
Jacques Laverdière	161
Mlles Lacroix	L 162
Alyre Marceau	164
Dame Clauda Laverdière	L 165-166
Noël Laverdière	167-168

CINQUIÈME RANG EST

Léopold Leblond	180-181
Jean-Noël Leblond	186
Léo Marceau	187
Michel Labbé	188-189
Maurice Chabot	188
Alphonse Noël	191-192
Joseph Therrien	193
Denis Chabot	195
Michel Labrie	196
Georges Labrie	196
Maurice Labrie	196
Fernand Labbé	197-200
Lionel Fournier	212-213
Joseph N. Goupil	214-215
Jean-Guy Côté	217
Jean-Claude Fournier	217-218

Sauveur Côté	219-220
Camille Côté	221
Joseph G. Côté	222
Gérard G. Côté	223-24-25
Henri Côté	22-227
Jean-Paul Côté	227-228

SIXIÈME RANG EST

Oliva Therrien	356
Claude Viens	358-359
Lauréat Pelchat	360-61-62
Nicole Daignault	375
Jacques Lacasse	377
Carmen Fournier	377
Philippe Asselin	378-79
Gilles Vézina	380
Vital Labrecque	382-383
Raymond Plante	390-391
Bertrand Fournier	391-392
Jean-Yves Godbout	398
Adélar Godbout	398
Ghislain Leroux	404-405
Gilles Nadeau	406
Rodrigue Gosselin	406
Laurent-Paul Marceau	407
Réal Goupil	407
Fernand Aubin	407
Gilbert Goupil	407-408
Grégoire Vermette	408

SIXIÈME RANG OUEST

Victor Tanguay	483-485
Donald Corriveau	487
Claude Côté	488
Denis Papillon	L 495-496
Viateur Corriveau	L 495
Antonin Laverdière	495
Armand Goupil	497
René Dumas	501-502

SEPTIÈME RANG

Léopold Goupil	509-510
Léonard Goupil	510-511
Rémi Goupil	511
Emilien Goupil	513-514
Marcel Gosselin	515-516
Gilbert Poirier	517
Cécile Bérubé	517
Jean-Laurier Goupil	518-520
Henri Goupil	519
Alain Brisson	520
Antonin Goupil	521
Mario Goupil	521

HUITIÈME RANG EST

Gaétan Brochu	735-732
Charles Allen	735
Nérée Aubin	743-744
Jean-Marie Aubin	745-746
Léandre Gosselin	748
Ernest Aubin	749-750
Réal Gagné	
René Aubin	751-752
Daric Chabot ✓	753
Rolland Gosselin	754
Raynald Gosselin	756
Gaétan Gosselin	756
Orphée Plante	757-758
Adélar Aubin	760
Yvonne Aubin	761-762
Albert Gosselin	762
Noëlla Chabot ✓	762

HUITIÈME RANG OUEST

Gérard Labrie	767
Normand Gosselin	768
Dame Rosaire Morin ✕	768
Viateur Gosselin	770-771
Noël Parent	775
Conrad Gosselin	776-777

Roland Labonté 778

NEUVIÈME RANG

Fernand Fradette 791
Jean-Paul Fradette 791
Joseph-Ulric Aubin 793-794
Jean Daignault 796
Claude Hudon 797
Alain Aubin 799-800
Julien Aubin 798-799
Yves Lortie 803

Petit Buckland

Rosaire Trahan 15.c
Gilles Allaire 16.c
Gilles Lamontagne 16.a
Raoul Larochelle 19.b
Maurice Larochelle 20.1-20.b
André Morin 20.d
Michel-Alain Forgues 15
Conrad Audet 16.a
Germain Plante 16.b
Antonio Larochelle 19
Logan Fortier 20.a-20.b
Léonard Audet 20.b
Louis Larochelle 16.c

Route 279 sud

Ghislain Aubin
Jean-Guy Aubin
Germain Gosselin
Clément Chabot ✓
Bertrand Plante
Lorenzo Chabot ✍
Réal Montminy
Florian Plante
Daniel Forgues
Michel Leblond
Marcel Dumont

Gilles Larochelle
Paul-Henri Aubin
Jean Labonté
Aurore Chabot ✓
Allard Bilodeau
Guy Bolduc
Louis Trahan
Guy Chabot ✓
Joseph-Daric Chabot ✓
Marcel Morin ✕
Philippe Royer
Clément Côté

VILLAGE

Route 279

Germain Brochu
Albert Corriveau
Aimé Côté
Ernest Brochu
Alyre Aubin
Adélar Audet
Gaston Laverdière
Emile Garant
Raymond Morin ✕
Christian Larochelle
Normand Morin ✕
Réal Lemelin
Henri Breton
Emery Goulet
Raymond Pouliot L
Réal Paré
Lionel Aubin
Gilles Morrissette

Rue Principale nord

Anita Chabot ✓
Yvan Fournier
Marie-Elise Létourneau
Bernard Gosselin
Michel Gosselin

Joseph Brochu
Alphonse Gosselin
Eugène Côté
Gérard F. Côté
Alphonse Chabot ✓
Léopold Paré
Albert Fortier
Robert Morin ✚
Ronald Lampron
Alexandre Laflamme
Aimé Aubé
Henri Larochelle
Florence Laverdière
Edmond Bouchard
Benoît Mercier L
Eugène Trahan
Amédée Talbot
Joséphine Côté
Ovide Labrie
Renald Marceau
Emilien Morin ✚
Bernadette Larochelle
Denis Garant
Antonia Gosselin

Rue Principale sud

Réal Aubin
Victorien Dion
Gilles Dion
Roland Audet
Roger Fradette
Valère Audet
Isidore Lavertu
Gaétan Fradette
André Robitaille
Denis Gosselin
Arthur Gagné
Gertrude Côté
Jean-Paul Labrecque
Adrien Chabot ✓
Guy Côté
Sauveur Dion
Alphonse Brochu

Marcel Morin ✚
Blanche et Yvonne Goulet
Georges Labrecque
Gérard Larochelle
Lionel Patoine
Marie-Anne Mercier L
Arthur Chabot ✓
Pierre Nadeau
Albert Leblond
Germaine Goupil
Sauveur Garant
André Garant
Albert Gagné
Gérard Couture
Irénée Leroux
Yvonne Noël
Monique Gagnon
Renald Aubin L
Marguerite Aubin
Dame Eugène Thibault
Cécile Turgeon
Eugène Goupil

Rue de la Fabrique

Roger Leblond
Léonard Labrecque L
Herman Laverdière
Marius Goupil
Dame Joseph Gagné L
Dame Alphée Chabot ✓

Rue St-Louis

Jean-Baptiste Leblond
Ernest Marceau
Nicol Plante
Roland Aubin
Rosaire Comeau
Edmond Aubin
Guy Boies
Gérard Labonté
Roger Mercier

Donald Bisson

Rue Leroux

Raoul Laflamme
Gilbert Laverdière

Rue Aubin

Jean-Paul Aubin
Fabien Chabot ✓

Rue Aubé

Victor Létourneau
Clément Chabot ✓
Georgette Asselin
Louis Côté
Réjean Godbout
Jacques Boeykens
Bertrand Chabot ✓
Yvan Chabot ✓
Christian Chabot ✓
Jean-Guy Trahan

Rue Commerciale

Réjean Côté
Marcel Normand
Roger Goupil

Rue St-Georges

Aurèle Gosselin
Marcel Leblond
Jean-Guy Goupil
Renald Brochu
Raymond Aubin
Henri-Louis Chabot ✓
Alyre Chabot ✓

Eudore Laverdière
Arsène Labrie
Alyre Gosselin
Pierre Goupil
Marie-Ange Bilodeau
Réal Fournier L
Denis Laverdière
Conrad Dion
Amédée Gagné
Léopold Aubin
Hervé Ferland
Gilles Gagné
André Bilodeau
Claude Garant
Guy Garant
Daniel Goupil
André Dion
Jean-Guy Dion
Gérald Roy
Paul Marceau
Gracienne Gosselin L
Brigitte Côté
Lauréat Plante
Ferdinand Larochelle
Adélar Goupil
Johanne Côté
Henri Asselin
Yvon Plante
Charles-Emile Mercier
Wilfrid Côté
Robert Chabot ✍

Lucien Breton

Rue Mgr Bilodeau ouest

Gilbert Côté
Louis-Emile Marceau
Daniel Aubin
Roland Roy
Georges Bilodeau
Simone Laliberté
Antonin Bilodeau
Rosanne Morin ✍
Yvon Morin ✍
Jean-Noël Lacroix
Thérèse Breton
Cécile Laflamme

Rue Mgr Bilodeau est

Jean-Claude Aubé
Pierre Brochu
André Chabot ✓
Eugène Brochu
Georges Fradette
Raynald Fradette
Carole Morin L ✍
Lucienne Bilodeau
Joseph Bernier
Philippe Dion

Achevé d'imprimer à Montmagny
par les travailleurs des ateliers Marquis Ltée
en mai 1982